
Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

LES AUTEURS EN BELLE HUMEUR,

Ouvrage d'Eſprit & divertiſſant,

Par Mr. G. . . .



A AMSTERDAM,
Chez L'HONORE' ET CHATELAIN.

M. DCC. XXIII.



AVERTISSEMENT.



Es deux Ouvrages qu'on trouve ici étoient devenus rares, & ils meritoient pourtant d'être plus communs. On les a joint ensemble, parce qu'ils ſont d'un même Auteur, & écrits à peu près dans le même goût. Il ſeroit inutile de m'étendre ſur le mérite de

ces deux Piéces, après l'éloge qu'on en trouve dans le Dictionnaire de Mr. Bayle, dans les jugemens des Savans de Baillet, & dans tous les Auteurs qui en ont fait mention. Tout cela donne lieu d'esperer que le Public recevra favorablement cette nouvelle Edition.



CATALOGUE.

Atlas hiſtorique, nouvelle Edition en 7. Volumes, in folio.

Les Oeuvres de P. & T. Corneille, nouvelle Edition, 10. Tomes 12.

Les Fables choiſies de La Fontaine nouvelle Edition, augmentées de petites Nôtes pour en faciliter l'intelligence 12.

Le Commentaire Philoſophique par Mr. Bayle. 2. Tom. 12.

Nouvelles Maximes ſur l'Education des enfans 8.

Trai-

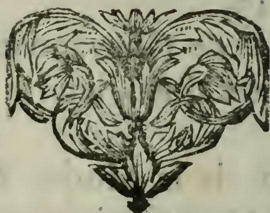
Traité de l'Education des Enfans, 2. Tomes 12.
Traité du Beau. 8.
-------- de Géometrie 12.
La Science des Perſonnes de la Cour &c. nouvelle Edition, augmentée conſiderablement 4. Tomes 12.
Le grand Cabinet Romain, avec l'explication des figures qui ſe trouvent à Rome. fol.
Du Pin Bibliotheque des Hiſtoriens 4.
Oeuvres Philoſophiques de Mr. L'Archevêque de Cambrai. 12.
L'eſprit des Cours de l'Europe, où l'on trouve des Reflexions ingenieuſes ſur ce qui s'eſt paſſé de plus remar-

quable, pendant la derniere Guerre. 19. Vol. 12.
Dictionnaire de Giron Italien & Hollandois 4. 2. Vol.
Histoire du Concile de Jerusalem. 4.
Memoires & Négotiationsde la Paix de Munster.
Memoires de Mr. de Navailles 12.
——— de Chavagnac in 12.
Memoires d'Angleterre 2. Vol. 12.
Sermons de la Mothe 8.
Imhof Genealogie des Familles d'Italie, & de Portugal: en Latin folio. 2. Volum.
Les Avantures & Voyages de Robinson Crusoé. 3. Tom. 12.
Le Theatre de la Foire, ou
L'O-

L'Opera Comique 3. Tomes 12.

La Logique de Mr. Crousatz, en 3. Tomes in 12.

Reflexions sur l'utilité des Mathematiques par le même. 8.





LA GUERRE DES AUTEURS ANCIENS ET MODERNES.



Ue les Ordonnances du Parnaſſe ſont mal gardées, & que Meſſieurs les Savans ſont des gens fantaſques & dificiles à gouverner! Quel fruit n'avoit-on pas lieu d'attendre de la derniére réforme, & qui n'auroit pas crû que tous les troubles de la République Littéraire étoient apaiſez? Cependant Nicandre, un nouveau ſonge m'a bien apris des nouvelles: j'ai vû le Parnaſſe dans un deſordre qui n'eſt pas croyable; j'ai vû tous les beaux Eſprits diviſez, & il ne s'en eſt rien falu qu'Apollon, accompagné d'un petit nombre d'Auteurs choiſis, n'ait abandonné les autres

à leur mauvais ſens, & n'ait fait banqueroute aux eaux d'Hyppocrene. Il faut vous faire un recit de toutes ces choſes où vous prenez tant de part, & puis que je vous dois tous mes ſonges, j'aurois tort d'en oublier un qui ne peut manquer de vous divertir.

Repreſentez-vous donc d'abord une ſédition, non pas à la verité auſſi ſanglante, mais pour le moins auſſi tumultueuſe que celle du troiſiéme Livre de Thucidide; ou bien imaginez-vous une confuſion de Parties & d'Avocats qui parlent tous à la fois, & qui ne crient pas tant pour ſe faire entendre, que pour embroüiller leur Juge & leur Averſaire: C'eſt à peu prés l'état où je trouvai le Parnaſſe: chacun tâchoit de l'emporter ſur ſon compagnon à force de crier haut; l'un diſoit qu'il ne vouloit point de reforme, l'autre la demandoit; celui-ci ne reconnoiſſoit point d'égal, & celui-là point de Superieur; enfin dans ce grand tumulte, tous enſemble ſe jettoient leurs Livres à la tête, & ſe faiſoient des armes de leurs Ouvrages. Vous jugez bien que les Auteurs de petite taille, comme vous pouriez dire les Indouze, n'eurent pas l'avantage dans ce demêlé; certains géans qu'on apelle les Infolio, les battirent à platte couture, & c'étoit une pitié de voir comme on en accabloit d'autres, qui n'avoient que des feüilles volantes pour leur défenſe.

Ce déſordre dura longtemps; il commençoit même à fatiguer Apollon: Mais ce Dieu ayant fait prendre quelques-uns des plus rebelles, & les ayant chaſſez comme perturbateurs du repos public, il intimida tellement les autres,

tres, que le trouble s'apaisa, & qu'il se fit tout à coup un grand calme sur la montagne: Je ne vous dirai pas bien précisément, qui furent ces principaux auteurs de la sédition que l'on dégrada; car outre que le nombre en étoit grand, le bruit & la confusion m'empêchérent encore de m'en bien instruire, & je n'entendis parler que de la Serre, de Nerveze & des Ecuteaux, que l'on me fit reconnoître à la tête de cette bande séditieuse. Quoi? disoient-ils, est-ce ainsi que l'on reconnoît les services que nous avons rendus dans les Lettres? Quoi? ce stile qui a fait Secte, & qui régne encore dans *les Marguerittes Françoises*, dans *le Roman de la Cour de Bruxelles*, dans *Clitie*, & *le Secretaire à la Mode:* cette Prose qui valoit pour le moins une demi Poësie, ces Phrases que l'on vendoit au Palais comme *des Fleurs de bien dire*, & dont on fesoit des *Bouquets* pour les beaux Esprits; Tout cela ne vaut pas qu'on nous laisse un méchant coin de cette Montagne, dont nous sommes en possession depuis tant d'années?

Et de grace, Messieurs, interrompit Dulot, grand faiseur de bouts-rimez: laissez-moi composer en repos, je suis chassé comme vous; on me traite ici de Poëte crotté: mais j'ai tantôt achevé une dizaine de Sonnets contre les neuf Muses & Apollon, qui nous vengeront bien de l'insulte que l'on nous fait; & si vous m'en croyez, nous laisserons là ces barbares, nous dresserons Autel contre Autel, nous irons nous emparer du Mont Olimpe, d'où nous les battrons en ruine, & nous trouverons bien un cheval parmi nous pour avoir de l'eau. Aussi-

bien quelle gloire y avoit-il d'être ici derriere les autre ?Quel plaisir d'y vivre dans une posture contrainte ? & de se voir sur un penchant d'où le moindre vent pouvoit nous abatre ?

Voyons donc ces Sonnets, dit alors brusquement Nerveze.

Voici, répondit Dulot, huït cens points jettez, & sept vingt rimes toutes préparées que je n'ai plus qu'à remplir, cela s'apelle le canevas de tous mes Sonnets, & la matiére premiére de mes Poësies.

Sur ce pied-là, dit des Ecuteaux, je ferois en deux heures un Poëme Epique de vingt-quatre chants : Mais nous avons d'autres affaires qui nous pressent davantage, & notre rétablissement est la seule chose qui doit maintenant nous occuper. Pour moi, continua-t-il, je suis d'avis que nous employions les derniers efforts pour reprendre notre rang; nous ne sommes point si mal auprès d'Apollon qu'on le pourroit croire; il ne savoit pas ce qu'il faisoit en nous bannissant ; peut-être avoit-il quelque amourette en tête qui le rendoit de mauvaise humeur; & après tout, Messieurs, la place que nous perdons merite bien que l'on fasse une tentative. Nous avons encore des amis sur la Montagne, toute notre bande n'est pas ici, & il y a une certaine Muse enflée & hydropique, établie depuis peu par du Rosset, qui nous servira bien en cette rencontre : Enfin il faut tout mettre en usage, & si nos pratiques secrettes & notre bruit ne peuvent rien faire, nous empoisonnerons du moins la fontaine, par un dernier coup de desespoir.

Empoisonnons-là donc dès à present, reprit Dulot,

Dulot, car c'eſt la ſeule choſe que nous ſoyons bien capables de faire; il ne faut plus parler de Muſe hydropique pour nous, à l'heure qu'il eſt elle créve, & déja du Roſſet a gagné la fuite.

A peine eut-il achevé ces mots, que chacun, à ſon imitation, jetta un exemplaire de ſes œuvres dans la fontaine, & prit la route du Mont Olimpe. Alors, tournant mes yeux ſur le Parnaſſe, j'aperçûs un Politique moderne, qui parloit à Phœbus de cette maniére.

Ne craignez-vous point, dit-il, que ces Meſſieurs que vous venez de chaſſer décreditent votre Montagne? Les nouveaux établiſſemens ſont toûjours ſuivis, & vous êtes ſi anciens vous & vos Muſes, qu'un nouvel Apollon pourroit bien vous ſupplanter. Je vous dis ces choſes avec tout le reſpect que je dois à la ſacrée bande: Mais enfin, il me ſemble que vous pouviez prendre en meilleur parti. Quelques grands que ſoient les deſordres d'un Etat, il eſt dangereux de les reformer; au reſte, vous avez banni des gens à qui vous avez fait accueil autres fois, c'eſt vous-même qui leur avez donné rang parmi nous, & tel que vous traitez aujourd'hui de Diſtilateur de Galimatias, a fait l'honneur de ſon ſiécle, & s'eſt vû couronner par vos propres mains. Ce que vous condamnez maintenant en eux pourra revenir un jour, & l'exemple du paſſé me fait craindre pour l'avenir. J'avouë que le ſtile s'eſt beaucoup rafiné depuis cinquante ans: Mais qui ſait ſi l'on ne ſe trompe pas encore, & ſi la mode qui ſe mêle de nos affaires, auſſi-bien que de celles de la Cour, ne ſe laſſera point de parler toûjours d'une même ſorte? J'ai vû, & Saint Amant l'a écrit, que,

Si vous oyez une équivoque,
Vous jettiez d'aiſe votre toque,
Et preniez ſon ſens malotru
Pour un des bons mots de Bautru;

J'ai vû qu'un Sonnet Acroſtiche
Anagrammé par l'emiſtiche,
Auſſi bien que par les deux bouts
Paſſoit pour miracle chez vous.

J'ai vû que vous preniez des noiſes
Pour des Marguerites Françoiſes,
Et qu'euſſiez joüé des Couteaux
Pour Nerveze & des Eſcuteaux;

Et depuis peu même la Serre
Qui Livre ſur Livre deſſerre
Duppoit encore vos eſprits
De ſes impertinens écrits.

Je n'en dis pas d'avantage, c'eſt à vous maintenant de faire réflexion ſur toutes ces choſes; de conſiderer qu'ils ont encore leurs partiſans dans le monde; que les Turlupins ſont de leur cabale, & que les Précieuſes, qui ne cherchent qu'un ſchiſme, prendront occaſion de ce divorce pour relever leur parti.

J'ai tout vû, dit Apollon, & tout murement conſideré, & puis que leur condamnation eſt prononcée, il faut qu'elle tienne. Le Parnaſſe ne ſe gouverne point par vos maximes d'Etat, ſouvent la ſeule fureur y tient lieu de Loi, & nous ne dépendons ni de la politique d'Ariſtote, ni de celle de Machiavel. Voici, conti-

continua-t'il, le plus fort de nos troubles appaisé, & rien n'empêche à cette heure, que nous ne travaillions utilement à notre reforme.

C'est quelque chose, interrompit un Ancien, dont la mine austére & le front ridé me le firent reconnoître pour le vieil Aristarque ; c'est quelque chose, dit-il, d'avoir purgé la Montagne de cette canaille : Mais ce n'est encore là que la moindre partie de ce que nous avons à faire, & il en reste bien d'autres à dégrader, qui sont ici les reformateurs eux-mêmes. Il y a longtems que j'attendois ce grand jour; toute ma vie n'a été qu'une censure continuelle, & grace au bon sens qui regnoit chez moi, je n'ai jamais rien trouvé de bon. Ce qui passoit pour chef-d'œuvre dans le monde, étoit traitté de monstre dans mon Cabinet; mes proscriptions contre les Auteurs ont plus fait de bruit dans l'Empire des Lettres, que celles de Sylla n'en ont fait depuis dans la République Romaine; & jamais Livre n'a manqué de passer de mes mains au feu. Si j'en suis donc crû, l'on ne fera grace à personne, on ne considérera ni ancienneté ni réputation, nous nous traiterons tous de Turc à More, & l'on s'efforcera d'abattre ces grands noms, qui ont tant fait de bruit dans leur siécle, & que l'on revere encore aujourd'hui sans savoir pourquoi.

Alors Plutarque prenant la parole; Timon, dit-il, n'est point si mysantrope que cet homme-là; il est plus Aristarque qu'il ne fut jamais, & il ne faut que lui pour broüiller toute notre reforme. Encore, si c'étoit un Philosophe qui parlât ainsi, peut-être meriteroit-il d'être écou-

té; mais qu'un miſerable Grammairien, qui n'a d'empire que ſur les ſyllabes, prononce hardiment ſur les Ouvrages de tant de grands hommes que nous admirons comme des prodiges; c'eſt, à mon ſens, ce qui ne peut être ſouffert. Il eſt vrai que ce n'eſt pas d'aujourd'hui que les Grammairiens ſont inſolens, ces inſectes ſe mêlent par tout; & ſous prétexte des mots qui ſont de leur juriſdiction, ils ſe conſtituent Juges de tous nos Livres, & condamnent nos raiſonnemens & nos penſées. On ſait l'arrogance de ce Palemon, qui oſa bien ſe venter que les Lettres étoient nées avec lui, & qu'elles mourroient avec lui; ſon ſiécle n'eut point de Savant qu'il ne mépriſât, & pendant que tout le monde regardoit Varron comme le plus poli de tous les Romains, ce Barbare le traitoit de porc.. Cette audace, continua-t-il, ne devroit pas demeurer impunie, peut-être même ſeroit-il à propos de nous défaire de toute cette caballe factieuſe: Car enfin il y a long tems que nous ne faiſons plus de ſolécifme, & nous n'avons pas beſoin de leurs régles pour bien parler. Je voi ici un Didime qui nous écraſera quelque jour, avec ſa Grammaire en ſix mille Livres, & ſi une fois la guerre des Gerundifs & des Participes ſe r'allume entr'eux, toute l'éloquence de Demoſthene & de Ciceron ne ſera pas capable de les appaiſer.

Chacun applaudit à la remontrance de Plutarque, & auſſi-tôt Agrippa, tenant à la main ſon Livre de la vanité des Sciences, parla de cette maniére. Il eſt vrai, dit-il, que ſi l'on conſidére les gens de Lettres comme un peu-

ple,

ple, les Grammairiens en sont la lie: Mais à parler de bonne foi, continua-t-il, tout ce peuple ne vaut pas grand chose, je l'ai éxaminé autresfois, j'en ai étudié tous les états, & je n'y ai trouvé qu'abus & que vanité. Les Orateurs ne sont que des factieux, les Poëtes que des conteurs de fables & de bagatelles, les Philosophes que des fantasques, les Medecins que des homicides, les Théologiens que des hérétiques, les Astrologiens que des imposteurs, les Geometres que des fanfarons, les Politiques que des visionnaires, les Naturalistes que des rêveurs, les Cosmographes que des vagabons, les Chimistes que des vendeurs de fumée, les Jurisconsultes que des harpies, les Mathematiciens que des sorciers, & les Historiens que des menteurs. Voila en gros le jugement que j'ai fait des Sciences il y a long tems, & ce Livre que je tiens en main confirme, par des preuves invincibles, tout ce que je dis. Ainsi, poursuivit-il, en regardant Apollon, si vous m'en croyez, vous vous contenterez desormais d'éclairer le monde, & renonçant au tître de Protecteur des Savans, vous reduirez toutes vos qualitez à celle de Pere de la Nature.

En cet endroit, Sénéque se leva, & avec son air de Philosophe Moral, & de réformateur des mœurs; je ne suis pas, dit-il, si grand ennemi des Sciences que ce Déclamateur qui vient de parler: Mais je puis dire néanmoins que l'utilité n'en est pas si grande, que la plûpart se l'imaginent: Elles aportent d'ordinaire un grand obstacle à la vertu, & l'on abandonne cette fille du Ciel pour de vaines curiositez, & pour des connoissances souvent inutiles.

L'Orateur cherche toute sa vie l'art de bien dire, & ne songe point à bien faire ; le Philosophe employe tous ses soins à connoître la Nature, & ne travaille point à se connoître lui-même ; l'Astrologue veut foüiller dans l'avenir & ne s'assure pas du present ; en un mot toute notre industrie ne s'occupe qu'à nous rendre plus habiles, & nous ne faisons rien pour devenir meilleurs. Cependant nous ne sommes pas obligez d'être savans, mais seulement d'être gens de bien. Qu'Homere soit plus ancien qu'Heziode, & qu'Hecube soit plus vieille qu'Heleine, tout cela nous est inutile ; il vaut mieux mettre fin à nos erreurs que de nous informer de celles d'Ulisse ; & pratiquer la chasteté, que de savoir si Penelope l'a toujours gardée. C'est vainement que nous lisons notre destin dans les Astres, si nous ne sommes résolus à tous ses caprices ; il est bien plus important de garder la droiture dans nos actions que de connoître une ligne droite ; & quand la Musique nous aura apris à composer une parfaite harmonie de tons discordans, c'est une étude perduë, si notre ame n'est d'accord avec elle-même.

Serez-vous toujours un débiteur de Morale à contre-tems, interrompit Petrone, & pensez-vous que nous soyons maintenant d'humeur, & que nous ayons le loisir d'entendre vos sentences fastueuses, & vos léçons du Portique : Je m'étonne, qu'avec vos millions de révenu, vous ne nous prêchiez encore la pauvreté. Parlons plutôt de votre stile décousu, & de l'enflure de vos maximes qui n'ont jamais fait de sage qu'en idée ; parlons de cette hy-

hypocrisie, dont vous empruntiez le masque dans toutes vos actions ; N'étes-vous pas ce Philosophe qui condamnant la tyrannie, affectoit neantmoins la faveur d'un Tyran? Au même temps que la Cour avoit tous vos soins, ne blâmiez-vous pas ceux qui s'approchoient ambitieusement des grands? Combien de fois avez-vous pesté contre les flateurs, lors même que vous veniez de flatter des Princesses & des affranchis ? Enfin écrivant & parlant incessamment contre les dépenses des riches, ne mangiez-vous pas sur des tables de Cedre, & votre maison ne brilloit-elle pas de tous côtez en meubles superbes & magnifiques ?Nous n'avons que faire de vos pensées, ny pour la reforme des mœurs, ny pour celle des Sciences: le Parnasse se réglera bien sans vous, & vous serez assez heureux, si l'on vous fait grace pour tous les Esprits que vous avez gâtez. C'est de vous ou de votre Pere que viennent ces Déclamations, qui ont corrompu toute l'Eloquence; c'est-là que d'un ton de Démoniaque, & de furieux, on voit des insensez qui s'écrient; *Ie suis tout couvert des playes que j'ay receuës pour la deffense de la liberté publique, il m'en coûte un œil pour elle, & mes membres rompus, demandent à tout le monde du secours pour me reconduire chez mes enfans.* Au lieu de sujets ordinaires, on n'y voit que des Pirates enchainez qui se plaignent sur le rivage, que des Tyrans qui commandent imperieusement aux enfans d'égorger leurs Peres; & l'on n'y entend que des Oracles qui veulent le Sacrifice de plusieurs

plusieurs Vierges, pour faire arrêter la peste.

Il en auroit dit davantage, mais Lipse, grand adorateur de Sénéque, indigné de le voir traiter si mal; Est-ce, lui dit-il, à cause qu'on vous apelle *l'Arbitre de la Politesse, & de l'Elegance*, que vous tranchez ici du maître & du réformateur? Est-ce parce que vous avez dix ou douze Scoliastes qui deffendent votre Latin, que vous voulez abattre le Portique de Zenon? Songez plûtôt que vous êtes un impie, qui profanez les Lettres par vos saletez; songez que les débauches du monstre des Empereurs, & peut être même les votres, ne se lisent qu'avec horreur dans ce malheureux fragment, que la seule perversité des mœurs a fait passer jusqu'à nous, & ne réveillez point contre vos Satyres une indignation qui les a déja mises en piéces, & qui peut avec justice anéantir tout le reste avec votre nom. Si ma mémoire ne me trompe point, je pense avoir eu pitié de vous en quelqu'endroit de mes œuvres, je vous ai refait quelque période, & rétabli quelque terme corrompu: je ne sai même si me laissant emporter au torrent, je n'ai point donné quelque éloge à l'élégance de votre diction: Mais quoi qu'il en soit, je rétracte aujourd'hui tout ce que je puis avoir écrit à votre avantage, & je veux qu'il soit rayé de mes Livres.

Mascaron, croyant qu'il y alloit de son honneur de deffendre un Philosophe, dont il avoit écrit les derniéres paroles, se joignit à Lipse, & l'embrassant: Que vous m'obligez, dit-il, d'avoir repoussé l'injure que vient

vient de faire ce Satyrique au plus illustre de nos Amis de l'antiquité ; quelque provision que j'aye fait de constance dans sa Morale, elle ne m'a servi de rien dans cette rencontre, & mon ame attaquée dans ce qu'elle eut jamais de plus sensible, s'est vûë contrainte d'abandonner toute sa fermeté à la surprise d'un coup si rude & si imprévu. J'apelle tous les siécles & tous les Stoiciens à la vengence de cette injure, & je vous la demande, dit-il, en regardant Apollon, comme le point le plus important de cette réforme. Quand cet excellent Philosophe, ajoûta-t-il, a parlé si sévérement contre les Sciences, ce n'est que par zéle pour la vertu. Je ne sai même s'il n'a point raison dans tout ce qu'il vient de dire ; car sans parler des Poëtes qui ne s'entretiennent que de fables toute leur vie, passant encore sous silence les Orateurs qui réservent toutes leurs admirations pour un beau discours, & qui courent sans cesse après cette vaine idée de la parfaite Eloquence, comme après le souverain bien, que peut-on dire des Philosophes qui ne se plaisent qu'à douter de tout, & qui font des Guerres éternelles à la vérité, sous prétexte de la deffendre? Que peut-on penser de ceux qui n'ont dans la tête que le mouvement perpétuel ; qui passent soixante ans après un triangle ; qui bornent toute leur ambition à la connoissance d'un point ou d'une ligne ; qui donneroient toutes les Sciences ensemble pour la quadrature du Cercle, & qui font gloire de mourir le compas en main, comme un Soldat avec son

ſon épée. Certes continua-t-il, voila des choſes dignes de réforme, & l'on ne ſauroit trop s'emporter contre ces abus.

Alors Zenon, Socrate, Epictete, Arrien & Scioppius ſe jettérent ſur Pétrone & l'alloient déchirer, ſans une bande de Satyriques qui s'y opoſa. Juvenal, entr'autres, paroiſſoit fort échauffé, & arrêtant Zenon par le bras, il lui parla de cette maniére: Eſt-ce ainſi, dit-il; que vous pratiquez cette vertu auſtére que vous enſeignez? Je m'étois toujours bien douté que vous n'étiez Philoſophes que de nom, & que vous ne pouviez paſſer que pour des fanfarons dans la Morale. Quoi? vous êtes Stoïciens, & vous vous vengez? Vous faites profeſſion de conſtance, & vous ne ſauriez ſouffrir une égratignure? Il me prend envie, continua-t-il, quand je voi cala, de fuir plus loin que les Sauromates, & d'aller chercher une habitation au delà de la Mer glaciale: Mais non; vous gagneriez trop à mon abſence, & j'aime mieux encore demeurer ici pour fronder vos cagoteries & décrier cette vertu qui fait tant de faſte. Votre conſtance, ajoûta-t-il, ne ſe trouve que ſur le papier; & l'on voit bien que vous bravez la mort dans vos Livres, mais il ne paroît point que vous l'ayez bravée ſur l'échafaut. Cependant le Peuple vous croit de grands hommes: Il prend toutes vos fanfaronades pour des véritez, & quand il lit vos écrits, il traite la mort de bagatelle, & s'y préſente ſottement ſur la bonne foi de votre parole. Il y a bien de la difference, néanmoins en-

tre un Stoïcien dans ſon cabinet, & un Stoïcien dans la priſon : *Il eſt vrai*, dira le premier, * *Je ſuis contraint de mourir, mais je ne ſuis point forcé de me plaindre : On me peut retenir dans les chaînes, mais on ne m'oblige pas d'y gémir : Je ſuis condamné à l'éxil, mais rien n'empêche que je n'y marche en riant. Vous voulez que je vous diſe mon ſecret, il ne me plaît pas de vous le dire : Vous me menacez des fers ſi je ne vous le découvre, voila des membres qui ſont tout prêts à les recevoir : Mais ne croyez pas que l'on captive ainſi ma volonté, elle ſera toûjours elle-même, c'eſt à dire toûjours libre, abſoluë & indépendante, & Jupiter, tout puiſſant qu'il eſt, n'a point d'Empire ſur elle. S'il faut mourir tout à l'heure j'y conſens, mais ſi mon éxécution eſt différée, ne laiſſons pas de dîner toûjours, & au ſortir de table, je monterai ſur l'échafaut & ſacrifierai ma tête.* Voila le langage du cabinet ; mais que celui de la priſon eſt bien éloigné de cette hauteur. Alors notre Stoïcien n'a plus ce viſage tranquile, ny cet eſprit aſſuré, la crainte d'une mort préſente ſe ſaiſit de tout l'homme entier, & l'on reconnoît en ce moment, que cette vertu qui éblouïſſoit les yeux n'eſt qu'une fauſſe lueur, ou pour mieux dire, une vaine enflure qui s'abat au premier coup de diſgrace.

Perſe voyant du deſordre, ſachant de plus que l'on murmuroit de l'obſcurité de ſes Vers, & craignant pour ſes Satyres que le vent

* Arrian ſur Epictete.

vent sembloit vouloir emporter, tant elles étoient légéres, tira Juvénal à part, & lui parla de cette sorte. Si nous n'y prenons garde, dit-il, nous allons voir une Guerre civile sur le Parnasse, & je remarque déja tant d'aigreur dans les Esprits, que pour peu qu'on leur laisse encore la liberté, Apollon n'en sera plus maître. Je suis, continua-t-il, aussi mordant qu'aucun autre ; on sait que je n'ai pas trop épargné les mauvais Auteurs, & peut-être n'y a-t-il ici personne qui, comme moi, aît osé reprendre les Vers de son * Empereur : Cela soit dit toutesfois sans faire tort à Philoxene, car ayant mieux aimé être condamné aux carriéres, que d'aprouver les méchans Vers d'un Tyran, il mérite d'emporter le tître de premier Martyr de la Poësie. Mais il est tems que nous ayons du repos, & il ne faut point réveiller d'anciennes quérelles qui dorment depuis tant de siécles. Nous autres Satyriques sur tout, avons plus de mesures à garder que personne, jamais nous ne nous sommes faits que des ennemis, & c'est un miracle que nous soyons venus jusqu'ici bagues sauves. Tirons-nous adroitement d'une affaire, dont la fin ne peut rien apporter de bon à notre cabale, & essayons, par notre silence, de jouïr du repos & de la réputation que nous avons enlevée aux autres.

En cet endroit, Homére apercevant Zoïle son ennemi déclaré, demanda Justice à Apollon des attentats que cet envieux avoit faits contre ses œuvres. Vous savez, dit-il, que

* Néron.

que je ſuis le Pére des Poëtes, Que tous les Dieux me doivent leur origine; Que la langue Grecque n'a point d'autre ſource que mes Poëmes: Que c'eſt dans eux ſeuls, qu'on peut trouver la parfaite idée de l'Epopée, & que ſans moi, quoi qu'en veuille dire Sophocle, il n'y auroit non plus de Poëtique d'Ariſtote, que d'Eneïde de Virgile. Cependant, je voi que l'on ſouffre ici un Barbare, qui n'eſt connu dans les Lettres que par le mépris qu'il a fait de mes Ouvrages. Seroit-ce que l'on voudroit aprouver ce qu'il a dit contre moi, & près de trois mille ans de réputation ne me mettront-ils point à couvert des inſultes de ce Sophiſte? Je ſai qu'il a trouvé des Partiſans dans le monde, & qu'il leur fournit des mémoires, mais je renonce au Parnaſſe ſi on les écoute, & j'aurai cet avantage en le quitant, que je reprendrai tout mon bien, & qu'après l'avoir arraché à tant de beaux Eſprits qui ne ſont vêtus que de mes dépouilles, cette Montagne ne ſera plus qu'un côteau ſtérile, & deviendra plus pitoyable que les champs de Troye.

Alors un peloton de Poëtes Grecs & Latins ſe rangea autour d'Homére, & l'un d'entr'eux que je reconnus pour Ariſtophane, lui dit, qu'il avoit tort de prendre l'allarme: Que la préſence de Zoïle & de ſes ſemblables ne ſerviroit qu'à faire valoir encore davantage ſon mérite: Que ſi quelqu'un étoit aſſez téméraire pour l'attaquer, ils déchargeroient ſur lui toute la fureur de leurs

jambes, * & qu'au pis aller, il pouvoit de ſes œuvres mêmes s'en faire un bouclier plus fort que celui d'Ajax; qu'il n'y avoit à craindre dans ce grand jour que pour les Poëtes crotez; que l'ancienneté ſeroit révérée; que l'on ne toucheroit point aux Vétérans comme lui, & qu'enfin il ſauveroit de cette guerre juſques à ſon combat des grenouilles. Sachez de plus, ajoûta-t-il, que vous avez le † vainqueur du monde pour Protecteur; qu'il ne fut point ſi amoureux de Roxane que de vos Poëmes; qu'il les portoit toûjours avec lui, & qu'il ne prit jamais de conſeils que d'Homére & de ſon épée, qui toutes les nuits étoient comme en ſentinelle ſur ſon chevet.

Homére parut un peu raſſuré de cette remontrance: Mais Boisrobert, qui de ſa vie n'avoit pû trouver de goût à la lecture de ce Poëte, & qui avoit toûjours conſidéré Aléxandre comme un Héros en idée, & ſon Hiſtoire comme un Roman, ſe fit ouverture dans la preſſe, & commença ſon diſcours par ces Vers, que l'on prit pour un deffi.

Paroiſſez Navarrois, Maures & Caſtillans,
Et tout ce que le monde a produit de vaillans.

Ou pour parler plus juſte, continua-t-il, paroiſſez fameux critiques; venez Saumaiſes, Scaligers, Caſteivestros, Vidas, en un mot, aprochez legion de Commentateurs & d'In-

* Ce ſont des Vers Satyriques. † Alexandre.

d'Interprétes, & aprenez aujourd'hui de moi, que celui que vous appelez le Prince des Poëtes, n'eſt qu'un miſérable rapſodiſte, à qui vos ſeules bévûës ont donné du nom. Ne vous entêtez point ſi fort de cet aveugle, ſes Poëmes ne ſont composez que des chanſons qu'il chantoit devant la Samaritaine, & ſur le Pont-neuf de ſon tems; c'étoit un coureur de Cabarets, qui ſuivoit la fumée des bons écots, & j'ai plus de deux garens parmi Meſſieurs les Anciens, qui me font dire qu'il n'avoit pas un emploi plus honorable que celui de notre fameux * Savoyart. Cela vous étonne ſans doute, & vous rougiſſez maintenant d'avoir traité de Princes des Poëtes, celui qui n'eſt tout au plus que le Patron des Meneſtriers? Mais paſſons d'Homére à ſa Poëſie, & voïons ſi elle mérite ces grands éloges que vous lui donnez. Je me connois un peu en Poëtique; Ce grimoire qui fait peur à bien des Gens, n'eſt rien pour des Abbez comme nous, qui devinent tout à demi mot; & je puis dire avec la hardieſſe, que me donne la qualité de bel Eſprit ordinaire du Cardinal de Richelieu, que mon goût a fait le deſtin de tous les Ouvrages qui ont paru du tems de ſon Miniſtére, & que ſur ce pied-là, j'ai droit de faire le procès à votre Prince des Poëtes. Les plaiſans Héros, continua-t-il, que ceux de l'Iliade, & de l'Odiſſée! La belle choſe que c'eſt de voir Achile courir après les Troyens, qui fuyent comme des enfans devant un fantôme! Je penſois qu'on ne pou-

* Chanteur du Pont-Neuf.

voit oppoſer à un Héros des ennemis trop redoutables, & j'avois toûjours ouï dire, qu'il n'y eût jamais qu'un combat opiniâtré qui pût rendre une victoire glorieuſe ? Mais votre Poëte n'eſt pas de ce ſentiment ; & à votre avis, pourquoi penſez-vous qu'une Déeſſe prenne le ſoin d'armer elle-même Achille ? Pourquoi le rend-on invulnérable ? Pourquoi ſait-on qu'il jette des pierres que deux hommes ne pouvoient pas même ſoûlever ? Eſt-ce pour terraſſer des Geans ? A-t-il la terreur du monde à combattre, & les Troyens ſont-ils invincibles ? Helas ce ſont des mouches devant un Lyon, ce ſont des Pygmées devant Hercule, & à peine ce fils de Thetis a-t-il montré ſon viſage, qu'ils prennent l'épouvente, qu'ils gagnent la fuite, & diſparoiſſent devant cet invulnerable, comme les plus petits poiſſons devant un Dauphin. C'eſt la comparaiſon dont ſe ſert le Poëte, & par là, jugez de l'égalité du combat, & de l'honneur de la victoire. Cependant cela s'appelle parmi vous quelque choſe de fort heroïque : Vous admirez ces grands effets de valeur, & vous ne laiſſez pas encore de propoſer Achille pour l'idée du vrai Magnanime, quoi qu'il tuë le fils de Priam, qui lui demandoit la vie. Vous me répondrez, peut-être, que c'étoit la mode d'en uſer ainſi dans ces tems-là : Mais dites-moi, je vous prie, étoit-ce la mode entre les Héros de ſe dire des injures de Crocheteurs ? Et Achile ne pouvoit-il reprendre Agamemnon ſans l'appeller *yvrogne*, *& tête de chien* ? J'avouë de bonne foi que je ne

ſuis

ſuis pas ſi grand critique que vous, je vous abandonne volontiers tout ce qu'on appelle unité d'Action, Epiſode & Peripetie : Mais auſſi permettez que je vous déclare, que nous n'avons pas toûjours beſoin de l'autorité d'Ariſtote pour condamner Homére ; & qu'il y a un certain goût de Cour, & d'eſprit fin, que la plûpart de vous autres Meſſieurs, n'avez jamais connu, qui eſt plus ſûr & plus ſuivi que vos régles de Poëtique. Par éxemple, vous ne dites mot de ces longues harangues que les Héros de l'Iliade & de l'Odiſſée, font dans la chaleur du combat : c'eſt aſſez pour vous qu'elles ſe trouvent dans Homére pour les approuver : Mais demandez au Duc de Veimar, & à Gaſſion ce qu'ils en penſent ; ils vous diront que le pauvre aveugle jugeoit des combats comme des couleurs ; & pour moi qui ne ſuis pas tout à fait ſi grand guerrier qu'eux ; mais auſſi qui connois votre Poëte pour un grand rêveur, je vous dirai qu'aſſurément il dormoit en ces rencontres, comme en beaucoup d'autres. En effet, continua-t-il, croyez-vous qu'il fut bien éveillé, quand il faiſoit plaindre Thélemaque, à peu près de cette maniére ; *Verrai-je toûjours dans notre maiſon des Galans qui nous ruinent, qui mettent tout par écuelle, qui mangent nos bœufs & nos moutons, qui boivent tout notre vin, & jamais mon cher pere Uliſſe, ne reviendra-t-il pour les chaſſer.* J'ai connu autrefois le fils d'un Marchand qui parloit ainſi en l'abſence de ſon Pere, l'honneur de ſa Mere n'étoit rien pour lui, & je puis dire, que le pauvre enfant

n'y pensoit non plus que Thélémaque, mais aussi il soupiroit fort du vin & des viandes qui se consumoient. Je sai bien que du tems d'Ulisse, les bœufs étoient chers; Je sai même qu'on en faisoit des presens, & qu'on envoyoit aussi hardiment un quartier de cet animal que l'on envoye aujourd'hui un filet de Cerf: mais en vérité Thélémaque n'avoit-il rien de plus cher au monde que son bœuf & ses moutons? Et n'étoit-ce que pour manger que ces galans voyoient Penelope? Ah que je sai bon gré à Platon d'avoir chassé ce Poëte de sa République; que je......

Ton insolence, interrompit Virgile, va trop loin, prend garde, profane, que l'on ne te précipite au bas de ce rocher, & que l'on ne t'envoye tenir compagnie à ce Philosophe dont tu parles. Alors j'aperçûs Platon au pied de la Montagne faisant de continuels efforts pour l'escalader, mais le pauvre Philosophe retomboit toûjours: Apollon avoit mis exprès plusieurs sentinelles pour le repousser à la moindre avance qu'il pourroit faire, & c'est ainsi que par droit de represailles, il rejettoit du Parnasse celui qui avoit chassé les Poëtes de sa République. Pendant que j'étois attentif à le regarder, Virgile continuoit son invective contre Boisrobert, & il s'agitoit d'une maniére si furieuse, que je desespérois déja du salut de ce pauvre Abbé, sans Maynard qui vint promptement à son secours, & qui rabaissa l'orgueil & la fierté du Poëte Romain.

Ne prenez pas tant de peine, dit-il, à deffendre Homére, songez plûtôt à vous soû-

ſoûtenir vous-même. Notre ſiécle n'eſt plus duppe comme les autres ; Vous n'avez plus cette foule d'adorateurs qui vous étouffoit autrefois d'encens, & l'on n'oſe plus dire aujourd'hui, ô la divine choſe que l'Eneïde. Quoi ! parce que vos fautes ſont anciennes, penſez-vous que nous ſoyons obligez de les reſpecter ; & lorſque l'expérience nous aprend que la vieilleſſe eſt l'ennemie des belles choſes, vous oſez eſpérer qu'elle donnera des graces à ce qui n'en eût jamais ? Non, quand tous les Grammairiens conjurez dévroient venir m'accabler ; Quand toute la fureur des Poëtes me menaceroit ; & quand je dévrois donner un démenti à toute l'antiquité Poëtique, il faut que je deſabuſe aujourd'hui tout le Parnaſſe, & que j'achéve de le guérir d'une vieille erreur, qui eſt d'autant plus dangereuſe qu'elle lui plaît. Pourquoi faut-il que la fortune de votre Enée partage deux grandes Déeſſes, & que l'Olimpe ſoit troublé de ce qui ſe paſſe ici-bas ? Certainement, ou je ne me connois point en Divinitez Romaines, ou vous vous en êtes moqué ; Il vous ſouvient encore du perſonnage que vous faites faire à Junon : Elle a oui dire, à ce que vous prétendez, comme ſi elle ne pouvoit ſavoir l'avenir que par oui dire, qu'Enée ſe devoit un jour établir en Italie, & qu'il y fonderoit un Empire qui ſeroit la terreur de tout l'Univers, & qui détruiroit ſa chere Carthage : Elle veut empêcher ce coup, s'il lui eſt poſſible, elle jure la perte d'Enée, & elle eſt prête à donner la plus jeune, & la plus belle de ſes Nymphes, à qui la pou-

ra défaire de ce Héros. Eſt-il poſſible que les Dieux ſoient ſi coléres ? C'eſt la réfléxion que vous faites en cette rencontre, & en effet ne trouvez-vous pas que Junon s'échauffe un peu trop le ſang, pour ne remporter que la honte d'une entrepriſe inutile ? J'avois toûjours crû qu'il n'étoit rien impoſſible aux Divinitez, & que ſans ſe mettre en colére, elles triomphoient de tout; mais il ne vous plaît pas que Junon ait la force & le crédit, de pouvoir perdre un miſérable mortel qui traînoit ſur Mer les reſtes d'une fortune ruinée; vous voulez qu'elle entre en fureur; vous lui attribuez un dépit qui ne va pas loin de la rage; & cette Déeſſe toute tranſportée va trouver Eole, & lui emprunte ſes Vents pour ſe vanger. Qu'il fait beau voir cette ſœur & femme de Jupiter en état de ſupliante : C'eſt pourtant la figure qu'elle fait auprès d'Eole, & elle a ſi peur qu'il ne la refuſe, qu'elle lui promet pour récompenſe la belle Déjopée. Que ne feroit-on point pour obtenir une Nymphe auſſi mignonne ? je m'aſſure qu'il ſouhaita d'avoir mille Vents au ſervice de Junon : mais par bonheur pour Enée auſſi-bien que pour le repos du monde, il n'en poſſedoit encore qu'une douzaine, dont quelques-uns même n'étoient pas méchans. Il lui donne ce qu'il en avoit, il ne pouvoit pas faire davantage. A peine a-t-il entr'ouvert l'antre qui les tenoit renfermez, qu'ils ſe déchargent impitoyablement ſur la flotte du pieux Enée, ils ſoulévent les flots, ils rompent les cordages, ils briſent les voiles, ils écartent

tent les Vaiſſeaux, tout l'air eſt en feu, la mer eſt toute écumante, la nature eſt tout en deſordre, & c'étoit fait d'Enée, ſi Neptune, ſurpris de ce grand tumulte, n'eût mis la tête hors de l'eau. Ce Dieu de la Mer fait avorter tous les deſſeins de Junon, & regardant le trouble qu'avoient fait les Vents ſur ſon Empire, il ride le front, il jette ſur eux des regards pleins de menaces, & voici la premiére rodemontade qui fut faite au monde. *Si je vous prens*, dit-il, ... *Mais non je ne veux pas me mettre en colére, allez, je vous pardonne pour cette fois, & n'y retournez de vôtre vie.* Les Vents intimidez ſe renfoncérent dans leur caverne, & laiſſerent à Junon le triſte dépit de n'être pas vengée. Cela n'eſt-il pas plaiſant que les Dieux s'entendent ſi mal ? Mais ne quittons point encore Neptune, dites-moi je vous prie pourquoi gourmande-t-il l'aimable Zéphire ? Quelle part avoit-il dans cette tempête ? Et lui qui n'a pas la force d'abatre une Tulipe, comment veut on qu'il ait ſoulevé la Mer. Helas ! il n'a jamais fait que du bien, il eſt le ſouhait de toutes les belles, à peine pourroit-il brouiller un tour blond, & le pauvre innocent qu'il eſt, ne ſait pas même troubler l'eau de la plus foible fontaine. Vous me direz, peut-être, que je connois mal la Marine, & que quand cet innocent ſe mêle avec un certain Vent qu'on appelle Eure, il fait ſur Mer d'étranges ravages ; Je ſai bien que c'eſt par là que vous ſauvent vos Commentateurs ; je ſai même qu'au défaut de cette raiſon, ils en trouvent d'autres que

la plûpart reçoivent pour bonnes, mais tout cela ne me persuade pas, & je ne puis accorder tous les desordres dont vous le rendez complice, avec cet air pacifique qui lui est si naturel.

Revenons maintenant à Junon, ce n'est pas la premiére fois, ajoûterez-vous qu'on lui a fait niche, & sans parler de Ganimede, & de plusieurs autres qui s'en sont mocquez, vous me raporterez l'exemple d'Hercule qui a bravé sa puissance : Mais tout de bon, voudriez-vous bien faire comparaison d'Hercule à Enée ? & pouvez-vous m'oposer ce Dieu des braves au plus grand pleureur qui fut jamais ? Vous n'avez pas oublié en quel état il étoit au premier coup de votre tempête : un autre que vous auroit donné de la constance à son Héros ; il lui auroit fait regarder d'un visage tranquille & serein toute la fureur des vents, & pendant que les ames vulgaires étoient consternées, il l'auroit fait remarquer par un courage intrepide, & au dessus de tous les périls. Cependant il commence à pleurer tout le premier, il leve ses mains au Ciel, il perce l'air de ses cris, il pousse de longs soûpirs, & la crainte qui s'empare de son corps, expose aux yeux des Troyens un Héros transi. Le beau spectacle ! & que vous fournissez dans cet endroit un rare exemple de fermeté à nos Admiraux. N'y auroit-il point eu quelque Dieu pleureur parmi vous ? Et la Barbarie des Gots, qui a étouffé tant de beaux monumens de l'Antiquité, ne nous auroit-elle point ravi la connoissance de cette Divini-
té

té pleureuſe ? en vérité je ne ſai qu'en croire, car je ne vois que cela qui puiſſe juſtifier les larmes d'Enée ; encore s'il vous en eût coûté quelque choſe pour donner de la conſtance à votre Heros : Mais on ſait que rien n'eſt à meilleur marché que le courage dans un Poëme Epique, & que la Poëſie ne fut jamais chiche de miracles. Hé quoi ! le moindre ſouvenir de ſes miſéres le fait gémir ; s'il voit à Cartage la peinture du Siége de Troye, il ſe deſeſpére, & ſon viſage eſt inondé d'un torrent de pleurs : je le pardonnerois au petit Jule d'en uſer ainſi ; Mais le petit Jule eſt un enfant, & Enée ne le doit plus être. Vous voulez neanmoins, tout pleureur qu'il eſt, nous le faire paſſer pour un grand Homme ; & c'eſt ce qu'il tâche de perſuader lui-même en cet endroit du premier Livre, où Venus le rencontrant dans un bois lui demande qui il eſt, & quel ſort l'a amené en ces lieux. Je ſuis, dit-il, le pieux Enée, connu depuis les derniéres extrémitez de la Terre, juſques au deſſus des Aſtres : Cela n'eſt-il pas beau dans ſa bouche ? Et ſa fanfaronnade mêlée de bigoterie, ne l'emporte-t'elle pas ſur toutes celles que l'on peut faire ? Pour moi, j'admire ce *Pieux Enée*, & c'eſt tout de même que ſi le Pere le Moine dans ſon Poëme avoit fait dire à Saint Louïs en pareille rencontre, *Je ſuis ce bon Catholique Louïs*. Que ce Héros eſt d'un plaiſant Caractére ! Il ne s'aperçoit pas qu'il fait paſſer au moins une nuit entiére à Didon, dans le recit de ſes avantures ; car il commence ſur le ſoir à

les

les conter, & il consume la longueur de deux Livres dans ce recit. Elle baailla bien des fois, la pauvre Reine, & c'est une remarque que n'ont point faite vos Commentateurs: Mais comment ne se seroit-elle point ennuyée ? Car sans parler de la longueur du discours, que pouvoit-elle penser de l'aventure du Cheval de bois ? Voila bien sans mentir le plus vilain endroit de votre Eneïde. Quoi! une Ville qui dix ans entiers avoit resisté aux forces, & aux artifices des Grecs, se laisse prendre en une nuit par un Cheval: Quoi! ce fils de Venus s'y laisse tromper! Je n'ose pas dire après cela ce que je pense de vous, & d'Enée: Mais je sai bien que si vous voulez vous rendre justice, il ne vous sera pas difficile de le deviner. Vous connoissiez mal Ulisse, de le croire d'humeur à s'être enfermé dans cette machine: il étoit trop fin pour le faire, & ce vieux routier, dont toute l'Antiquité nous vante les ruses, avoit des voyes plus sûres pour prendre les Villes. Cependant, si l'on vous en croit, Didon fut charmée de ce recit; le Cheval de bois ne fit point de tort à votre Héros, & cette Reine, ravie des hauts faits d'Enée, de sa bonne mine & de son grand cœur, sentit pour lui quelque chose de plus que de la tendresse. Voyons donc maintenant sa galanterie, & pour en juger comme il faut, considérons le pitoyable état auquel il étoit en arrivant à Carthage. C'étoit un malheureux Fugitif, battu des Vents & de la Tempête, à qui il ne restoit que deux ou

trois

trois vaiſſeaux fracaſſez ; il ne ſavoit où tourner, toutes choſes lui manquoient, & l'on doit ſe le figurer comme un miſérable Bandi. Didon, par une généroſité toute Royale, lui ouvre ſes Ports, elle le reçoit en ſon Palais, elle veut que les Troyens ſoient traitez comme ſes propres Sujets, elle fait radouber ſes Vaiſſeaux, elle le rend Maître de toutes ſes richeſſes, elle lui donne le divertiſſement de la Chaſſe, elle invente de nouveaux plaiſirs pour lui, il n'eſt couvert que de ſes faveurs; Enfin elle lui fait part de ſa Couronne, & quand, le perfide qu'il eſt, s'eſt refait à ſes dépens, quand toute ſa Flotte eſt remiſe en bon équipage, quand il a tiré de cette Reine trop généreuſe tout ce qu'il en pouvoit avoir, il l'abandonne bruſquement, & ſous prétexte d'une viſion, il lui dit que c'eſt la volonté des Dieux qu'ils ſe ſéparent. Un galant homme auroit-il crû ſi légérement ſur la foi d'une aparition ? N'auroit-il pas reproché à ſes ſens de l'avoir trompé, & à toute extrémité ne ſe ſeroit-il pas plaint de l'injuſtice des Dieux ? Ne les auroit-il pas accuſez de jalouſie ? Et n'auroit-il pas mieux aimé être ſourd à leurs Commandemens que d'être infidele à cette Reine ? Encore, s'il avoit réparé ſa faute par un adieu moins précipité, s'il lui avoit donné, par complaiſance, les deux ou trois mois qu'elle lui demandoit, on pourroit l'excuſer en quelque ſorte: Mais il ne ſait ce que c'eſt que de complaiſance, il aime mieux être bigot que galant, & remporter la gloire d'une piété ſcrupuleuſe, que

celle

celle d'une honnête galanterie. A peine Mercure eut-il achevé ſon Ambaſſade, que ce Héros veut partir, & voici le bel adieu que vous lui faites faire. Je ſai, dit-il, grande Reine, les obligations que je vous ai, elles ne ſortiront jamais de ma mémoire, & ſi je n'étois contraint d'obéïr à l'ordre des Dieux, qui m'apellent en Italie, ſi je pouvois diſpoſer de moi...... Que penſe-t-on qu'il feroit ? ſans doute qu'il demeureroit à Carthage, qu'il ſe donneroit à Didon, qu'il ne vivroit que pour elle: Mais non, ce n'eſt rien de tout cela; j'irois dit-il, réparer les ruines de Troye, & je réléverois le Trône abatu de Priam. * En cet endroit tous les rieurs Anciens & Modernes firent une huée qui retentit dans toute la plaine, & le pauvre Virgile fut obligé de ſe retirer avec ſon bon ami Servius, qui le conſoloit en lui diſant, que du moins il avoit fait de beaux Vers, & qu'il ſeroit toûjours par excellence le Poëte Latin.

Plaute prit auſſi-tôt la parole, & s'adreſſant à Horace, De quel droit, dit-il, vous êtes-vous érigé en Juge de mes Ouvrages? Et pourquoi condamner un Poëte, quand il n'eſt plus en état de ſe deffendre? Qui vous a dit que vos Ancêtres ont fait des ſottiſes † d'avoir admiré mes Plaiſanteries, ne méritai-je pas les éloges qu'ils m'ont don-

* C'eſt ainſi que la plûpart expliquent cet endroit: Mais il y en a qui lui donnent une autre interprétation qui ſauve entiérement Enée du reproche de ce mauvais compliment.

† At veſtri Proavi Plautinos & numeros & laudavere ſales, nimium patienter utrumque, ne dicam ſtultè. Horat. de Art. Poët.

donnez, & croyez-vous que leur goût ne vaille pas bien le votre. Vous vous entêtez d'une certaine Urbanité que personne n'a jamais connuë. C'est un je ne sai quoi qu'on ne sauroit expliquer, une grace d'imagination & de fantaisie, & depuis tant de siécles que l'on en parle, elle ne s'est rencontrée, dit-on, que dans trois ou quatre génies heureux, qui peut-être ne la connoissoient pas eux-mêmes. Quand on veut louer un Ouvrage, il faut, continua-t-il, que ce soit par des beautez sensibles, & qui sautent aux yeux, l'esprit ne donne son admiration que lors qu'il se sent piqué, & ce sel Attique que nos Anciens Maîtres répandoient jusques sur leurs moindres syllabes, n'est point cette Urbanité qui s'échape, & qui passe sans dire mot: Mais c'est une pointe qui réveille l'imagination, & qui souvent porte son atteinte au cœur. Il n'y a point de Catons à qui je ne plaise, mes bons mots démontent leur gravité, & l'estime qu'on en fait est si générale, qu'on les traduit en toutes les Langues.

Ne vous flatez pas tant des traductions que l'on a faites de vous, répondit Horace; Si nous n'étions connus l'un & l'autre que par cet endroit, nous serions en grand danger de n'être point lûs, & rien ne justifie tant les deux Vers dont vous vous plaignez, que vos Comédies habillées à la Françoise. Voila ce que je suis bien aise de vous aprendre en passant, à quoi j'ajoûterai, s'il vous plaît, que ceux qui vous admirent encore aujourd'hui en Original, ne sont pas

plus

plus ſages que nos Ancêtres. Que vos pointes me ſont pitié, continua-t-il en s'écriant ! Que vos jeux & vos alluſions ſont miſérables ! & que vous faites de vilaines chûtes en courant après un bon mot. Ce n'eſt pas ainſi qu'en uſe Térence ; par tout il eſt agréable ſans le vouloir être, ſon vol eſt toûjours égal, il ne plane pas comme vous ſur une penſée, & il ne fuit rien tant que ces endroits favoris qu'on arrange, par compartiment, dans un Ouvrage, pour ſurprendre le Lecteur à chaque repriſe. Si vous êtes donc en peine de connoître l'Urbanité, il ne faut que les Comédies de Térence pour vous l'aprendre, c'eſt-là que vous la trouverez toute entiére. Mais j'ai bien peur que cette Urbanité ne ſoit pas de votre goût, il eſt mal-aiſé que l'air naturel des choſes puiſſe plaire à ceux qui vont toûjours au de-là, & qu'une beauté ſimple & modeſte arrête des gens qui ne connoiſſent que le fard & l'affetterie. Croyez-moi, vous êtes bienheureux que Rome n'ait pas toûjours eu des Scipions, & des Mecenes pour Juges des Poëtes ; ſi le deſtin eut voulu que vous fuſſiez tombé vivant entre leurs mains, on ne parleroit plus de vos Poëſies, & je n'aurois pas eu beſoin de vous montrer à la Cour d'Auguſte, comme un Poëte dangereux à ſuivre. Mais à parler franchement, il étoit de ma conſcience Poëtique, d'avertir le public des piéges que vous lui tendiez ; j'en ai fait autant d'Ennius, de Lucile, de Doſſene, & de pluſieurs autres, & tout le monde m'en a ſû bon gré.

Vous

Vous êtes ſans mentir des gens bien fâcheux vous autres Satyriques, interrompit Terence avec ſa douceur ordinaire; il n'y a pas moyen qu'un pauvre Poëte ſe ſauve de votre recherche, & vous découvrez impitoyablement toute ſa miſére. Bien m'en a pris que j'aye marché droit, ſans cela j'aurois eu mon fait comme les autres: Mais quoi qu'il en ſoit, avouons que notre condition eſt bien miſérable; car ſi nous avons le bonheur d'attraper ce que les autres cherchent, & ſi nous méritons l'eſtime des honnêtes gens, nous avons auſſi tôt le déplaiſir d'avoir à combattre, pendant notre vie, une foule d'envieux qui s'élévent contre nous, & notre réputation n'eſt généralement établie qu'après la mort, c'eſt à dire, quand nous ne ſommes plus en état d'en profiter. Je puis parler de ces choſes mieux qu'aucun autre; on ſait les reproches que j'ai eſſuyez; je n'ai fait aucune piéce qui n'ait eu beſoin d'Apologie, & toute ma vie n'a été qu'un combat continuel contre les eſprits mal faits. On veut maintenant que je ſois les delices de tout le monde: On dit, que je ſerts de modèle pour bien écrire: On ajoûte que hors de mes Ouvrages, il ne faut plus chercher d'Urbanité: On me fait accroire que les plus excellentes Plumes me choiſiſſent pour le ſujet de leurs Traductions: * Que c'eſt pour moi ſeul qu'ils employent toute leur délicateſſe, & leur pureté, & j'aprens encore que même les Généraux d'Armée, & les

* Meſſieurs de Port-Royal en ont Traduit trois Comedies, & Monſieur de Martignac les trois autres.

les plus grands Miniſtres me font entrer dans toutes leurs parties, & me rendent compagnon de toutes leurs campagnes. * Je ne ſai pas trop, continua-t-il, ſi l'on ne me flate point en cela; Mais enfin, je puis bien dire que cet honneur vient un peu tard, & qu'un Poëte mort ne s'en reſſent guéres.

Alors Craſſot, ancien Régent de Philoſophie, & grand Sectateur d'Ariſtote, repouſſant rudement Térence, & jettant un œil de mépris ſur Horace: Nous entretiendrez-vous toûjours, dit-il, de vos bagatelles? Le monde a bien à faire de vos Comédies, & de vos Odes? & faut-il que pour elles on quitte les véritez ſolides, & l'étude de la ſageſſe? De deux choſes l'une, ou vous êtes néceſſaires, ou vous ne l'êtes pas; ſi vous êtes néceſſaires, dites-nous en quoi? Aprend-on dans vos Poëſies à mettre un Argument en forme? Y trouve-t-on les catégories? Et vous êtes-vous mis en peine du *Materialiter*, & du *Formaliter*, qui ſont les deux Colomnes du raiſonnement, & le paſſe-par-tout de la verité. Pourvû que vous flattiez les oreilles par l'harmonie de vos nombres, & de vos cadences, que vous rempliſſiez l'imagination de fictions chimériques, que vous vous jouyez ſur une paſſion, & que vous puiſſiez dire en trente façons qu'il faut aimer, vous voila contens, & vous entraînez les peuples entiers après vous, ſans qu'ils ſachent où vous les menez. Cela s'apel-

* Monſieur le Cardinal de la Valette portoit toûjours un Térence durant ſes Campagnes.

s'apelle, en bonne Morale, débaucher les gens; car après tout, ne faut-il pas être bien enyvré de vos folies pour les cherir comme on fait? N'est-ce pas une espéce de fureur que d'abandonner Aristote pour un Poëte? Et ne faut-il pas avoir perdu le sens, quand on dit qu'on aimeroit mieux avoir fait cette Ode que d'être Roi de Perse? *

Non, Monsieur le Docteur, repartit brusquement de Lestoile, ce n'est point perdre le sens que de parler de la sorte, & j'ajoute à cela qu'il n'y a point de Cours de Philosophie qui vaille le Passereau de Catulle. En matiére de Sciences, qui n'est pas inventeur n'est rien; Il faut déterrer une nouvelle doctrine, ou ajoûter à l'ancienne; nous ne sommes que trop accablez de Commentaires sur Aristote; & hors Descartes & Gassendi, tout le reste n'est qu'une foule d'Interprêtes ennuyeux qui perdent leur tems, & qui le font perdre aux autres. Depuis près de six mille ans que vous cherchez la verité, pas un d'entre vous ne l'a découverte; On diroit qu'elle se cache exprès pour entretenir les disputes qui vous font vivre, & pendant que les Poëtes & les Orateurs charment le beau monde, toute votre vie se passe à faire du bruit dans les Ecoles. Hors de là l'on ne vous connoît plus; on craint même de vous connoître, & si par hazard vous paroissez dans les Cercles, & dans les Ruelles, on vous en chasse comme des barbares. On ne reçoit dans ces lieux-là, que les Voitures

* C'est ce que disoit Scaliger de l'Ode d'Horace. *Do nec gratus eram tibi.*

& les Sarrazins; C'eſt d'eux & de leurs ſemblables qu'on ſe plaît à s'entretenir, & on laiſſe votre Ariſtote pour une Lettre de ma commere la Carpe, pour des Stances ſur une Souris, pour des Balades & des Rondeaux. Tel eſt notre goût, tel a été celui de la Cour d'Auguſte; une Comedie de Terence, une Ode d'Horace, une Eglogue de Virgile en emportoient tous les applaudiſſemens; ces excellentes Piéces ſont venuës juſques à nous, ſans éprouver l'injure du tems, qui n'a pas épargné vos Philoſophes, & quelque jour auſſi les Tables de la Philoſophie Françoiſe ne ſeront plus rien, que l'on verra encore la *Fauvette & le voyage de la Chapelle, & de Bachaumont.*

Comme il achevoit ces mots, je vis paroître un homme de grande taille, dont la mine meurtriére ſembloit porter avec elle la déſolation; il étoit coëffé d'un Turban; il avoit une mouſtache qui ſembloit morguer le Ciel; ſon habit étoit une longue Veſte, & l'on voyoit à ſon côté un grand Cimeterre d'une largeur qui épouvantoit. D'abord on le prit pour Alaric, & dans cette premiere penſée, les anciens Auteurs, qui le déteſtoient depuis tant de ſiécles, ſe jetterent tout à coup ſur lui, & déja ils lui avoient ôté ſon Turban, arraché ſa barbe, déchiré ſa Veſte, & rompu ſon Cimeterre, quand Du Ryer, Traducteur de l'Alcoran, le reconnoiſſant à ſa parole, le retira de leurs mains, & lui fit rendre tout ſon équipage. Jamais homme ne fut plus ſurpris que celui-là, car Nicandre, c'étoit un Turc égaré, qui croyoit

être

être tombé dans un nouveau monde ; Il voyoit un Peuple piqué ſur une Montagne, qui n'avoit pour toutes choſes que des Livres & du Laurier, & au deſſus de ce Peuple il apercevoit neuf vieilles Filles, un Violon & un Cheval aîlé qui ſembloit faire des ſauts perilleux en l'air. Durier l'inſtruiſit de tous ces Myſtéres, il tâcha même de l'humaniſer, & de lui inſpirer l'amour des Sciences, à quoi le Turc répondit en ſon langage qu'il n'y vouloit rien comprendre, & qu'il aimoit mieux ſe battre toute ſa vie que de mettre le nez dans un Livre.

Ici, Nicandre, conſiderez quel eſt mon malheur ; je rêvois, comme vous voyez fort profondément ; je croyois être réellement & en corps, où je n'étois qu'en imagination, & je me diſpoſois à entendre des conteſtations agréables, qui ſembloient ſe préparer entre Martial & Catulle d'une part, Demoſtene & Ciceron de l'autre ; Mais, mon cher Nicandre, que les ſonges courent grand danger dans le voiſinage d'une Coquette ? Un tonnerre de coups de marteaux redoublez, dont il ſembloit qu'on vouloit rompre la porte d'une Marquiſe voiſine qui s'en revenoit du Bal, me réveilla avec frayeur, & me fit perdre la ſuite d'un ſonge, qui juſques-là m'avoit plus inſtruit que dix années de Conferences Academiques. Que je fis d'imprecations contr'elle ; veuille le Ciel, diſois-je en moi-même, que tu n'ayes jamais une bonne nuit ; que tu ſois déſormais le rebut du Bal ; qu'une vieilleſſe avancée anticipe ſur le plus beau de tes jours,

que tu deviennes auſſi groſſe que tu es petite, & qu'un mari défiant t'accuſe à toute heure de ce que tu n'auras pas eu le plaiſir de faire. Ainſi, Nicandre, je me laiſſois emporter à ce que me ſuggeroit le dépit, & ſans le ſommeil qui me vint reprendre, j'allois faire plus d'imprécations contre ma Coquette qu'Ovide n'en a fait contre ſon Ibis.

Mais admirez ma bonne fortune, mon imagination me remit ſur le Parnaſſe, & d'abord j'entendis la voix d'un Poëte ancien, qui crioit de toute ſa force, *qu'on me remene aux Carrieres*; c'étoit Philoxene qui parloit ainſi, aimant mieux ſouffrir ce ſupplice, que de ſe déclarer en faveur des Vers de Denis le Tiran, qui le perſécutoit de les aprouver: Sur quoi Apollon les fit approcher tous deux, & s'adreſſant au Tiran: Eſt-ce ainſi, dit-il, qu'on force les gens pour obtenir leurs ſuffrages? ne tient-il qu'à leur mettre le poignard ſous la gorge pour les leur arracher? & penſez-vous que j'endure vos violences comme on les ſouffroit à Syracuſe? En diſant ces mots, il lui arracha ſes Poëſies, & les déchirant par morceaux, Voici, continua-t il, comme vos Vers meritent d'être traitez. Le Tiran indigné de cet affront apella ſes gardes, mit la main ſur ſon épée, & alloit enſanglanter le Parnaſſe; mais Apollon le repouſſa, & le miſerable tomba dans un précipice qui s'ouvrit tout à propos pour l'engloutir. Voila, reprit Apollon, en regardant Philoxene, voila la vengeance que je t'avois deſtinée; Puis adreſſant ſa parole à tout le Parnaſſe, il y a, dit-il,

dit-il, dans le monde bien des Denis, mais je n'y vois point de Philoxene, & tel qui juge ſouverainement de Corneille, n'a que des applaudiſſemens à donner pour les fautes d'un Duc & Pair. Il faut, ajoûta-t-il, mettre ordre à cet abus qui ſe multiplie tous les jours; Il faut ſe défaire de ces lâches complaiſans qui tremblent devant un Poëte de qualité, & déſormais je veux établir en Cour un Myſantrope ordinaire avec plein pouvoir de critiquer tout: Je pourrai même l'appuyer de deux ou trois Satyriques, qui feront continuellement à l'affût des méchans Vers, & par là je prétens mettre la Cour ſur un pied, que dans peu de tems il n'y aura pas un Marquis bel eſprit, qui ne vaille pour le moins un Benſerade.

Sarrazin ſecoua la tête ſur ce beau projet, & ſe tournant vers Apollon, nos Marquis, dit-il, feront éternellement de méchans Vers en dépit de vous, & jamais précaution ne fut plus inutile que celle que vous prenez pour les corriger. Quoi! continua-t-il, vous prétendez entrer dans leur tête avec tout votre attirail de fictions, de meſures, de rimes & d'Epithetes? ma foi mon cher Maître vous n'y êtes pas, la bagatelle a pris votre place, certaine Divinité qu'on apelle mode, ne laiſſe point de vuide dans leurs cervelles, & ſi par hazard Madrigaux, Chanſonnettes & Billets doux, y prennent quelque petit coin, ils s'embarraſſent bien-tôt dans une perruque ou dans une veſte. Ce n'eſt pas neanmoins qu'à juger ſainement des choſes, on ne puiſſe dire que vous avez de

bons sujets à la Cour : J'y connois des gens qui n'ont pas dormi sur le Parnasse, comme Heziode, & qui font de meilleurs Vers que les siens ; & s'ils ne vous invoquent pas comme les Poëtes en tître, c'est qu'ils ont toujours avec eux une Muse Cavaliere qui les en dispense. Autrefois le bel Esprit n'étoit pas à si bon marché; c'étoit beaucoup pour un Courtisan, quand il savoit juger de sa Fraize & de son Jupon ; alors on donnoit le nom de Sonnet à un Poëme Epique, & la Barbarie étoit si grande, qu'on auroit dit qu'Atila étoit encore à nos portes.

J'ai vû ce tems-là, interrompit Jodelle, je l'ai vû ce tems qu'on pouvoit veritablement apeller l'âge d'or des Poëtes. On nous respectoit, dit-il, comme des hommes extraordinaires, on nous adoroit, si je l'ose dire, la Cour nous prodiguoit l'encens que nous sommes aujourd'hui obligez de lui donner en tremblant, & il n'y avoit point de bonheur égal à celui de posseder nos bonnes graces : Nous étions de la faveur & du Cabinet, les Rois eux-mêmes lioient commerce avec nous, nous leur aprenions à grimper sur le Parnasse, & souvent ils faisoient des Vers à notre louange. Ainsi nous étions Maîtres du goût de la Cour, on ne se formalisoit pas de voir dans nos Poësies des Epithetes obscures & fabuleuses, des Cacophonies ni des Hiatus, & ce que nous apellions licence entre nous, passoit pour beauté dans le public. Nous faisions de la langue ce qu'il nous plaisoit, nous l'assujettissions

à

à tous nos besoins, & quand la nécessité nous obligeoit de la violenter dans ses termes, personne n'y trouvoit à dire: Mais on croyoit au contraire que nous avions droit d'en user ainsi, & qu'elle dépendoit de notre caprice. D'ailleurs le Mystére nous faisoit valoir, nous ne divulguions pas comme aujourd'hui les secrets de l'Art, nous les cachions sous des ténébres savantes, & la doctrine étoit si généralement répanduë dans toutes nos Piéces, qu'on s'imaginoit que pour être Poëte, il falloit avoir une connoissance universelle de toutes choses. On seroit encore dans cette croyance, si nos successeurs eussent gardé la même conduite: Mais vous vous en relâchâtes le premier, continua-t-il, parlant à Desportes: Vous aimâtes mieux prendre l'air de Poësie Italienne, que de travailler comme nous sur le modele des Poëtes Grecs & Latins: vous ne cherchâtes que de la tendresse & de la facilité dans vos Vers, & n'osant suivre la hardiesse de notre vol, vous vous accommodâtes à la foiblesse des Courtisans. Disons neanmoins les choses comme elles sont, le plus grand mal ne vient pas de vous, jusques-là notre Poësie avoit encore de la dignité, & dix mille écus de rente que vous gagnâtes par son moyen, font bien voir qu'elle n'étoit pas méprisée: Mais voici, dit-il, en montrant Malherbe, voici celui qui nous a perdus; Lui seul est cause qu'on ne parle plus de nous; La facilité qu'il affectoit dans ses Vers, la simplicité de ses expressions remplirent la Cour de Rimeurs;

Chacun à ſon éxemple vouloit être Poëte; & le devenoit ſans peine, & au lieu que de notre tems la Poëſie étoit reſpectée, parce que l'élevation où nous l'avions miſe, la rendoit inacceſſible aux ignorans, depuis on la mépriſa, parce qu'elle devint ſi rempante, qu'on la vit s'abandonner juſqu'aux Valets de Chambre & aux Sommeliers.

Malherbe ſe diſpoſoit à répondre, lors que Racan, qui craignoit que ſon humeur bruſque ne lui fît dire des choſes plus piquantes que raiſonnables, voulut prendre la parole pour lui ; mais le bon homme avoit tant de peine à ſe faire entendre, & ſes paroles ſortoient avec tant de difficulté, que Gombault ſe chargea lui-même de cette réponſe, & d'un ton modeſte apoſtrofant nos Anciens Poëtes. Ne vous plaignez point, dit-il, ſi vous n'êtes plus aujourd'hui ce que vous fûtes autrefois ; peut-être nous arrivera-t-il la même choſe qu'à vous; & qui ſait ſi les Poëtes qui nous ſuivront ne nous raviront pas cette même eſtime que nous vous avons enlevée : Tel eſt le deſtin des Arts, tel eſt celui des Siences mêmes, qu'elles ont de tems en tems des révolutions qui changent ce qu'elles ſembloient avoir de plus aſſuré; & je ne connois qu'Homere & Virgile entre les Poëtes, qui ayent pû s'accommoder aux goûts differens des ſiécles, & faire paſſer juſqu'au notre l'admiration de leurs Ouvrages; encore leur réputation n'eſt-elle pas ſi entiére, qu'il ne ſe trouve des gens qui la combattent; vous venez d'entendre preſentement ce qu'on leur reproche, & quoi qu'en

qu'en apparence la raillerie ait eu plus de part dans cette critique que la verité, néanmoins on ne laiſſe pas quelquefois de dire des choſes en riant, qui trouvent des Approbateurs. Vous êtes donc, continua-t-il, entre nous ce qu'Ennius, Pacuve, Nævius & Plaute étoient auprès des Poëtes du ſiécle d'Auguſte : Je ne ſai ſi cette comparaiſon vous offenſe : Mais il eſt certain que je vous compare à des Poëtes qui ne vous cédoient en rien, dans la bonne opinion qu'ils avoient d'eux-mêmes, & qui ſe flattoient d'avoir porté la Poëſie Latine, du moins auſſi haut que vous penſez avoir élevé les Muſes Françoiſes. Si l'on en croit Nævius, ſa mort alloit replonger Rome dans la Barbarie, la bonne Latinité devoit mourir avec lui ſans eſpérance de jamais revivre ; & l'Epitaphe de Plaute faite par Plaute même, nous aſſure que la Comédie pleura ſa mort, que la Scene en devint deſerte, que les Ris, les Jeux & l'Amour en gemirent, & que le Parnaſſe en porta le deuil. Cependant ces deux Meſſieurs ſe trompérent ; on fit à Rome des Vers & des Comedies après eux, & ces Vers & ces Comédies effacérent ce qu'ils avoient fait : Ainſi, qu'Alain Chartier ſe vante tant qu'il lui plaira des bonnes fortunes que lui procurerent ſes Vers, qu'il publie par tout ce baiſer fameux, qu'il reçût d'une Princeſſe charmée des belles choſes qui ſortoient de ſa bouche, & que Ronſard ſe flatte, de ce qu'un grand Roi voulut bien honorer ſes obſéques de ſa preſence, nous ſouffrirons volontiers qu'ils ſe repaiſſent de cette vaine fumée :

Mais

Mais auſſi qu'ils nous laiſſent notre Chimére; & que, contens des honneurs qu'ils ont reçûs de leur ſiécle, ils ne nous envient point ceux que nous a rendu le notre. C'eſt là, continua-t-il, le meilleur parti que vous puiſſiez prendre, & vous conſerverez, par votre ſilence, un reſte d'eſtime qu'il ne tient qu'à nous de vous faire perdre. Vous ſavez bien que dans la derniére réforme, on vous a déja fait votre Procès; vous ſavez qu'on a condamné ces Vers obſcurs qui demandent des Volumes de Commentaires; & je voi cependant, que par une opiniâtreté ridicule, vous deffendez encore ces obſcuritez, & qu'au lieu d'admirer l'heureuſe facilité des Vers de Malherbe, vous voulez en faire la ſource de tous les méchans Poëtes. Apprenez que cet excellent homme n'aura jamais ſon pareil; que lui ſeul a dégagé notre Poëſie de la ſervitude des Langues Etrangéres, & que, tout au contraire de vous, il a bien pris de la peine pour ne nous en point donner. Ce que vous apellez aiſé dans ſes Vers, & qui véritablement paroît tel quand on les lit, n'eſt rien moins que cela pour ceux qui veulent les imiter; rien ne leur coûte davantage que ce qu'il ſemble ne lui avoir rien coûté, & quand il lui arrive de prendre quelque choſe chez les Anciens, il le tourne d'une maniére qu'on le trouve plus Original que ce qu'il copie. La Mort, la pâle Mort, qui dans Horace renverſe les Palais des Souverains, du même pied qu'elle abat les Cabannes des Miſerables, eſt bien plus hardie dans ces quatre Vers.

Le pauvre en sa Cabanne, où le Chaume le couvre,
Est sujet à ses Loix,
Et la garde qui veille aux Barriéres du Louvre,
N'en défend point nos Rois.

Il n'y a guere d'aparence, ajoûta-t-il, qu'un homme qui donne de si beaux modèles, ait fait les méchans Poëtes, dont vous vous plaignez : Mais en voici la véritable origine, & je suis sûr que vous en demeurerez d'accord avec moi. Tout le monde, comme vous savez, n'est pas inspiré du Dieu qui nous a fait Poëtes, souvent il est sourd à une infinité de gens qui l'invoquent, & dans ce même tems il en brûle d'autres qui ne pensent pas à lui. Le nombre de ces derniers est fort petit, & d'ordinaire un siécle n'en produit que deux ou trois ; Mais les premiers ne se comptent que par Legions, & c'est de leurs Vers, que l'on remplit les Volumes des Poësies choisies. Ceux-là ne font rien qu'en dépit des Muses, ils s'agitent, ils se tourmentent, ils s'emportent, ils arrachent leurs cheveux, ils rongent leurs doigts, ils mordent leur langue, ils grincent les dents, ils rompent leurs plumes, enfin ils se desespérent, & quand ils ont renoncé cent fois à leur dessein, & que cent fois ils s'y sont remis inutilement, alors un Dictionnaire de rimes, & un recueil d'Epitétes leur sert d'Apollon, & voila d'où viennent ces Poëtes que vous devriez mieux distinguer des véritables.

C'est

C'eſt une choſe, interrompit Apollon, que l'on ne ſe met point aſſez dans l'eſprit, qu'il eſt impoſſible de faire de bons Vers ſans moi, & d'ailleurs on ſe perſuade que je ſuis obligé de ſervir à point nommé tous ceux qui m'invoquent, comme s'il ne falloit que me donner un coup de ſifflet pour devenir Poëte. Je ſuis las, continua-t-il, d'inſpirer des gens qui ne ſecondent par mes inſpirations, je veux deſormais choiſir des têtes à ma fantaiſie, & ſi avec tout cela on ne les prépare à me recevoir, & que l'on n'en faſſe pas un Magazin de Fables & d'inventions, il ne faut point eſperer que je leur rende viſite ; je ne ſuis plus d'humeur à paſſer vingt ans auprès d'un faiſeur de Poëme épique. J'entens que ceux qui s'en mêlent s'y préparent de bonne heure, qu'ils ſachent par cœur leur Poëtique d'Ariſtote, d'Horace, & de Scaliger ; qu'ils ſe ſoient rendus familiers Homere & Virgile, & qu'ils ne m'appellent que pour me montrer un beau deſſein, & me demander des forces pour l'éxécuter. Alors je les aſſiſterai de tout mon pouvoir, je leur fournirai de l'entouziaſme, & dans peu de tems je les délivrerai de ce grand Oeuvre qui peſe tant à l'eſprit, & qui l'accable ſouvent ſous ſa péſanteur. Enſuite qu'ils laiſſent, s'ils veulent, repoſer leur Poëme neuf ans, je leur permets de ſe défier de la chaleur que je leur aurai prêtée, & je conſens volontiers qu'ils conſultent leur ſens raſſis, & qu'ils lui ſacrifient tout ce qu'il voudra : Mais d'où vient, pourſuivit-il, ce tumulte que je voi au pied de cette Montagne ? Y auroit-il là quel-

quelqu'un qui murmurât de ce que je dis ? Et Balzac qui se tourmente si fort dans cette mêlée, auroit-il pris pour son Prince cette lenteur ennuyeuse que je condamne dans le Poëme épique ? Ce desordre, Nicandre, ne venoit d'autre chose que de l'arrivée de l'Abbé de Morgues, autrement dit l'Abbé de Saint Germain ; le Cardinal de Richelieu & Balzac vouloient l'empêcher de prendre son rang parmi les Historiens, & ils faisoient tous leurs efforts pour lui arracher ses Oeuvres. Voici donc, disoit le Cardinal de Richelieu, voici cet homme qui seul a troublé la gloire de mon Ministére ; voici cette Plume unique que je n'ai jamais sû gagner ; & je tiens maintenant celui après lequel j'ai fait marcher des Legions entiéres, & dont la recherche m'a fait perdre plus d'une Campagne. Je savois bien, continua-t-il, que je l'attraperois en l'un ou en l'autre monde : Il faut aujourd'hui, qu'il paye tous les maux qu'il m'a coûté, il faut que je me vange de cette malignité opiniâtre, que la crainte des châtimens, ni l'apât des récompenses n'ont pû corriger, & si la Divinité qui préside ici ne m'en fait Justice, je lui ferai bien connoître que je n'ai pas épuisé toutes mes forces à la Rochelle, & que celui qui a pû donner des brides à l'Ocean, pourra bien encore abatre ce double Mont ; On sait que je ne suis pas trop accoûtumé aux rodomontades, je n'ai jamais fait de menaces en l'air, & je puis dire que je ne régne pas moins ici que je ne régnois autrefois en France. Toute cette Montagne n'est célébre que par les

beaux

beaux Esprits que j'y ai placez, il n'y en a pas un qui n'ait quelque marque singuliére de ma faveur ; ils doivent leur subsistance à mes gages, & je garde toutes leurs Epîtres Dédicatoires, qui sont autant de sermens de fidélité, & qui me répondent de leurs services.

Tout autre que l'Abbé de Saint Germain eût tremblé à ces paroles : Mais lui d'un visage intrépide, & au dessus de la crainte ne fit que secouer la tête, & regardant l'Eminence : Votre fierté, dit-il, n'est plus de saison ; vous n'avez plus d'Armées pour la soûtenir ; le tems de votre régne est passé, & j'ai l'avantage que la verité marche à mes côtez, & que je suis dans un lieu où vous ne tenez de rang que celui d'Auteur. Vous me permettrez bien de vous dire, continua-t-il, que vous êtes un peu moins redoutable en cette qualité, que vous ne l'étiez autrefois en celle de premier Ministre : Je sai que vous vous êtes mêlé de Vers & de Prose, que quelquefois vous avez eu part aux applaudissemens du Théatre, & je vous avouërai, si vous le voulez, que le Parnasse est couvert de vos Creatures, & que même il vous est redevable de ses plus grands hommes ; mais je ne voi pas que vous en soyez plus dangereux pour cela ; ni que vos menaces en soient mieux fondées. Croyez-moi donc, étouffez un ressentiment que vous ne sauriez plus vanger, n'excitez point une sédition qui ne tourneroit qu'à votre honte, & considerez que tous ces beaux esprits dont vous vous flattez, ne demandent plus que du

re-

repos, & qu'ils sont quites envers vous de toutes les graces qu'ils en ont reçûës. On n'est point responsable ici des sermens que l'on fait dans les Epîtres Dédicatoires ; il est permis d'y mentir impunément, & c'est une drogue qui se livre sans garantie, & qui n'est pas de meilleur aloi que les Contes de la Fontaine. Pendant que l'Abbé de Morgues parloit ainsi, Balzac & Bois-Robert passoient de rang en rang, & demandoient main forte pour l'Eminence : mais personne ne se remuoit, la plûpart avoient oublié leur ancien serment, & les pensions dont ils avoient été gratifiez, & quelques-uns mêmes prétendoient qu'on leur en devoit encore de reste ; ainsi, Nicandre, l'Abbé se sauva de cette tempête que l'on vouloit soulever contre lui : Mais il y eut de grandes contestations, à qui l'auroit, entre les Historiens & les faiseurs de Libelles pendant les Guerres. Les uns & les autres alléguoient de fortes raisons sur ce sujet, & jamais le différent n'eût cessé, si lui-même fatigué de cette ennuyeuse cérémonie, ne se fût avisé de gagner une petite Eminence joignant au Parnasse, où les savans de son caractére & de sa profession, se mettent à l'écart, pour n'avoir rien de commun avec les autres, qu'ils nomment profanes.

Birouat qui l'aperçut le premier courut au devant de lui, & après plusieurs embrassades réciproques, vous renoncez donc, lui dit-il, au Panégyrique de Saint Joseph, & ce bon Saint vient de perdre en vous un de ses Adorateurs plus zèlez & son Prédicateur or-

 dinaire

dinaire : * Mais, continua-t-il, ne nous direz-vous point qui est Auteur de certain Livre intitulé, *Réfléxions sur l'usage de l'Eloquence de ce tems* ; Car on en est ici fort en peine, & l'on voudroit bien savoir qui est celui qui juge si hardiment des Orateurs de son siecle, & qui de son authorité privée se mêle de régler leurs rangs.

Je n'ai rien à vous dire-là dessus, répondit l'Abbé de Morgues, & il y a long-tems que je ne me mêle plus de toutes ces dissertations des demi-Savans.

Quel que soit cet homme, reprit Birouat, il tranche un peu trop du Cicéron & du Quintilien ; Nous n'avons vû que du Vair à qui une pareille entreprise ait réüssi, encore garda-t-il cette modération de ne point parler des vivans, & de se borner à l'Eloquence du Barreau : Mais cet Anonime Juge de tout, il passe des Avocats aux Prédicateurs, & il leur donne des Leçons que mille autres avant lui leur ont enseignées. Que lui a fait le P. R. & d'où a-t-il apris que ses périodes ont pensé étouffer l'Eloquence du Barreau ? A-t-on jamais reproché à ces Messieurs qu'ils gâtoient le stile ? Ne sont-ils pas devenus les plus grands Maîtres de la parole ? Et notre siécle a-t-il de meilleurs modeles dans l'Art de bien dire, & dans celui de bien vivre ? S'il est assez vieux pour avoir été témoin des actions du fameux le Maître ; il peut se souvenir qu'elles ont été l'admiration de toute la France, qu'on

* Tous les ans il prêchoit aux Incurables le jour de Saint Joseph.

qu'on y couroit comme à la merveille du ſiécle, & qu'au lieu que préſentement il faut à nos Avocats des cauſes de Maillard pour avoir la preſſe, il ne falloit à celui-ci que les affaires les plus communes pour s'attirer tout Paris, & ce qu'il y avoit de plus illuſtre à la Cour : mais ce Maître Rhéteur ne ſe pique pas de bonne foi, & l'on voit bien qu'il n'a fait ce Livre que pour décharger ſon chagrin ſur nos plus grands Orateurs, & particuliérement ſur ceux de la Chaire ; Je ne ſuis pas plus grand admirateur qu'un autre, je ne ſuis pas non plus ſi novice en Eloquence, que je ne ſache diſcerner le bon du mauvais : Je puis dire ſans vanité que je me connois en Sermons, & que ma voix a toûjours été comptée pour quelque choſe ſur cette matiére. Cependant je n'eſtime pas, comme l'Auteur de ce livre, qu'on ne puiſſe trouver que deux excellens Prédicateurs en France, & que le Pére de Lingendes n'ait jamais eu qu'un ſecond. Il faudroit pour être de ce ſentiment, n'avoir point entendu l'Evêque de Liſieux, ni celui de Sarlat, & ſans parler de pluſieurs autres qui ſont encore vivans, il faudroit qu'Ogier n'eût jamais paru, & que les Péres de l'Oratoire fuſſent toûjours demeurez dans le ſilence. Au reſte, continua-t-il d'un air railleur, il me paroît merveilleux ſur le Chapitre de la Morale ; Saint Paul a bien manqué de ne nous en avoir pas apris les différentes eſpéces, & il faut demeurer d'accord avec ce galant homme, que jamais Prédicateur ne ſera univerſel s'il ne fait proviſion d'une Morale de qualité pour la Cour,

d'une Morale Bourgeoiſe pour le Peuple, & d'une Morale campagnarde pour le Villageois; encore n'eſt-ce pas là tout, car ſi cè Prédicateur avec ſa triple Morale, n'a le viſage d'un Anacorette, s'il prétend prêcher avec un tein frais & vermeil, s'il ne ſe défait de ſon embonpoint, fût-il le plus grand Orateur du monde, ce nouveau Rhéteur nous aſſure qu'il ne fera rien, & que ſes paroles ſe perdront en l'air. Sur ce pied-là il faut deſormais que tous nos Prédicateurs deviennent étiques; il ne leur ſera plus permis de ſe bien porter; la jauniſſe & la maigreur ſeront deux parties eſſentielles dans l'Eloquence ſacrée, & voila ce que perſonne n'avoit encore enſeigné juſques à préſent.

Comme il achevoit ces mots le Cardinal du Perron ſe leva, & du même ton qu'il parloit autresfois aux Conférences de Mantes, & de Fontainebleau, il fit une remontrance à peu près de cette ſorte. Je ne ſai pas, dit-il, ſi ce nouveau critique dont vous venez de parler, a bien jugé de ceux qu'il reprend, c'eſt un point que je laiſſe à examiner à d'autres, mais il eſt certain qu'on ne ſauroit trop crier contre les abus qui ſe ſont vûs de tout tems dans l'Eloquence des Prédicateurs: C'eſt la ſeule choſe qui nous reſte à faire. Car de donner des maximes, c'eſt dont on n'a pas beſoin, & il y en a plus dans l'Eccléſiaſte d'Eraſme, dans l'Art de Panigarole, & dans la Rhétorique de Grenade que l'on n'en pratiquera jamais. Il importe peu qu'un Prédicateur ait de l'embonpoint ou qu'il n'en ait pas; On trouve aſſez de viſages pâles & défaits, on ne

man-

manque point de gens qui se mortifient: Mais on ne sait pas toûjours à quel dessein ils font tout cela, ni quel but ils se proposent; l'importance est d'en rencontrer qui ne briguent rien, qui refusent des Evêchez, qui prêchent l'Evangile par charité, qui souffrent les injures avec constance, & qui fassent du bien à leurs Ennemis. C'est de ces gens-là dont l'Eglise manque, & à peine en compte-t-on un pour un siécle: On regarde la Chaire comme une voye pour aller à la fortune; C'est pour cette Idole qu'on sacrifie tous ces talens extraordinaires, on trafique de l'Evangile comme un Avocat de son Code & de son Digeste, & au lieu qu'autresfois il faloit être Evêque pour prêcher, on ne prêche plus aujourd'hui que pour être Evêque. Les solides véritez ont fait place aux pensées brillantes & hardies, on se joue sur des Paradoxes, & des Antithéses, un Poëte travaille moins à la chute d'un Sonnet qu'un Prédicateur à la chute d'un *Ave Maria*, & ce qu'on apelle la beauté d'un Sermon, ne consiste bien souvent que dans le jeu d'une partition sophistique, ou dans l'amusement d'une comparaison inutile, ou enfin dans l'aplication d'un passage sur lequel l'imagination se donne carriére: Du surplus, ce ne sont que des exclamations froides, que des ah à tout propos, que des paroles fleuries, que des frases incipides & vuides de sens. J'aprens même que depuis quelques années on a passé jusqu'à cette licence, que de faire de la Chaire un Théatre de Places publiques; On a vû des gens qui donnoient des farces

ſpirituelles au lieu d'inſtructions Chrêtiennes; & je ſai qu'il y en a ici, qui s'en glorifient, & qui ne voudroient pas avoir changé de méthode.

Alors le petit Pére André, qui croyoit que ces derniers mots s'adreſſoient à lui, apella à ſon ſecours Barlet, Menot, Maillart, & le Pére Guérin ſes prédéceſſeurs, & ſans reſpect de perſonne; Foin, dit-il, d'Apollon, foin des Muſes, foin de vous, Monſieur le Cardinal, foin de moi-même, & foin de tout le monde, *Omnis Caro Fœnum*. Savez-vous bien, continua-t-il, que toutes vos remontrances ſont hors de ſaiſon: deſormais nous ne changerons pas pour tout ce que vous dites, & je déclare que je veux être toujours moi-même. Ne faites point tant ici du réformateur, ni du bon Apôtre; ſi nous étions encore l'un & l'autre au monde, vous viendriez entendre le petit Pére André s'il prêchoit, & peut-être que le petit Pére André vous jouëroit dans ſes Sermons, à qui vous donnez le nom de farces ſpirituelles. Tout goguenard que vous le croyez, il n'a pas toûjours fait rire ceux qui l'écoutoient; Il a dit des véritez qui ont renvoyé des Evêques dans leurs Dioceſes, & qui ont fait rougir plus d'une Coquette. Il a trouvé l'art de mordre en riant, il ne s'eſt point aſſervi à cette lâche complaiſance dont tout le monde eſt eſclave, & toute ſa vie il a fait profeſſion d'une Satyre ingénuë, qui a mieux gourmandé le vice que vos Apoſtrophes vagues que perſonne ne prend pour ſoi. Demandez aux Marguilliers de S. Etienne

ne comme il les a traitez ſur leur Chaire de dix-mille Francs ; Demandez aux * * * * * s'ils ſont ſatisfaits du Panégyrique de leur Fondateur ; Mais vous auriez trop de choſe à demander , ſi je voulois vous déduire ici tout ce que j'ai fait, & je ne ſuis pas d'humeur à vous conter toutes mes proueſſes Apoſtoliques ; Ce que je puis dire, ajoûta-t-il , c'eſt qu'on ne me reprochera jamais d'avoir fait des contes à plaiſir, comme il y en a beaucoup qui l'ont pratiqué ; j'ai ſuivi la pente de mon naturel qui étoit naïf, & qui me portoit à inſtruire le Peuple par les choſes les plus ſenſibles ; Ainſi , pendant que d'autres ſe guindoient l'eſprit, pour trouver des penſées ſublimes, qu'on n'entendoit pas, j'abaiſſois le mien juſques aux conditions les plus ſerviles, & aux choſes les plus ravalées, d'où je tirois mes éxemples & mes comparaiſons. Elles ont produit leur effet ces comparaiſons, & il ne ſera pas inutile de vous en dire une ſur laquelle vous jugerez de toutes les autres. Dans le Sermon du Mauvais Riche ......, non c'étoit dans le Sermon du Lazare , je penſe pourtant que c'étoit dans celui du Mauvais Riche ; En vérité je ne ſai plus dans lequel des deux , tant y a que c'étoit dans l'un ou dans l'autre : je m'aviſai donc de comparer le Mauvais Riche à un Chien de Boulogne, & le Lazarre à une Poulle ; Ces Chiens, comme vous ſavez, ſont fort heureux dans leur vie , on les ajuſte, on les mitonne, on les carreſſe , on les couvre de Rubans depuis la tête juſques à la queuë , ils ne vivent que de Biſcuit & de

Macaron, leur Maîtresse partage avec eux tous ses bons morceaux, elle les baise, elle a toûjours un Manchon pour les garentir du froid, elle les couche même avec elle, sans que pour reconnoissance de tant de douceurs, ils laissent autre chose que leurs ordures : Mais quand ils viennent à mourir on les jette dans un ruisseau, on les abandonne à la voirie. La Poulle au contraire est une malheureuse qu'on ne regarde pas seulement, elle passe toute sa vie sur un fumier, elle ne vit que de vers, & c'est une grande fortune pour elle quand on lui laisse ramasser les miettes dessous une table : Cependant, elle fournit ordinairement des Oeufs que Monsieur & Madame avallent tous les matins; est-elle morte, on en fait de bons consommez, & elle pare un potage qui ne vaudroit rien sans elle ; faites maintenant vous-même l'aplication, & avouez qu'il n'y a rien de plus naturel ni de plus sensible.

Aléxandre Hardi, Ancien Poëte Tragique, que l'impatience de parler tenoit depuis fort long-tems, adressant sa parole au petit Pére André, Vous ne trouverez pas mauvais, lui dit-il, que je parle maintenant de notre Théatre, car c'est assez aujourd'hui la mode de passer du Sermon à la Comédie. Puis se retournant vers Apollon, je ne connois plus rien, dit-il, à la Scéne, il semble qu'on prenne plaisir d'en bannir les Vers, & de mettre tout en Prose; Il y en a même qui s'efforcent de la réduire à trois actes; & si vous n'y donnez ordre, j'ai grand peur qu'on ni aporte encore des changemens plus fa-

facheux ; Je ne comprens pas, continua-t-il, d'où peut venir ce relâchement, il me semble que deux mille Vers sont bientôt faits, & l'on sait que bien souvent ils ne me coutoient que vingt-quatre heures ; En trois jours je faisois une Comédie, les Comédiens l'aprenoient, & le Public la voyoit ; je ne le faisois point languir comme l'on fait maintenant, & la différence que je trouve entre ces Poëtes Modernes & moi, c'est qu'on représentoit d'abord mes piéces sans les promettre, & que l'on promet quelquesfois les leurs sans les jouer. De plus, ajoûta-t-il, les Comédiens annoncent toutes sortes de Comédies indifferemment comme des Chefs-d'œuvres, ils s'érigent en Juges de ce qu'ils ne connoissent pas, & si on les en veut croire, le dernier Ouvrage d'un Poëte est toûjours ce qu'il a fait de meilleur. Ils devroient à mon avis attendre que le Public en eût dit son sentiment ; c'est assez qu'ils ayent à répondre de leur action ; Ils s'exposent mal à propos à des démentis que l'on donne à leurs affiches, & bien souvent à eux-mêmes, & ces Eloges à contre-tems ne servent qu'à entretenir la vanité d'un jeune Poëte qui se repose dessus, & qui pourroit faire mieux, si l'Encens qu'on lui donne ne lui montoit point à la tête.

Vous parlez de Comédie, interrompit Tristan en Poëte du tems de la Ligue ; de grace, continua-t-il, qui vous a dit qu'une Piéce de Theatre ne vaut rien en Prose ? Voila justement l'erreur de tous ceux qui savent comme vous faire deux mille Vers en vingt-quatre heures ils s'imaginent qu'il ne

faut que rimer pour être Poëte, & ces Messieurs remplissent notre Théatre de leurs brouilleries, sous prétexte qu'ils ont la veine coulante, & que la fureur Poëtique les suit par tout; Cependant il y a bien d'autres Mystéres, & vous changeriez de langage si vous aviez lû seulement les vingt premiéres lignes de la Poëtique d'Aristote: Mais vous êtes venus dans un siécle où l'on ne se piquoit pas beaucoup de l'entendre; On ne trouvoit point à dire qu'un même personnage vieillît de quarante ans en vingt-quatre heures, que sa barbe & ses cheveux blanchissent dans l'intervalle de deux actes; Il pouvoit entre deux Soleils passer de Paris à Rome, & c'étoit faire une Comédie que de mettre une vie de Plutarque en Vers. On n'en use pas si librement aujourd'hui, on ne méprise plus Aristote impunément, & l'on ne feroit pas grace à Sophocle pour un jôta. Les meilleures Piéces ont bien de la peine à se soûtenir; Dès qu'elles commencent à paroître, trente critiques, bons ou mauvais, s'acharnent sur elles, & quand un Poëte auroit charmé toute la Cour, quand les loges & le parterre l'auroient admiré, il se trouve toûjours quelque bourru dans la foule, qui n'est pas du sentiment de tout le monde, & qui fait aussi hardiment le procès au Cid, que s'il ne valoit pas mieux que la belle d'Arache, ou le grand Ostorius. Il faut pourtant avouer que ces Critiques ont fait du bien au Théatre; ils ont mis nos Poëtes en garde contre la censure: Mais je voudrois fort néanmoins qu'ils fussent en plus petit nombre,
&

& qu'ils ne priſſent pas l'un pour l'autre, comme il leur arrive le plus ſouvent : Il eſt certain qu'il ſe fait toûjours de méchantes Comédies, quelquesfois auſſi on nous donne des critiques encore plus mauvaiſes, & la même demangeaiſon qu'il prend à de jeunes Poëtes, de ſe mettre ſur le Théatre pour aquérir une réputation prompte & univerſelle, fait que d'autres qui ne peuvent pas monter ſi haut, s'efforcent de ſe rendre illuſtres par la critique des Piéces les plus éclatantes : Mais qu'ils ſachent, ces nouveaux Cenſeurs, que ſi par cette voye ils peuvent parvenir à la gloire d'un Ariſtarque, ils ſeront toûjours néanmoins beaucoup au deſſous d'Homére. *

Un Poëte Comique qui n'étoit pas loin de Triſtan voyant les eſprits embarraſſez, Mon Caractére, dit-il, ne me donne pas grande autorité pour oſer joindre mes avis aux votres ; Mais j'ai apris d'un Auteur qu'on eſtime beaucoup ici, & par parenteze, c'eſt Lucien, que les plus grands hommes n'ont pas toûjours les meilleures penſées, & qu'un fou (ne croyez pas pourtant que je le ſois) peut par hazard rencontrer heureuſement, & fournir des expédiens qui méritent d'être ſuivis. Vous avez oüi parler ſans doute, continua-t-il, de l'embarras où ſe vit un jour le Grand Jupiter, certain Philoſophe Epicurien, vulgairement apellé Damis, diſputoit de la Providence contre le Stoïcien Damoclés, & l'Hiſtoire aſſûre qu'il le combattoit par des raiſons ſi puiſſantes, que le pau-

* Coſtaz.

pauvre Stoïcien ne ſavoit que dire. Jupiter qui s'étoit caché exprès dans un Nuage pour les écouter, voyant ſon Parti ſi mal deffendu, & craignant que le lendemain auquel la diſpute fut remiſe, Damis n'achevât de confondre Damoclés, & qu'à l'avenir on ne ſe moquât des Dieux, fit convoquer par Mercure toutes les Divinitez, pour délibérer de ce qu'il y avoit à faire en cette rencontre, & il lui recommanda de n'en oublier aucune, diſant qu'il ne faut quelquefois qu'un ſot pour donner un bon avis. Cela fut éxécuté ponctuellement, tous les Dieux ſe rendirent à l'heure preſcrite, & Jupiter leur conta ſes doléances; Chacun dit ſon ſentiment là-deſſus: Mais Momus, qui ne paſſe pas pour le plus ſage de la troupe, eût la gloire neanmoins d'avoir mieux opiné que tous les autres. Il fut d'avis de ne pas faire ſemblant de rien: Car, dit-il, il importe peu qu'il y ait des gens de cette opinion, pourvû que la foule ſoit de notre côté. C'eſt à peu près, reprit le Poëte Comique, le parti que nous avons à prendre dans cette occaſion: laiſſons critiquer tant que l'on voudra, & ne faiſons point de réponſe; on ſe laſſera peut-être de nous déchirer, & le pis aller de cette affaire, c'eſt que nous aurons toûjours la foule pour nous.

Que les applaudiſſemens de cette foule, interrompit Vaugelas, coûtent cher à cette Montagne; c'eſt ce qui la remplit inceſſamment d'une infinité d'Auteurs Modernes qui corrompent tout. Qu'un Poëte, par éxemple, ait pour lui les Marchans de la ruë

Saint

Saint Denis, & qu'il trouve un Libraire aſſez facile pour acheter ſes folies : le voila devenu Auteur pour le reſte de ſes jours ; il n'a pas plûtôt fini une Piéce qu'il en recommence une autre, & entaſſant Volume ſur Volume, il compoſe toute ſa vie, & ne fait rien neanmoins qui puiſſe vivre après lui. Si l'on conſidéroit comme il faut ce que c'eſt que de ſe faire imprimer, on ne s'y réſoudroit pas ſi facilement ; Je n'y ai jamais ſongé ſans friſſonner, & après avoir recommencé tant de fois ma Traduction de Quint Curſe, après en avoir reçû des Eloges de tous côtez, je tremblois encore pour elle ; Je regardois la Boutique de Courbé comme ſon écueil, & les jugemens de la poſtérité m'effrayoient. Que la République des Lettres ſeroit heureuſe ſi l'on y gardoit ces maximes : Mais on veut être Auteur à quelque prix que ce ſoit, on en fait métier & marchandiſe, & j'en connois tels qui aſſignent leurs Créanciers ſur leurs Libraires, & les remettent au premier Ouvrage. On a encore cette malheureuſe fantaiſie, de prétendre réüſſir en toutes choſes ; on ne veut point paſſer pour avoir un Génie borné, & comme il n'y a guére de Poëte qui n'étende ſa Juriſdiction depuis l'Epigramme juſqu'au Poëme Epique, on ne voit preſque point auſſi d'Orateur, qui du Panégyrique ne deſcende juſqu'au Billet Doux. L'on a vû le Cardinal du Perron faire des Vers au ſortir de la Conférence de Fontainebleau, & paſſer d'un Sonnet à une Harangue ; Scarron que la nature fit tout burleſque, & dont l'eſprit & le corps furent tour-

tournez tout exprès pour ce Caractere, eût bien l'audace de vouloir composer une Tragédie, & sans doute qu'il l'auroit faite, si la mort n'eût prévenu la témérité de son entreprise. Enfin, Balzac lui-même a suivi ce mauvais éxemple, & non content de remporter la gloire du grand stile, il a voulu montrer par le Barbon, qu'il n'étoit pas moins propre à la raillerie : Cependant il s'est trompé de ce côté là ; Les délicats n'ont pas été de son goût, & son Barbon n'a fait que gater ses œuvres. Suivons toûjours notre naturel, ne sortons jamais du genre qui nous est propre, & n'envions point aux autres la gloire que nous ne saurions aquerir comme eux. Laissons l'Elegie à Desportes, les Stances à Theophile, le Sonnet à Gombault, l'Epigramme à Mainard, la Satyre à Regnier, le Burlesque à Scarron, le Cothurne à Tristan, le Roman à la Calprenede, le Billet Doux à Voiture, la Prose à Balzac, le Panégyrique à Ogier, l'Ode à Malherbe & à Racan, les Vers Héroïques à Breboeuf, & que chacun cultive le Caractére que le Ciel lui a donné, sans entreprendre sur celui des autres. Ce n'est point la quantité d'Ouvrages qui donnent l'Immortalité ; Deux feuilles de Papier ont fait passer Perse jusques à nous : l'Abbé de Cérisi, ira plus loin, avec sa seule Métamorphose des yeux de Philis en Astres, que beaucoup d'Auteurs qui occupent de grandes places dans nos Bibliothéques, & le Temple de la Mort forcera mieux la rigueur des tems que les six cens Volumes de l'Evêque du Bellay. D'où vient

vient penſez-vous, ajoûta-t-il, que nous ſommes ſi fort au deſſous des Anciens ? nous qui les dévrions ſurpaſſer de la même ſorte qu'ils ſurpaſſérent leurs prédéceſſeurs ; c'eſt qu'on ne ſe donne pas la patience qu'ils prenoient pour ſe rendre habiles ; On veut être Auteur dès la mamelle, & l'on voit ici des enfans avec leurs Muſes naiſſantes, * qui s'érigent en grands perſonnages. Il ſe trouve même des gens qui leur applaudiſſent ; on ne lit que ces nouveautez, & le tems qu'on dévroit donner à l'Etude de nos Anciens Maîtres, ne s'employe qu'à la lecture de ces beaux eſprits Modernes, qui ne laiſſent pas le loiſir de reprendre haleine, tant ils s'empreſſent de multiplier le nombre des méchans Livres. Il ſeroit donc, continua-t-il, fort à propos d'impoſer des bornes à cette paſſion frénétique que l'on a d'écrire, & je ſerois d'avis que dès à preſent on commençât de faire une revûë de tous les Auteurs, & d'en ſupprimer ce qui n'eſt pas dans cette perfection que nous deſirons,

Cette remontrance fit trembler plus de la moitié du Parnaſſe ; Tous les Auteurs du dernier ſiecle, & une partie de celui-ci en murmurérent ; mais Apollon la trouva ſi judicieuſe, qu'il ordonna qu'elle fut éxécutée, & dès l'heure même il nomma pour Juges, Vaugelas, Balzac & Malherbe.

On commença par nos Anciens Poëtes. Marot qui marchoit à la tête, aporta ſes Epigrammes, ſes Epîtres, ſes Rondeaux, ſes Balades & ſes Pſeaumes, & prenant la paro-

* C'eſt le petit Beau-Château,

parole pour les deffendre : S'il étoit possible, dit-il, qu'on fît encore quelque estime de Catulle, d'Horace, & de Martial, j'aurois espérance pour le salut de mes Piéces ; mais je crains bien que ces Messieurs n'ayent perdu leur crédit dans ce dernier siécle, & que l'on ne co[illegible]e pour rien la peine que j'ai prise à les imiter ; Car enfin, qui voudroit maintenant regarder un Poëte Gaulois qui n'a que des mots barbares ? J'ai beau dire que j'étois les délices de François Premier, on me jugera sur le goût de la Cour de Louïs quatorziéme ; On péséra toutes mes syllabes, & malheur au premier Vers, qui ne marchera pas droit. On ne me pardonnera pas ces deux Vers.

O bien-heureux celui dont les commises
Transgressions, sont par grace remises.

On me donnera encore la torture sur cette Epigramme.

Mets voile au vent, Cingle vers nous, Charon,
Car on t'attend, puis quand feras en tente,
Tant & plus boi, Bonum Vinum Charum,
Qu'aurois pour vrai, doncques sans longue attente,
Tente les pieds à si décente sente,
Sans te fâcher, mais en sois content, tant
Qu'en ce faisant nous le soyons autant.

En un mot, je dois m'attendre, qu'on n'ou-

n'oubliera rien de ce qui me peut traveſtir en ridicule, & peut-être que l'on me rendra ſi pitoyable, que je me ferai peur à moi-même.

Helas, interrompit Saint Gelais, que deviendrons-nous donc nous autres, ſi les Vers de Marot ont tant à craindre? Mais, ajoûta-t-il, pourquoi s'aviſe-t-on de nous attaquer? N'y a-t-il pas aſſez d'Auteurs Modernes à revoir? Et le tems ne nous met-il pas à l'abry de toute réforme. Nous ſommes les premiers Maîtres de la Poëſie; Nous avons heureuſement éxécuté tout ce que notre ſiécle étoit capable de faire, & je ſai même que Voiture, Sarrazin, & beaucoup d'autres nous doivent la meilleure part de la gloire qu'ils ont aquiſe.

Pour moi, dit Ronſard, je n'ai rien à craindre, quand on ſuit, comme j'ai fait, les traces de Pindare, & celles d'Horace, on eſt à l'épreuve de la ſenſure; Mais j'ai de plus quatre régnes qui m'ont admiré, & s'il faut aujourd'hui juger de la Poëſie, c'eſt à moi d'en être le Juge, puis que je ſuis le Prince des Poëtes François, & que l'on me donne autant de ſoufflets, que l'on fait de fautes.

Vous vous êtes donc bien ſouffleté vous-même, interrompit Malherbe, car n'en déplaiſe à votre Alteſſe Poëtique, ſi l'on retranchoit de vos Vers, ceux qui ſont mauvais, vous n'en auriez guére de reſte; & cette Ode, pour le Chancelier de l'Hôpital, que vous avez miſe au rang des merveilles, ſe verroit défigurée en bien des endroits.

Cette Ode, reprit Ronſard, paſſera malgré vous dans tous les ſiécles pour le Chef d'œuvre des Odes, & toutes vos Poëſies ne vallent pas une de ſes Strophes. Quand toute la fable ſeroit perduë, on la trouveroit dans cette Piéce, & dans les votres on ne voit que des mots qui ne diſent rien. Un grand Poëte ne s'embarraſſe point de la langue; Une ſyllabe plus ou moins ne l'arrête pas? Sa veine eſt un torrent qui entraîne tout dans ſa courſe, & celle des Verſificateurs, comme vous, n'eſt qu'un filet d'eau, que le moindre gravier deſſéche, & retient tout court. J'ai ſuivi les chemins aiſez quand je l'ai pû faire: Mais à parler franchement, j'en ai rencontré bien peu; Perſonne avant moi n'avoit préparé les voïes, elles étoient encore toutes couvertes de ronces & d'épines, & vous dévriez rendre grace au Ciel, de ce que je les ai défrichées pour vous y faire un paſſage. Dites-moi, continua-t-il, ſi dans cette facilité dont vous vous flattez, il y a rien qui vaille le coulant de ces petits Vers.

Si pour être né d'Ayeux,
Demi Dieux?
Si pour être fort & juſte,
Les Princes ne mourroient pas,
Le Trépas
Devoit épargner Auguſte.

Mais je ne me croirois pas Poëte, ſi tous mes Vers reſſembloient à ceux-là, & je m'applaudis bien plus de cette Strophe trei-

zième

ziéme de mon Ode, pour le Chancelier de l'Hôpital, quoi que vous autres Puristes y trouviez des duretez, qui vous blessent.

Comme l'Aimant sa force inspire.
Au Fer qui le touche de près,
Puis soudain ce Fer tiré tire
Un autre qui en tire après;
Ainsi du bon fils de Latone,
Je ravirai l'esprit à moi,
Lui du pouvoir que je lui donne
Ravira les votres à soi,
Vous par la force Apollinée,
Ravirez les Poëtes saints,
Eux de votre puissance atteints,
Raviront la tourbe étonnée.

En cet endroit toute la bande des Poëtes anciens s'écria, & d'une commune voix ils apellérent de l'Ordonnance d'Apollon, disant que quand ils n'auroient que l'avantage du tems sur ces nouveaux Juges, c'en étoit assez pour ne les pas reconnoître.

Sur quoi Vaugelas, qui appréhendoit le desordre, s'adressant à Malherbe, & à Balzac; les Auteurs nouveaux, dit-il, nous feront assez de peine, sans nous embarrasser encore de ceux-ci, qui sont maintenant le rebut des Bibliothéques, & la proye des Vers, & nous ne saurions mieux faire dans cette rencontre que de suivre l'exemple des Architectes, qui employent dans les fondemens de leurs Edifices, les pierres les plus massives & les plus grossieres, réservant pour les dehors les plus belles, & les plus polies.

Ainſi, continua-t-il, plaçons-les dans un lieu qui ne ſoit point expoſé en vûë, & qu'ils ſervent comme de fondement à ce grand Ouvrage qu'on attend de nous.

Alors, Nicandre, on appellà les nouveaux Auteurs : Mais quelle foule, bons Dieux ! On ne ſavoit par où commencer, & je ne croi pas que l'Autel de Lyon, ſi fameux dans l'Antiquité, en vit jamais tant. J'appris que cette grande confuſion venoit de ce que leurs rangs n'étoient pas encore réglez, & que chacun dans la bonne eſtime qu'il avoit de ſoi, vouloit marcher le premier. Les Poëtes prétendoient le pas ſur les Orateurs, les Orateurs le prétendoient ſur les Poëtes, & certains Auteurs de Nouvelles Galantes, qui compoſoient un corps avec pluſieurs autres vulgairement appellez, Meſſieurs des Piéces Choiſies, faiſoient tant de bruit en Vers, & en Proſe, qu'on n'entendoit qu'eux. Tout ce qu'on pût faire dans ce grand deſordre, fut d'arrêter les premiers qui ſe preſentérent. On commença par Cyrano, & d'abord on lui demanda ce qu'il prétendoit faire de ſes Lettres, qu'il étalloit avec tant d'affectation. N'eſt-ce pas aſſez, dit, Balzac, que l'on vous conſerve vos Mondes de la Lune, & du Soleil, & quelque choſe de votre Agrippine, & de votre Pédant joué.

Non, répondit Cyrano, ce n'eſt pas aſſez ; ou ſi vous voulez que je m'en contente, commencez le premier à ſupprimer plus de la moitié de vos Lettres, & ſouffrez qu'on traite vos œuvres, comme vous prétendez traiter aujourd'hui les miennes.

La

La différence, repliqua Balzac, eſt grande de vous à moi, on en peut juger par le rang que je tiens ici : Mais d'ailleurs, on ne verra point dans mes Livres ces équivoques puériles, ni ces fades alluſions qui vous ſont ſi ordinaires. L'on n'y verra point ces amas d'injures qui font peur à ceux qui vous liſent, & quand j'ai dit du mal de quelqu'un, ce qui m'eſt arrivé rarement, je l'ai fait d'un air qui ſent l'honnête homme, & qui ne ſalit point l'imagination du Lecteur. C'eſt de quoi, continua-t-il, vous ne vous êtes guéres mis en peine, témoin *Soucidas*, qui ſelon vous, *n'eſt tout au plus qu'un Clou aux Feſſes de la Nature*, *& une Marionette incarnée*; *témoin le gros homme*, * que vous faites paſſer, tantôt pour *une Louppe aux entrailles de la Terre*, tantôt pour *une Longe de Veau qui ſe promene ſur ſes Lardons*, & par tout pour un *gros crevé*; témoin encore Scarron que vous traitez de *Monſtre ou de Terme planté au Parvis du Temple de la Mort*, & dont les œuvres ne ſont à ce que vous dites, *qu'un pot pouri de peaux d'Aſne*, *& de Contes de ma mere l'Oye*. Je ne parle point des impiétez qui vous ſont ſi naturelles, & qui ſe rencontrent à chaque page, c'eſt le principal Caractére de toutes vos Piéces; & vous ſavez bien auſſi, que c'eſt ce qui fit deffendre votre Agrippine, qui, ſans trente ou quarante Vers qui bleſſent les bonnes Mœurs, auroit diverti long-tems le Public, & tiendroit encore ſa place ſur le Théatre.

* Montfleury le Comédien.

Chacun écrit à ſa mode, reprit Cyrano, je ne me retracte point de ce que j'ai fait, & je vous défie, continua-t'il, de me montrer dans mes œuvres une alluſion, ou une équivoque qui ne ſoit pas juſte. Puiſque la Rhétorique a ſes figures dont elle nous permet l'uſage, puiſque chacun a droit de choiſir la ſienne, peut-on me blâmer du choix que j'ai fait, & prix pour prix, mes équivoques ne valent-elles pas bien vos Hiperboles ? J'ai du moins cet avantage ſur vous, que l'on rit de mes équivoques ; mais je ſai de bonne part que vos Hiperboles font pitié. On aime bien mieux voir dans mes Lettres *le redoutable Bouteville en la Compagnie des Grammairiens Grecs, qui ont inventé le duel*, * que l'on ſait qu'il aimoit plus que ſa vie, que de voir dans les vôtres un Duc d'Eſpernon, à qui vous voulez *qu'on rende le même honneur que l'on doit aux choſes Saintes*, † & tout bien conſidéré, quand on voudra nous comparer l'un à l'autre, on trouvera que je me jouë quelquefois, & que vous vous perdez preſque toûjours en vous élevant. Mais demeurons-en là ſi vous m'en croyez, car ſi vous êtes glorieux comme un Barbier, je vous aprens que je ſuis fantaſque comme la Mule du Pape, & vaillant comme mon Epée.

N'eſt-ce pas aſſez de vos équivoques, interrompit Vaugelas, voulez-vous encore nous aſſaſſiner de vos Proverbes ?

Vraiment, repartit Cyrano, vous êtes bien dé-

* Lettre 19. d'un ſonge. † Premier Volume, Livre 2. Lettre 18.

délicats, vous autres Messieurs. S'il faut vous en croire, Erasme a perdu son tems avec ses Adages; Baïf s'est moqué du monde de faire des Mines; le Comte de Cramail est un mauvais plaisant, avec sa Comédie des Proverbes, & Voiture, tout Voiture qu'il est, a de grands comptes à vous rendre, de cent sortes de petits jeux qui sont si fréquens dans ses Lettres. Que deviendra celle du *Valentin, puis que Valentin y a*? A quelle sauce mangerons-nous, *ma Commére la Carpe*, & que ferons-nous de *Madame l'Abbesse* ***** *& de son Chat*? * Non, non, continua-t-il, les Proverbes ne sont pas si peu de chose que vous croyez, & si je vous avois montré des Lettres, qui me tombérent autresfois entre les mains, je vous ferois bien changer de langage: Mais à propos, il m'en souvient d'une qui commence ainsi.

A peine eut-il achevé la premiere période, qu'Ogier l'arrêta tout court, & prenant la parole; Je reconnois, dit-il, cette Lettre, c'est une réponse, que me fit autresfois un grand Ministre, qui pour se délasser de la plus importante Négociation de l'Europe, avoit choisi cette matiére de divertissement; & je puis dire, continua-t-il, que cet excellent homme qui effaçoit les plus grands Politiques de son tems, avoit encore l'avantage de surpasser les plus beaux esprits dans les éxercices des belles Lettres, & de la Galanterie.

* Ce sont trois Lettres, où Voiture a fait le plaisant, & s'est joué sur des équivoques & des Proverbes.

terie. Il étoit un des Héros de Voiture, dont vous venez de parler, & quiconque a lû l'éloge que j'ai mis à la tête de mes Ouvrages, n'a pas besoin de chercher son nom. Mais ne vous y trompez pas, ajoûta-t-il, s'adressant à Cyrano, ces Lettres ne se faisoient pas tout de bon, c'étoit une irrégularité affectée; & il en est, à peu près, de ce petit amusement, comme des caprices de ces grands Peintres, qui égayent leur imagination sur des grotesques, après l'avoir fatiguée sur les grands desseins. J'aprends (car heureusement pour moi je ne vous ai jamais lû) que vous n'en avez pas usé de la sorte; Les allusions & les équivoques ont toûjours fait votre capital, c'étoit vos favorites, & vos bien-aimées, & vous avez crû qu'on ne pouvoit bien écrire sans elles.

Cyrano voulut repliquer, mais Vaugelas, & Malherbe lui arrachérent ses Lettres, & prononcérent leur jugement de condamnation.

Du Pelletier parut dans ce même tems avec un Sonnet en main, par lequel il demandoit justice de ces quatre Vers qu'on avoit faits contre lui.

Tandis que Pelletier croté jusqu'à l'Echine,
Va mendier son pain de Cuisine en Cuisine,
Savant dans ce bel Art, si cher aux beaux esprits,
Dont Montmaur autresfois fit leçon dans Paris.

Voici le Sonnet dont je me suis heureusement souvenu. SON-

SONNET.

Vous que le Divin Appollon
A nommez pour faire juſtice,
Et dont la Savante Police,
Doit régler le Sacré Vallon.

Prenez en vos mains tout de bon
La vengeance d'un Malefice,
Qui d'une inique cicatrice,
Ternit, & ma Muſe, & mon Nom.

On me traite de Paraſite,
Moi, qui plus reclus qu'un Hermite,
Ne mangeai jamais chez autrui:

O fatalité ſans ſeconde?
Faut-il qu'on déchire aujourd'hui!
Celui qui loua tout le monde.

Il ne s'agit point ici, lui dit Malherbe, de ſavoir ſi vous êtes Paraſite ou non, mais ſeulement ſi vous êtes Auteur, & pour cela voyons ces Papiers que vous tenez ſous le bras.

Ce ſont, repartit du Pelletier, quelques Lettres Morales, & quatre Centuries de Sonnets, faits en l'honneur de tous les beaux eſprits de mon tems.

Malherbe prit les Sonnets, & renvoya les Lettres à Balzac, & à Vaugelas. Il trouva d'abord; *Sonnet pour Monſieur Malingre ſur ſon Hiſtoire Romaine*; *Sonnet pour Monſieur du Four ſur ſes Cantiques Spirituels*;

Sonnet pour Monsieur Chaumer sur le premier Livre qu'il fera ; Quatorze Sonnets pour les Auteurs qui viendront ; Nota que c'est le reste de quarante que j'avois faits par avance. Et de grace, continua Malherbe, après avoir tout feuilleté, qui sont ces Auteurs que vous louez tant ; on ne connoît ici ni leurs noms ni leurs Ouvrages, & voici pour le moins quatre cens beaux Esprits de conte fait, dont nous n'avons jamais entendu parler.

Si est-ce pourtant, répondit du Pelletier, qu'on trouvera tous leurs Livres dans mon Cabinet, avec cette inscription, *ex Dono Autoris* ; que si par malheur vous n'en connoissez pas un, ce n'est pas à moi que l'on s'en doit prendre ; j'ai fait tout ce que j'ai pû pour les rendre illustres, & il y en a tel d'entr'eux que j'ai honnoré de quatre Sonnets pour un même Livre ; tant ma Muse étoit bien-faisante, & libérale d'Eloges.

Votre Muse, interrompit Malherbe, les a mal servies, & si leurs Ouvrages ne vallent pas mieux que vos Vers, comme j'y voi beaucoup d'aparence, voici le traitement que nous leur ferons : En disant ces mots il déchira les quatre Centuries de Sonnets, Balzac en fit autant des Lettres Morales, & tous ensemble d'un commun accord, le condamnérent à un éxil perpétuel.

Grenaille qui étoit de ses Amis, demanda grace pour lui : Mais Balzac lui ferma la bouche, & prenant les Livres qu'il tenoit en main ; C'est à vous maintenant, dit-il, à -répondre de vos Ouvrages ; puis parcourant

rant tous leurs Tîtres, Bons Dieux! s'écria-t-il, que *d'honnêtetez*; Il ne vous manquoit plus après votre *honnête Fille*, *vôtre honnête Garçon*, *& votre honnête Veuve*, que d'avoir encore fait *l'honnête Homme*, *& l'honnête Femme*, & vous nous auriez comblé de toutes les honnêtetez du monde. Je ne voi rien ici néanmoins, continua-t-il, qui vous rende digne de marcher à côté de du Bosc & de Faret, & vous vous fussiez bien passé de toucher à des matiéres que ces Auteurs avoient consommées. Mais il n'y a pas moyen d'empêcher la demangeaison de vous autres Messieurs les Copistes. Qu'un Livre ait quelque air de nouveauté vous le contrefaites aussi-tôt, & croyez mériter beaucoup du Public, quand vous avez fait une méchante copie de quelque excellent Original. Combien *la Rome Ridicule* de Saint Amant, a-t-elle produit de Villes ridicules qu'on ne peut souffrir? Combien sa *Solitude* en a-t-elle fait que l'on ne lit pas? Que de misérables Métamorphoses ont succédé à celle des yeux de Philis en Astres? Que de Temples ont été bâtis sur le Temple de la Mort? Et n'est-ce pas enfin de la pompe funébre de Voiture, que viennent ces ennuyeuses pompes funébres de Scarron, & de la Calprenede? Je suis d'avis, continua-t-il, en s'adressant à Malherbe & à Vaugelas, que nous suprimions toutes ces fausses copies, & nous pouvons commencer dès cette heure même par *l'honnête Fille*, *l'honnête Garçon*, *& l'honnête Veuve*. Ensuite parlant à Grenaille, consolez-vous néanmoins, dit-il, on vous laisse votre *Sa-*

ge Résolu en faveur de Pétrarque que nous honorons, & l'on veut bien encore vous laisser votre *Relation de la Revolution du Portugal*, à la charge d'en ôter votre portrait, dont l'inscription est trop fanfaronne pour un Auteur comme vous. Si vous n'y aviez marqué que le lieu de votre naissance, & que vous vous fussiez contenté d'y joindre que vous vous êtes fait Moine à Bordeaux, & que depuis vous jettâtes le froc à Agen, on l'auroit soufferte : Mais vous y ajoûtez, que vous vous êtes rendu immortel à Paris ; c'est un article qui n'a rien de la vérité des trois précédens, & sous le bon plaisir d'Apollon il sera rayé.

Passons maintenant aux autres, dit Vaugelas ; en voici beaucoup, continua-t-il, sur qui notre censure n'a à faire que très peu de chose. Nous pouvons nous en décharger dès à présent, & ils se réformeront bien d'eux-mêmes. Alors défilérent quantité d'Auteurs, entre lesquels je remarquai Régnier, Théophile, Saint Amant, Bardin, Coulomby, Coiffeteau, le Maître, Pascal, Rotrou, Tristan, Malleville, Gombault, Marcassus, Maynard, Voiture, Sarrazin, Cerisy, Durier, Faret, les deux Ogier, Montsuron, l'Etoile, Bois-Robert, de Lingendes, Racan, Scudery, la Calprenede, Habert, Priezac, de la Menardiere, Scarron, Brebœuf, Giry, la Chambre, Boileau, & je vis l'heure que Maillet, & Gomés, étoient passez, sans Malherbe qui les arrêta, & qui dans le même instant déchira leurs

Vers,

Vers, qu'il fit voler en lambeaux ſur la Montagne. J'atrapai une Epigramme qui s'étoit conſervée entiére, je penſe qu'elle étoit de Gomés, & je la trouvai ſi plaiſante que j'ai crû vous en devoir faire part.

EPIGRAMME.

Plaiſe au Roi me donner cent livres
Pour acheter Livres & Vivres,
De Livres je m'en paſſerois:
Mais de Vivres je ne ſaurois.

Coſtar qui ſe rencontra dans ce débris, ramaſſa tout ce qu'il pût de la dépouille de ces Miſérables, diſant à ceux qui l'en vouloient détourner, que ſelon le ſentiment de Pline le Naturaliſte, il n'y avoit point d'Auteur ſi méchant, qui n'eût quelque choſe de bon, & que comme Virgile tiroit des Diamans de la bouë d'Ennius, tout de même un bel Eſprit pouvoit trouver de quoi s'enrichir juſques dans les Vers de Maillet, & de Gomés: Mais Balzac le ſurprenant au pillage, & ſe reſſouvenant d'ailleurs de leur ancienne querelle: C'eſt aujourd'hui, lui dit-il, qu'il faut rendre ce que vous avez pris: On ſait, continua-t-il, que vous n'avez point fait d'autre métier toute votre vie, que de butiner ſur les Anciens & ſur les Modernes; Vous les avez mis en piéces dans vos Ouvrages, & je puis dire ſans hiperbole, que dans un Volume entier, à peine trouve-t-on une feuille entiére qui ſoit de vous. Pour la deffenſe d'une particule vous fouillez juſques dans

dans les Langues Orientales ; Votre avidité n'eſt point ſatisfaite, ſi elle ne paſſe de Moïſe juſques à Malherbe, & quelque él gné que ſoit Accurſe des Matiéres que vous traitez, vous tirez ſa gloze par les cheveux, & le menez en triomphe dans vos Ouvrages. Coſtar indigné de ſe voir traité de la ſorte, apella à ſon ſecours Voiture, qui n'eut pas plûtôt entendu ſa voix, qu'il accourut à l'inſtant même pour le deffendre: Mais il n'auroit jamais ſauvé ſon Apologiſte, ſans une révolte univerſelle des autres Auteurs, qui voyant que l'on maltraitoit Coſtar, crûrent qu'il ne pouvoit y avoir de ſalut pour eux que dans le trouble. Rien ne fut capable d'apaiſer cette ſédition ; ni les remontrances de Vaugelas, ni la gravité de Balzac, ni la fureur de Malherbe n'en purent venir à bout, & je reconnus dans cette rencontre, que l'emportement des beaux Eſprits, eſt mille fois plus dangereux que celui d'une Populace émûë, qui ſur la foi de Virgile, ſe calme ordinairement par les diſcours d'un homme de conſidération & d'autorité. Apollon voyant que cette réforme faiſoit tant de bruit, n'en voulut plus entendre parler, il rapella Vaugelas, Malherbe, & Balzac ; il leur dit qu'il étoit plus à propos de laiſſer les choſes comme elles étoient, & leur recommanda ſeulement d'empêcher à l'avenir que le nombre des mauvais Auteurs ne multipliât, & qu'il n'en fût plus admis aucun ſur la Montagne.

Le deſordre néanmoins commençoit à s'apaiſer, & déja chacun avoit repris ſa place, quand

quand tout à coup on vit voler des papiers brûlez que le vent porta jusques dans les mains d'Apollon. Ce Dieu jettant les yeux du côté d'où ils venoient, aperçût la Sorbonne en Feu, & à peine eût-il annoncé cette funeste nouvelle que tout le Parnasse en soûpira, & parut dans la plus grande consternation qui fut jamais. Le Cardinal de Richelieu se desespéroit; Quoi donc, disoit-il, ce Temple Auguste qui me répondoit de l'immortalité de mon nom? Quoi cet Ouvrage qui devoit porter ma gloire chez tous les Peuples, & l'étendre jusques à la fin des siécles, périra si cruellement? Plûtôt que tout l'Univers soit renversé, que tous les Elémens se confondent, & que la Nature soit anéantie. A ces derniers mots, la douleur lui suffoqua la parole, & en même tems Ogier poussant de tristes cris vers le Ciel, se plaignit de cette maniére. Est-il une perte pareille à la mienne. * Les Palais se peuvent rétablir quand ils sont tombez; on n'y perd que des pierres sujettes à l'inconstance du monde; Mais qui pourra jamais faire revivre ces chers écrits qui devoient défier l'injure du tems, & que j'avois regardez toûjours comme un monument plus durable que l'Airain.

Consolez-vous l'un & l'autre, interrompit Apollon, le Feu qui vous allarme est éteint, les soins d'un Magistrat † qui nous ho-

* Le bruit courut que ses écrits étoient brûlez, avec les Livres de Monsieur Boileau le Docteur, à qui il les a laissez par son Testament.

† Monsieur de la Reinie.

honore en ont arrêté le cours ; Puis se retournant vers Ogier, tes écrits, continua-t-il, sont conservez, & quand même ces précieux restes de tes veilles seroient perdus, ils se trouveroient dans la mémoire de tous les Savans ; Ta gloire ne reléve point de l'Empire de la Fortune ; Tant qu'on parlera de Balzac, on admirera son Apologie que tu as faite, & tant que l'Eloquence aura des Adorateurs, tes actions publiques auront du crédit. Cependant, ajoûta-t-il, voici une belle matiére d'Elégie, & je m'en vais inspirer mes Poëtes pour y travailler.

Ici, Nicandre, finit mon songe, & je me réveillai, ne m'attendant à rien moins, qu'à me retrouver dans mon Lit.

F I N.



LE PARNASSE RE'FORME'.



USSI-TÔT que le Soleil eut repris ses forces, & que l'Hyver eut fait place aux premiers jours du Printems, je résolus de quiter la Ville, qui commençoit à me devenir ennuyeuse, & je m'en allai à la campagne, où la nature renaissante apelloit ma curiosité.

Je me levois tous les jours avant le Soleil; j'aimois à voir monter ce bel Astre sur notre Horizon; j'étudiois toutes les beautez de l'Aurore, & repassant en mon esprit les Descriptions que nos Poëtes en ont faites, je jouïssois tout ensemble des graces de l'Art & de celles de la Nature.

De ce Divertissement dont je regrettois sans cesse le peu de durée, je passois à celui que l'on reçoit à considérer les fleurs. Je me promenois dans un Parterre tout couvert des plus belles & des plus rares, & je remarquois dans la diversité de leurs couleurs, une peinture naïve de

ce que l'Aurore a de plus charmant.

Quelquefois je prenois plaiſir d'aller entretenir mes penſées dans l'obſcurité d'un Bois, où le ſilence n'étoit interrompu que par l'agréable chant des oiſeaux; & ſouvent je me repoſois près d'une fontaine, dont le doux murmure inſinuoit un charme ſecret dans tous mes ſens.

Un jour que l'on m'avoit envoyé une Critique ſur quelques Livres nouveaux, j'en allai faire la lecture ſur le bord de cette fontaine, mais la chûte continuelle de ſes eaux m'ayant inſenſiblement aſſoupi, je m'abandonnai au ſommeil.

En cet état je fis un ſonge conforme aux choſes que je venois de lire; & cette Critique curieuſe avoit frapé ſi agréablement mon imagination, qu'elle donna lieu à une rêverie toute de littérature & de bel eſprit.

Je m'imaginai que j'étois dans une campagne riante, au milieu de laquelle s'élevoit une montagne, d'où ſans ceſſe je voyois monter & deſcendre pluſieurs perſonnes.

A peine eus-je fait quelques pas pour m'en aprocher, que tout à coup, & avec un étonnement qui me ſaiſit, j'aperçûs Gombault qui venoit à moi. Il ſemble, dit-il en m'abordant, que vous ne connoiſſiez point ces lieux, & que vous ſoyez ſurpris de m'y rencontrer. Vous êtes, pourſuivit-il, au Païs des Muſes, & la montagne que vous voyez eſt le Parnaſſe.

A ces mots de Muſes & de Parnaſſe tous mes ſens ſe raſſurérent. Je ſentis en moi-même une joye ſecrette de cette heureuſe Avanture, & je fus ravi de trouver cette occaſion favorable, pour aprendre un Païs que je n'avois encore vû que dans les Fables & dans les Romans.

Ce

Ce jour-là le Parnaſſe étoit en deſordre ; tous les rangs en étoient troublez , & il paroiſſoit de loin qu'Apollon étoit occupé à entendre les plaintes de pluſieurs perſonnes qui l'environnoient.

Je priai Gombault de me dire qui étoient ceux qui couvroient toute cette Montagne, & de m'expliquer le ſujet de leurs plaintes : Mais comme il me témoigna qu'il étoit bien aiſe que je lui apriſſe auparavant des nouvelles de notre Monde, je lui parlai de cette ſorte.

Puis que vous deſirez, lui dis-je, que je commence, ſachez que tout eſt bien changé maintenant dans la République des belles Lettres. La guerre eſt allumée entre les Auteurs ; l'Académie eſt diviſée, le ſchiſme eſt parmi les beaux eſprits, & ſi Apollon n'a pitié de ſes enfans, adieu tous leurs Lauriers & toute leur Gloire.

Un Livre, ou deux tout au plus, ſont cauſe de cette diviſion ; c'eſt ce qui met aujourd'hui le feu dans les eſprits, & deux plumes ſatiriques taillent de la beſogne à toutes les autres.

Alors je l'entretins de quelques Livres nouveaux : Je lui en dis ce que ma mémoire en avoit pû retenir ; & quoi que j'euſſe bien ſouhaité d'en aprendre ſon ſentiment , l'empreſſement que j'avois de ſavoir les grandes affaires qui ſembloient ſe remuër ſur le Parnaſſe , ne me permit pas de m'en éclaircir , de ſorte que lui-même, s'apercevant de l'impatience où j'étois, rompit tout d'un coup cet entretien ; & après m'avoir remercié d'un air obligeant ; Venez , me dit-il , & je vous placerai en un endroit d'où vous pourrez obſerver ce qui ſe doit paſſer en ces lieux. Apollon a réſolu de réformer aujourd'hui tout le Parnaſſe ; & c'eſt pour cela

qu'il a fait aſſembler tout ce Monde que vous voyez.

A peine fûmes-nous arrivez au pied de cette Montagne, que j'entendis fort diſtinctement la voix d'un homme, qui ſe plaignoit du peu de fidélité qu'on avoit aportée à la traduction de ſes Ouvrages. J'apris de Gombault que c'étoit Polybe qui parloit pour lui, & pour pluſieurs autres Hiſtoriens qui l'accompagnoient.

Il diſoit qu'afin de conſoler l'ignorance de ceux qui ne les pouvoient pas lire dans leurs langues naturelles, on les avoit traduits en François, où non ſeulement on les rendoit barbares, mais où même on les faiſoit paroître tout mutilez. Il ajoûtoit qu'ils regardoient avec moins de déplaiſir la ruine d'une partie de leurs Hiſtoires, arrivée par la deſolation des Etats, que cette corruption des plus beaux endroits de leurs ouvrages. Qu'il valloit mieux les laiſſer comme ils étoient, que d'y mettre la main pour les gâter. Qu'ils ſe ſeroient bien paſſez de l'aprobation du vulgaire, & que c'étoit trop peu de choſe pour leur être venduë ſi chérement. Il eſt étrange, pourſuivoit-il, combien le dernier ſiécle a produit de ces Traducteurs. On les a vû paroître en foule; & avec deux mots de Grec & de Latin, qu'ils avoient mal apris, ils nous ont habillez à leur mode, & d'une maniére qui nous rend méconnoiſſables à nous-mêmes. Sans doute que la plûpart de ceux qui ſe ſont jettez dans cet emploi, l'ont regardé comme un moyen de devenir Auteurs à peu de fraix. On nous a aſſurez qu'ils n'avoient eu recours qu'à de vieilles Traductions qu'ils avoient copiées & accommodées au tems. Ils n'ont pas aſſez chéri la vérité, pour prendre la peine de l'aller chercher

juſ-

jusques dans les anciens manuscrits, & ils ont mieux aimé errer à la suite d'un mauvais guide, que d'être éxacts & corrects en suivant les originaux.

Il est vrai que quelques-uns d'entre nous ont sujet de se consoler. Car s'ils ont été pendant un certain tems défigurez comme les autres; il s'est enfin trouvé des plumes savantes qui les ont vangez de ce traitement injurieux.

Je ne sai pas s'il nous en arrivera quelque jour autant; Mais quoi qu'il en soit, il faut qu'en attendant cette bonne fortune, qui ne nous viendra peut-être jamais, nous languissions cependant avec les playes que l'on nous a faites. Certainement il est de l'honneur des Muses d'arrêter le cours de ce desordre; Il n'est pas juste que des misérables qui se font un métier de l'art de traduire, corrompent toutes les beautez de nos Livres, & qu'ils cherchent à gagner du pain aux dépens de notre gloire.

Si-tôt que cette remontrance fut finie, il s'éleva un murmure confus sur la Montagne, & j'aperçûs plusieurs personnes qui cherchoient à se sauver. Chacun disoit que c'étoit ces mauvais Traducteurs dont Polibe venoit de se plaindre, & l'on remarquoit entr'eux Chappuys, Goulart, Gouget, & plusieurs autres.

Comme j'avois les yeux attachez à les considérer; Vous voyez-bien, me dit Gombault, tous ces Traducteurs qui s'enfuyent, de crainte qu'on ne leur fasse leur procès: Mais vous ne prenez pas garde à certaines gens décontenancez, dont la posture est quelque chose d'assez plaisant. Aussi-tôt il me les fit remarquer, & je reconnus entr'eux Baudoin & Durier, qui délibéroient, comme en tremblant, s'ils de-

voient demeurer davantage ſur la Montagne, ou s'il ne leur ſeroit pas plus avantageux de s'enfuir comme les autres.

A voir leur viſage pâle & défait, & ſur tout celui de Baudoin, on auroit dit qu'ils venoient de faire quelque méchant coup. Mais je ſûs de Gombault, que ce changement ne provenoit d'autre choſe que de la crainte où ils étoient, qu'on ne les rendît reſponſables de la négligence de leurs Traductions. Ce ſont des gens, pourſuivit-il, qui ſe ſont mêlez de traduire des Auteurs Grecs & Latins ſur de vieilles verſions Françoiſes : Ils ont été aſſez crédules pour ne pas douter de la fidèlité de ceux qui les ont précédez dans cette entrepriſe ; & ſur cette mauvaiſe garantie, ils ſe ſont imaginez qu'ils pouvoient bien ſe diſpenſer de la lecture des originaux.

Dans le tems que Gombault me diſoit ces choſes, deux hommes d'une mine avantageuſe prirent par la main Baudoin & Durier, & s'efforcérent en aparence de les retenir. Je demandai à Gombault s'il les connoiſſoit, il me répondit que c'étoit Cicéron & Davila qui venoient leur offrir leur protection, & qui par une juſte reconnoiſſance de la gloire qu'ils reçoivent des belles traductions qu'ils ont faites de leurs Ouvrages, leur promettoient la rémiſſion de toutes les fautes qu'ils ont faites ailleurs, & d'obtenir leur grace auprès d'Apollon & des Muſes.

A l'abord de ces deux grands Hommes, Baudoin & Durier ſe raſſurérent ; ils eurent une confiance entiére en leur parole, & l'on vit en même tems la joye ſe répandre ſur leurs viſages. Je voulus m'aprocher d'eux pour écouter ce qu'ils

qu'ils disoient ; mais aussi-tôt il s'éleva une voix qui m'empêcha de les entendre.

C'étoit Horace qui parloit pour lui-même, & pour une troupe de Poëtes dont il étoit à la tête. Il se plaignoit, mais d'un ton irrité & plein de dépit, de ce que l'on s'étoit avisé de traduire leurs Poësies en Prose Françoise. Il faut, disoit-il, avoir une terrible demangeaison d'écrire pour faire des Traductions, si étéroclytes. Si les Peintres, poursuivit-il d'un ton railleur, donnoient la même liberté à leurs pinceaux, que ces Messieurs les Auteurs donnent à leurs plumes, nous aurions de belles copies? Ils nous représenteroient sans doute Aléxandre à pied, avec l'air d'un simple drille de son Armée, lors qu'il marchoit à la conquête des Perses, & ce portrait passeroit chez eux pour cet Aléxandre vainqueur du monde, dont l'air magnanime & plein d'une fierté noble & généreuse, imprimoit d'un coup d'œil, comme d'un coup de foudre, la terreur dans l'ame de ses ennemis.

Voila les beaux exploits de cette nouvelle secte de Traducteurs ; ne pouvant s'élever jusques à nous, ils nous abaissent jusques à eux, & nous font ramper comme des misérables ; parce qu'il leur est impossible de suivre notre rapidité qui les entraîne, ils nous estropient ; & par un défaut de jugement ou de vaine poëtique, ils mettent tout en prose jusqu'à nos chansons.

Il vouloit poursuivre son discours, quand tout d'un coup Terence l'interrompit. Ce n'est point, dit-il, pour blâmer vos plaintes que je prens la liberté de vous interrompre, mais seulement pour donner des marques de ma reconnoissance, à ceux qui ont si heureusement tra-

duit trois de mes Comédies. Leur proſe eſt ſi pure, leurs expreſſions ſi fines & ſi délicates, qu'elles font honneur à mes Vers : Je reçois tant de gloire de leur Traduction, que je ſuis obligé de parler pour eux en toutes rencontres ; & il eſt de mon devoir d'empêcher qu'on ne les confonde avec ceux que vous condamnez.

En cet endroit Martial ſe leva, & prenant la parole aſſez bruſquement : Vous êtes bien-heureux, dit-il à Terence, d'être tombé en de bonnes mains, tout le monde ne vous reſſemble pas. Et puis ſe tournant vers Horace ; Vraiment, pourſuivit-il, c'eſt bien à vous à vous plaindre des Traductions : Hé que diriez-vous ſi vous étiez en ma place ; ne m'a-t-on pas mis en proſe comme vous, & en cela n'a-t-on pas fait plus d'affront à mes Epigrammes qu'on n'en a fait à vos Odes. Y eut-il jamais Poëte plus maltraitté que je le ſuis ? Si l'on vous a rendu barbare, ſi l'on vous a dépoüillé de vos beautez : en un mot, ſi de Poëte de la Cour d'Auguſte on vous a fait devenir en François un Auteur du Cheval de Bronze, au moins vous a-t-on laiſſé tout entier. Mais voyez, je vous prie, la cruauté de mon Traducteur ; Il ne s'eſt pas contenté d'ôter tout le ſel de mes Epigrammes, d'étouffer leur délicateſſe, de profaner leurs graces, il a même émouſſé toutes leurs pointes, il a condamné toutes leurs libertez ; & pour ne rien oublier de ce qui pouvoît me rendre tout à fait difforme, le dirai-je, il a tranché toutes les parties nobles de mes Epiprammes.

Je croyois m'être mis à couvert de ce malheur par l'Epître de mon premier livre, où j'ai fait voir que les expreſſions licentieuſes &

& un peu hardies ſont le vray langage des Epigrammes. Je m'imaginois que l'exemple de Catulle, de Marſus, de Pedon, de Getulicus, & généralement de tous ceux qui ſe ſont éxercez en ce genre de Poëſie, donneroit du credit à mes libertez; & je penſois que n'ayant travaillé que pour la Cour & pour les perſonnes de belle humeur, les Catons me laiſſeroient en repos, ou qu'ils entendroient raillerie comme les autres. J'en avois écrit exprès à l'Empereur, & il avoit approuvé ces jeux innocens: Enfin j'avois montré à l'un de mes amis, qui condamnoit ce libertinage, qu'il avoit tort de le reprendre; que j'avois dû écrire de cette façon pour plaire, & que ſans cela mes vers ſeroient auſſi deſagréables au Lecteur, qu'un Mari Bertaud ſeroit odieux à ſa femme. Il s'étoit rendu à mes raiſons, il m'avoit promis qu'il ne toucheroit poînt à mes Epigrammes, & il avoit quitté tout exprès cette ſévérité qui m'étoit devenuë ſi incommode: Je me croyois donc en ſûreté, je n'apprehendois plus rien pour mon Livre, & cependant toutes mes eſpérances ont été trompées: quinze ſiécles après ma mort on fait cette injure à mes cendres; on condamne les délices de la belle Rome, on fait le procès à mes vers, & un mélancholique, par un caprice de ſa mauvaiſe humeur, proſcrit dans ſon cabinet ce que des Empereurs ont eſtimé digne d'avoir place dans leur mémoire.

Comme Martial achevoit ces mots, Lucien parut accompagné de Petrone & d'Apulée. Conſolez-vous, dit-il en regardant Martial, vous avez des compagnons dans vôtre diſgrace, l'on m'a traduit auſſi comme vous, & je vous dirai néanmoins que ce n'eſt pas en cela que l'on m'a

fait

fait tort ; j'ai paſſé par des mains aſſez délicates, & graces aux ſoins qu'on a pris à m'ajuſter, je ne fais point peur à ceux qui me liſent : Mais mon Traducteur a voulu faire un peu trop le prude : il n'a pû ſouffrir quelques endroits chatouilleux, & ſa plume chaſte a ſupprimé dans mon Livre, ce que vous appelliez tantôt les parties nobles du vôtre.

Quant à moi, interrompit Petrone, on ne m'a point encore traduit, & j'en ai l'obligation aux vers qui m'ont rongé de tous côtez, & qui n'ont laiſſé de moi que des lambeaux. J'ai oüi dire neanmoins qu'on faiſoit quelque entrepriſe ſur moi, tout déchiré que je ſuis ; mais qu'on ne s'aviſe pas de rien ôter de ce qui me reſte : Car certainement ce ſeroit une cruauté qui criroit vengeance, & pour la punition de laquelle il n'y auroit point de peine aſſez rigoureuſe. Je ſuis de vôtre avis, pourſuivit-il, en jettant les yeux ſur Martial, & je conſens que l'on châtie la témérité de ces Traducteurs cagots, qui ne peuvent endurer une parole tant ſoit peu hardie, & qui s'érigeans en réformateurs des mœurs croyent mériter beaucoup du public, quand ils ont effacé d'un Livre ce qu'il y avoit de meilleur. Oüi ſi j'en étois crû, l'on aboliroit ces licences plus mauvaiſes mille fois que nos libertez, & l'on condamneroit tous ces Traducteurs à nous rendre mille petites hardieſſes ; qui font le bien le plus précieux de l'Antiquité galante.

Vous êtes bien délicats, vous autres Meſſieurs, interrompit Virgile, vous vous allarmez pour peu de choſe ; & l'on diroit à vous entendre parler, qu'on vous auroit fait quelque grande injure. Vous murmurez de ce qu'on a retranché

ché des pages entiéres dans vos Ouvrages : On a fait pour vous ce que l'honnêteté vous devoit obliger de faire : On vous a purgez de ce que vous deviez ſupprimer vous-mêmes, & en coupant quelques parties gâtées de votre corps, on a ſauvé toutes les autres qui ſe ſeroient corrompuës par une contagion inévitable. Mais on nous a traittez bien plus indignement Ovide & moi ; on nous a traveſtis en Burleſque ; on a tourné nôtre ſérieux en goguenard ; & parce qu'on n'a pû ſuivre la majeſté de nos vers Latins, on nous a rabaiſſez juſqu'au ſtile des Carrefours, & l'on nous a rendus ridicules, ne pouvant nous rendre admirables. Qui peut voir ſans indignation les ordures qu'on a pris plaiſir de ramaſſer pour nous défigurer davantage ; tout ce qu'il y a de barbare nous ſert d'ornemens, & l'on diroit qu'on ne nous a contrefaits ainſi, que pour épouventer le Lecteur par des expreſſions bizarres & extraordinaires. Jamais la colére de Junon ne fut ſi fatale au pieux Enée que les traits de cette Poëſie ridicule lui ſont injurieux. Quelques traverſes qu'il ait euës ſur la terre & ſur les Mers, il a toûjours conſervé au milieu de ſes infortunes les caractéres de ſon origine toute celeſte : Mais à voir comme il parle & comme il agit dans l'Eneïde de Scarron, on le prendroit pour le dernier de tous les hommes. Voyez ce qu'il dit dans la tempête du premier Livre.

Alors Æneas le pieux
Regardant triſtement les Cieux,
Lâcha ces piteuſes paroles,
Je ſerai donc mangé des Soles ;
Cria-t-il pleurant comme un veau.

Le

Le plus miſérable Artiſan de Rome pourroit-il ſe plaindre plus ſottement, & à votre avis, qui eſt plus veau du Poëte Burleſque, ou du Héros. Mais venons aux complimens qu'il fait à Venus lors qu'il la rencontre dans un bois.

O belle à la prunelle bleuë,
Belle que je ne puis nommer,
Belle qui m'avez pû charmer
Par je ne ſai quelle lumiére
Que vous avez dans la viſiére.
Ah par ma foi j'en ſuis ravi,
Maudit ſoit ſi jamais je vi
Face qui m'ait plû davantage,
La malepeſte quel viſage;
Et que qui vous regardera
Sans cligner impudent ſera.
Vous ſentez la Dame divine;
J'en jurerois ſur votre mine,
Mon nez ne ſe trompe jamais
En ce qui ſent bon ou mauvais,
Votre gouſſet & votre haleine
Ne furent jamais d'Afriquaine.

Et puis plus bas parlant toûjours à Vénus.

Daignez-moi dire, au nom de Dieu,
S'il fait ſûr pour nous en ce lieu,
Et me faites l'honneur de croire
Que vous aurez bien de quoi boire.

Ne voila-t-il pas un compliment bien juſte pour être fait par un Héros à une Déeſſe; & n'avouërez-vous pas qu'Ænée tourne les choſes en galant homme. Que vous dirai-je davantage: Les termes de panſe, de dondon, de cocuage, de gaul-

gaultier garguille, & mille autres plus méchans encore, ſont les riches expreſſions de cette ſorte de Vers, & c'eſt un genre d'écrire où l'élégance conſiſte principalement dans la barbarie. A ce compte il eſt bien aiſé de ſe faire Auteur: Si l'on n'a pas l'avantage de produire les grandes choſes de ſoi-même, ni d'imiter ceux qui les ont faites; au moins on n'a qu'à barbouiller les bons Livres: Cette maniere d'agir eſt en uſage, & l'on eſt aujourd'hui réputé pour habile homme, pourvû qu'on ait l'eſprit d'être ridicule. Quoi, j'aurai travaillé toute ma vie après un Poëme, j'y aurai conſommé mes ſoins & mon induſtrie, & l'on me viendra berner impunément? On fera de mon Héros un faquin? Et cette Müſe agréable & toute divine qui m'animoit, ne ſera plus qu'une Muſe camarde & contrefaite? Que ne brûloit-on mon Poëme, comme je l'avois ordonné par mon Teſtament, je n'aurois pas reçû cet outrage, je joüirois d'un repos qui ne ſeroit troublé d'aucune inquietude, & j'aurois la ſatisfaction de voir qu'on regretteroit la perte de mes Vers, & que la vénération qu'on auroit pour ma mémoire, ne pourroit être affoiblie par les extravagances d'un eſprit mal fait.

Sans mentir, interrompit Ovide, vous qui blâmez le juſte reſſentiment des autres, vous ne penſez guéres aux choſes dont vous vous plaignez. Quand on vous auroit fait la plus grande injure qu'on ſe puiſſe imaginer, vous ne feriez pas plus de bruit; & vous ne prenez pas garde que le ſtyle Burleſque qui fait tout mon mal eſt une partie de votre gloire. Oui, bien loin de fulminer des imprécations contre celui qui vous a traveſti, vous avez des actions de graces à lui rendre: Il a donné à vôtre Eneïde dans le genre

Bur-

Burleſque, le même rang qu'elle tient dans le ſublime : C'eſt par ſon moyen que vous paſſez entre les mains du beau ſéxe qui ſe plaît à venir rire chez vous ; & ſtile pour ſtile, il a des graces folâtres & goguenardes qui vallent bien vos beautez graves & ſérieuſes. Je vous en pourrois raporter les preuves ſi je n'avois l'eſprit troublé d'autre choſe : Mais ſans entrer dans un détail que nous éxaminerons quand il vous plaira, je ne croi pas que vous veuilliez pretendre que vôtre QUOS EGO ſoit meilleur que le PAR LA MORT de Scarron. Plût à Dieu que ceux qui m'ont voulu rendre bouffon m'euſſent auſſi bien traité que vous l'êtes, je n'aurois pas ſujet de murmurer ; mais la différence en eſt ſi grande, que je n'y ſaurois penſer ſans entrer dans une eſpéce de deſeſpoir. J'ai bien fait des Métamorphoſes, & cependant je n'aurois pû m'en imaginer une auſſi ridicule que celle que l'on a faite de moi-même ; c'eſt la ſeule qui ne ſeroit jamais tombée dans mon eſprit, & Phaëton ne fut pas plus étourdi du coup de ſa chûte, que je fus ſurpris de me voir ſi défiguré. Ne croyez pas neanmoins que je haïſſe ce genre d'écrire ; Je ſai qu'il a ſon mérite particulier, & après tout je ne ſuis pas ennemi de la raillerie. Qu'on rie tant que l'on voudra ; Qu'on faſſe le plaiſant, à la bonne heure, rien ne me plaît davantage qu'une naïveté ingénieuſe ; mais je ne puis ſouffrir des bouffonneries fades & inſipides ; il faut qu'elles ſoient aſſaiſonnées d'un certain ſel qui pique agréablement ; & je veux que la Muſe Burleſque anime toutes ſes grimaces d'un air railleur qui ne ſoit aperçû que des beaux eſprits. Scarron contre qui vous criez ſi haut étoit original en cette maniére d'écrire ; il n'y a rien de plus naïf, ni de plus plai-

plaiſant que ſes Vers; il a des rencontres qui feroient rire Minos, & il a fait de vôtre Enée le Héros le plus Burleſque qui ſera jamais: Tout le monde eſt de mon ſentiment, & vous-même lui rendriez cette juſtice, ſi vous aviez fait comparaiſon de vôtre Enéïde traveſtie avec ma Métamorphoſe goguenarde. On a crû que pour me rendre riſible, c'étoit aſſez que je fuſſe hideux: On s'eſt perſuadé qu'il ne falloit que des imaginations extravagantes dans ce genre de Poëſie: On a ramaſſé tous les quolibets des Halles comme autant de fleurs; Enfin l'on m'a barbouillé de tous côtez, mais d'une maniére qui me rend le plus pitoyable de tous les Poëtes.

Vous pénétrez bien peu dans le ſujet de mes plaintes, reprit Virgile, & vous fondez les vôtres bien mal. Quoi, parce que les Vers Burleſques de Scarron font rire, vous trouvez qu'il m'a fait honneur: Et dites-moi, s'il vous plaît, ai-je compoſé un Poëme Epique, pour procurer plûtôt des épanouïſſemeus de ratte, que des tranſports d'admiration? N'ai-je cherché des expreſſions nobles & relevées, que pour les voir diffamer par des termes barbares & corrompus? Et les ſentimens héroïques que j'ai mis dans la bouche d'Enée, devoient-ils ſervir de jouet & de marotte aux caprices d'un eſprit follet?

Mais après tout, pourſuivit-il, je veux que rien ne ſoit plus agréable que l'Enéïde de Scarron: Penſez-vous que ce ſoit un avantage pour moi? Et ne jugez-vous pas bien au contraire qu'il me dérobe tous les applaudiſſemens qu'on lui donne. Si ſes Vers étoient froids & languiſſans comme ceux du Traducteur de vos Métamorphoſes, il y a long tems que l'on n'en parleroit plus; ils ſe ſeroient détruits d'eux-mêmes, &

les beurriéres m'auroient vengé du tort qu'il me fait : Mais parce qu'ils ſont agréables, à ce que vous dites, parce qu'ils ſont propres à divertir les chagrins, je cours riſque de pourir dans un coin de Bibliothéque, pendant que Monſieur Scarron ſera l'ornement des cabinets, & l'entretien des promenades. Conſolez-vous donc, & rendez graces au deſtin qui vous a fait tomber ſous la plume d'un Poëte crotté ; au moins rien n'empêchera que vous n'ayez les carreſſes du beau monde ; on ne vous laiſſera point à la proye des vers & de la pouſſiére, & vous ſerez de tous les voyages des honnêtes gens.

Scarron, que la demangeaiſon de parler avoit pris, ſe ſentant offenſé par ce diſcours : Vous êtes, dit-il, un peu colére, Monſieur Virgile, vous prenez bien vîte la chévre, ou pour mieux dire, car peut-être n'entendez-vous pas ce proverbe, vous avez la tête bien près du bonnet : Il faut pourtant que vous ryiez malgré vos dents ; il ne ſera pas dit que vous me ferez toûjours la grimace, & foi d'Auteur, je vous réduirai bien à la raiſon. Je ne ſuis plus, Dieu merci, cul de jatte : Mon corps qui faiſoit autres fois un Z, eſt maintenant plus droit qu'un I : J'ai toute la liberté de mes membres, & ma Muſe pourroit bien donner quelque gourmade à la vôtre, ſi elle n'eſt plus reconnoiſſante de l'honneur que je lui ai fait. Sachez donc, Monſieur le Poëte Latin, que je ſuis Scarron, & ſi mon nom ſeul ne vous ſuffit pas, écoutez ſeulement ce que je vais dire. Je ne ſuis ni Philoſophe, ni Medecin, ni Juriſconſulte, ni Mathématicien, ni Aſtrologue, ni Architecte, ni Rheteur, ni Grammairien : Je ne fais par conſequent ni Conſultations, ni Campemens, ni Horoſcopes, ni Edifices, ni Declamations, ni Syntaxes ?

taxes ?

xes ? Que fais-je donc, à vôtre avis, je ri en Profe &en Vers, félon que la fantaifie m'en prend: Tantôt je barbouille les amours de Monfieur Deftin & de Madame de l'Etoille; quelquefois je me divertis avec la Rancune : En d'autres rencontres je chante les proueffes de Typhon : Souvent je follaftre avec Jodelet; & quand je ne fai plus que faire, je badine avec votre dondon de Carthage : Voila comme je paffe la vie : Sans moi il y a trente ans qu'on ne riroit plus en France ; & fi vous ne voulez rire comme les autres, prenez garde que je ne vienne à la tête de deux cent mille rieurs pour exterminer vôtre chagrin.

Alors Virgile fe prit à rire, & tendant les bras à Scarron ils s'embrafférent fi fort qu'ils ne pûrent quafi fe quitter. Mais pendant qu'ils fe donnoient réciproquement mille affurances d'une éternelle amitié, j'aperçus Lucain qui compofoit fon vifage comme un homme qui fe prépare à parler. J'ai, dit-il, été tourné de toutes les façons. On me lit en Profe; on me voit en Burlefque; & l'on me trouve en Vers héroïques. La Profe me tuë, le Burlefque me fait rire, & les Vers héroïques me charment. C'eft pour leur rendre juftice que je me léve : La grace qu'ils donnent à mes penfées éxige de moi cette reconnoiffance, & je déclare en plein Parnaffe, qu'ils ont des beautez qui égalent prefque par tout celles de l'Original, & qui les furpaffent en bien des endroits; témoins ces quatre Vers qui donnent une fi noble idée de l'Ecriture.

C'eft de lui que nous vient cet Art ingénieux.
De peindre la parole, & de parler aux yeux,

Et par les traits divers des figures tracées,
Donner de la couleur, & du corps aux pensées. *

S'il arrivoit donc que l'on condamnât aujourd'hui tous les Auteurs qui se sont mêlez du Burlesque, je suplie Apollon & les Muses ses divines Sœurs, d'avoir quelque considération pour Brebeuf. Je suis plus intéressé dans son Burlesque que personne; mais quand je considére l'honneur qu'il m'a fait d'ailleurs, je n'ose me plaindre d'un petit divertissement qu'il a voulu prendre à mes dépens: Si c'est une faute qu'il a faite, elle est trop légére pour la punir; Il y auroit de l'injustice de lui vouloir mal pour un Livre de la Pharsale, & sans doûte qu'il a crû par cet essai rendre plus merveilleux ses Vers héroïques, & laisser la postérité en doute, si celui qui avoit écrit: *Je chante deux Bourgeois de Rome*, pouvoit être le même qui avoit dit: *Je chante cette Guerre en cruautez feconde, &c.*

A peine Lucain eut-il achevé ces Vers, que je vis paroître Senéque le Philosophe, dont le front tout échauffé, me fit croire qu'il n'avoit été Stoïque pendant sa vie que par grimace. Je ne viens point, dit-il, en regardant Apollon, pour déclamer contre les Traducteurs de mes Oeuvres, j'en aurois peut-être autant de sujet que pas un de ceux qui ont parlé avant moi: Mais je laisse toutes ces choses qui seroient trop longues à raconter, pour venir à l'entreprise la plus hardie & la plus téméraire qui ait jamais été faite dans l'Empire des belles Lettres. Un homme qui ne sût jamais un mot de Latin, qui n'avoit pas même les premiers Elemens de la Philosophie des Stoïques, un miserable qui avoit mis en trafic le galimatias; Enfin la Serre

* Pharsale III, 220.

Serre a fait mon esprit sans me connoître. Comme il avoit ouï dire que mon nom étoit de quelque considération dans le monde ; que ma Philosophie s'étoit aquise quelque crédit par ses maximes nobles & généreuses ; Il a crû que je lui pouvois valloir quelque chose, il a mis mon nom à l'encan, & sous le tître spécieux *d'esprit de Senéque*, il a fait passer toutes les extravagances de son imagination déréglée. Cet homme qui ne vivoit que d'Epîtres dédicatoires, & qui se faisoit un revenu des tîtres trompeurs de ses Livres, a trouvé des Protecteurs & des Libraires ; Ils ont récompensé la fourbe qu'il leur a faite, & dans quatre Volumes qu'il leur a donnez, il n'y a quasi que mon nom qui soit de moi. Cependant, jugez quelles peuvent être les conséquences de cette action, & s'il ne faut pas avoir une ame plus que Stoïque pour n'en être pas touché.

Je ne croyois pas, interrompit Tacite, qu'il y eût aucun éxemple du mauvais tour que l'on m'a joué ; mais à ce que je voi, j'ai un compagnon dans ma disgrace, & nous n'avons tous deux qu'un même Auteur de l'injure qui nous est faite. Oui, ce même la Serre a composé un Livre de mes Maximes Politiques, sans les avoir jamais lûës. Ce Livre se vendoit déja qu'il ne savoit pas encore si j'avois écrit en Grec ou en Latin, si j'étois Historien, ou Philosophe : Et parce que je passois au bruit commun pour assez bon Politique, il a fait cet Ouvrage à tout hazard, & il a mieux aimé chercher mes pensées dans son esprit que de les tirer de mes Histoires. Depuis que l'on fait des Livres, je ne pense pas qu'on ait ouï parler d'une pareille entreprise. On a bien veu des gens qui

ſe ſont faits Auteurs par des pillages; mais voici la premiere fois qu'un homme a eu la hardieſſe de débiter ſes méchans écrits ſous des noms fameux, & de ſe rendre l'interpréte d'un Auteur qu'il ne connoît pas.

La Serre qui avoit entendu toutes ces plaintes, ſe réſolut d'y répondre, & s'aſſurant auparavant de la protection de Nerveze & des Eſcuteaux ſes grands amis, il prit la parole de cette ſorte.

Il eſt étrange, dit-il, qu'on me faſſe des reproches après ma mort, ſur des Livres dont on ne m'a rien dit pendant ma vie; & je ne comprens pas comment on oſe en parler mal, après le bon argent que j'en ai reçû! Y a-t-il d'autres marques de la bonté d'un ouvrage que le profit qu'en tire l'Auteur, pourvû qu'il ſoit payé de ſon Patron & du Libraire auſſi avantageuſement que je l'ai toûjours été, n'eſt-ce pas une Héréſie que de douter de ſon mérite? Et y a-t-il de meilleures penſées, ni qui peſent plus que celles que l'on récompenſe au poids de l'or. Pour moi, pourſuivit-il, je vous l'avouë, je n'ai preſque point travaillé pour l'immortalité de mon nom: j'ai mieux aimé que mes ouvrages me fiſſent vivre, que de faire vivre mes ouvrages; & j'ai toûjours crû qu'un homme ſage devoit préférer les piſtoles de ſon ſiécle aux vains honneurs de la poſterité. C'eſt pour cela que je ne me ſuis point mis en peine de garder cette fidelité ſcrupuleuſe, & cette régularité ſi éxacte qui n'aportent tout au plus qu'un peu de gloire. Je n'ai cherché que l'expédition: J'ai laiſſé aux autres le ſoin de bien écrire, & je n'ai pris pour moi que celui d'écrire beaucoup: Enfin, dans un tems où j'ai vû qu'on vendoit ſi bien

les

les méchans Livres, j'aurois eû tort, ce me semble, d'en faire de bons.

Il est vrai, continua-t-il, que j'ai fait l'esprit de Sénéque, & les maximes politiques de Tacite, sans avoir eu aucune connoissance de l'un ni de l'autre : Mais bien loin d'en recevoir des reproches, je prétens que j'en mérite des louanges. J'aurois bien pû copier ces deux grands hommes si j'avois voulu ; mais j'ai considéré qu'après tant de Livres faits pour de l'argent, il étoit tems que j'en fisse quelqu'un pour ma gloire : & dans cette pensée légitime, j'ai cherché sur mes derniers jours une maniére de composer toute nouvelle, & qui me pût élever au dessus des Ecrivains de mon siécle. Je n'en ai point trouvé de plus merveilleuse, que de donner l'esprit ou les maximes d'un Auteur qu'on ne connoît pas. Tout le monde peut aisément traduire Sénéque, & recueillir les belles pensées de Tacite, il ne faut pour cela que savoir lire ; mais on n'a vû personne jusques à present qui ait parlé de leurs Ouvrages sans les avoir lûs, & qui se soit fait leur interprête par divination. Ce secret admirable, & qui passera par tout pour un prodige, m'étoit reservé ; & j'avois si bien résolu d'en profiter, que si le Ciel eût prolongé ma vie de quelques années, j'aurois laissé au public l'esprit universel de toutes les Bibliothéques sans les connoître. N'en déplaise donc à ces Messieurs, ils s'emportent sans raison contre moi, ils ne pensent pas sérieusement à ce qu'ils disent ; car après tout, quand il seroit vrai qu'on ne pourroit trouver aucunes de leurs paroles dans les Livres dont ils se plaignent, je ne voi pas que ce soit un juste sujet de m'accuser, puis qu'on ne leur peut

rien imputer dans un Ouvrage, auquel ils n'ont point contribué de leurs pensées. Mais enfin qu'importe qu'on prenne l'esprit de la Serre pour celui de Sénéque ? N'est-on pas encore trop heureux de me posseder, & me peut-on refuser des actions de graces pour une tromperie si avantageuse. Je ne prétends point faire ici le vain, je respecte le merite du Philosophe & de l'Historien qui m'accusent : Mais je ne sai pas encore qui de nous trois le doit céder aux deux autres. Qu'on appelle mon stile galimatias si l'on veut, ce galimatias a eu pour lui la fortune ; il s'est rendu célébre par toute la France ; il a passé avec honneur chez les Etrangers, & je n'ai point fait gémir de presse qui n'ait enrichi le Libraire. Avec une main de papier que je barbouillois, j'ai triomphé en mille endroits de l'Europe ; j'ai pris pour Duppes tous les Païs-Bas, & le feu Roi de la Grande-Bretagne a récompensé mon travail par des médailles précieuses. Jamais homme eût-il une imagination plus vive qu'étoit la mienne, je composois un Livre en une soirée, auquel je n'avois pas même songé deux heures auparavant : Ma plume toûjours volante ne pouvoit suivre la rapidité de ma pensée, & souvent j'ai fait des Ouvrages entiers sur le dos de mon Imprimeur.

Sénéque & Tacite surpris de la réponse de la Serre s'entreregardérent en soûriant, & témoignérent par leur silence qu'ils avoient pitié de sa folie ; mais la Serre n'en voulut pas demeurer là, & reconnoissant à leur air qu'ils ne l'estimoient pas assez pour lui répondre, il reprit la parole à peu près de cette maniére.

Chacun, dit-il, se rend illustre à sa façon. J'ai connu des Auteurs qui n'ont jamais fait aucun

cun ouvrage : J'ai vû admirer des Prédicateurs qui n'étoient que des Perroquets en Chaire, leurs Sermons ne leur coûtoient que huit ſols & de la mémoire, & moi-même qui vous parle, j'en ai compoſé de commande pour des Abbés qui faiſoient quelque figure dans le Clergé. Je ne ſuis donc pas, graces aux Muſes, de ces malheureux eſprits ſi diſgraciez : Cent volumes que j'ai mis au jour ne prouvent que trop bien la fertilité de ma plume, & les différentes impreſſions qu'on en a faites, ſont des marques aſſurées de leur bonté. J'ai prononcé des harangues qu'on a reçûës avec des applaudiſſemens extraordinaires. J'y citois des Auteurs qui ne furent jamais ; & pour ſatisfaire le goût des curieux, je rapportois les inſcriptions d'Anciennes Médailles que mes Auditeurs ni moi n'avions jamais vûës. Tout cela, je l'avouë, provenoit de la fécondité de mon imagination : Mais qu'importe dequoi l'on ſe ſerve ; pourvû qu'on trouve le ſecret de plaire, on ne doit étudier que pour cela : Et quand on a cet avantage de ſoi-même, l'étude eſt une occupation vaine & ſtérile. J'ai donné au Théatre pluſieurs Tragédies en proſe, ſans ſavoir ce que c'étoit que Tragédie. J'ai laiſſé la lecture de la Poétique d'Ariſtote & de Scaliger, à ceux qui ne ſont pas capables de faire des régles de leur chef, & ſans parler du ſac de Cartage ni de Sainte Catherine qui ont été repreſentées avec ſuccès, on ſait que Thomas Morus s'eſt acquis une réputation que toutes les autres Comedies du tems n'avoient jamais eûës. Monſieur le Cardinal de Richelieu qui m'entend, a pleuré dans toutes les repreſentations qu'il a vûës de cette piéce. Il lui a donné des têmoignages publics de ſon eſtime ; & toute la Cour

ne lui a pas été moins favorable que son Eminence. Le Palais Roïal étoit trop petit pour contenir ceux que la curiosité attiroit à cette Tragédie. On y suoit au mois de Décembre, & l'on tua quatre Portiers, de compte fait, la premiére fois qu'elle fut joüée. Voila ce qu'on appelle de bonnes piéces : Monsieur Corneille n'a point de preuves si puissantes de l'excellence des siennes, & je lui céderai volontiers le pas quand il aura fait tuer cinq Portiers en un seul jour.

Alors Ciceron avec sa gravité de Consul Romain, se tournant vers Apollon prit la parole de cette sorte : Puis que votre Divinité, dit-il, veut réformer tous les abus qui se sont introduits sur le Parnasse, vous devez considérer qu'il n'y en a point de plus grand que celui qui regarde l'Eloquence. Le monde est plein de faiseurs de dissertations, de composeurs de nouvelles, d'Auteurs de lettres galantes & de billets doux. Voila l'occupation la plus ordinaire de ceux qui font aujourd'hui profession d'écrire ; Ils abandonnent leurs plumes à des bagatelles, ils travaillent, disent-ils, à des Bijoux ; & avec deux feuilles de papier pleines de *Car enfin*, de *Sans mentir*, & d'*En vérité* ils ont l'orgueil de s'élever au dessus des plus fameux Orateurs. La grande Eloquence les effarouche ; ils ne jurent que sur le badin & l'enjoué, & pourvû qu'ils soient les Héros de quelques ruelles, qu'ils y reçoivent un peu d'encens, ils renoncent aux honneurs publics & aux applaudissemens du Senat. Quand je recherche la cause de ce desordre, je n'en trouve point de plus vrai-semblable, que la liberté qu'on laisse à certains Pedans, de me déchirer impitoyablement dans les Commentaires

qu'ils

qu'ils font ſur mes Oraiſons. Ils donnent de moi des Leçons ſi ridicules à leurs Diſciples, qu'ils ne daignent pas me regarder lors qu'ils ſont à la fin de leurs études. Ils parlent de Ciceron comme d'un Livre de baſſes Claſſes ; ils ne le croyent bon que pour des enfans, & ils penſent avoir donné une belle marque de la ſolidité de leur jugement, quand ils ont fait quelque raillerie ſur moi. Il n'eſt pas juſte que des Oraiſons prononcées, ou devant un Peuple Maître de l'Univers, ou dans un Sénat qui décidoit de la fortune des Rois, ou en la preſence d'un Empereur le plus grand qui ſera jamais, ne ſoient lûës que par des enfans qui les regardent comme leur ſupplice, qui ne ſont pas même capables de les comprendre, & qui ne les mettent dans leur mémoire que pour les oublier un moment après. Il eſt temps que l'on me faſſe raiſon de cette injuſtice ; on n'en ſauroit trouver de plus grande dans l'Empire des belles Lettres : Et il eſt bien raiſonnable qu'après tant de mauvais ſiécles paſſez dans les Colléges, je reſpire un air plus pur & plus libre dans les Cabinets des Savans, & dans les aſſemblées des beaux eſprits.

Le Maître, célébre Avocat du Parlement de Paris, étoit attentif à la remontrance de Ciceron, & croyant qu'il y alloit de ſon intérêt de l'appuyer : Il eſt vrai, dit-il, que l'Eloquence n'eſt point ſi généralement cultivée par les François, comme elle l'étoit autrefois par les Romains, Auſſi n'y a-t-il point en France de Conſulats à donner pour de belles paroles, & toutes les eſpérances d'un bon Orateur ne valent pas le commerce d'un Marchand, ni les ſubtilitez d'un homme d'affaire.

 D'ail-

D'ailleurs, ajoûta-t-il, on reçoit de jeunes gens au Barreau encore tout couverts de la poussiére des Ecoles, & qui n'ont pas même quitté les puérilitez de leurs premiéres années. On les reçoit, non pas pour écouter seulement, mais on souffre qu'ils parlent, & qu'ils déclament comme s'ils étoient sur les Théatres de leurs Colléges. On permet qu'ils défendent des causes qu'ils n'entendent pas, & l'on veut bien que la fortune d'une famille soit le jouet d'un enfant. Leurs Péres, qu'une sotte ambition rend encore plus aveugles qu'eux, leur cherchent des causes de tous côtez; Ils en suposent, de peur d'en manquer, ils en achétent mêmes assez souvent, & il n'y a point d'affaire importante où ils ne leur mandient une intervention, quand ce ne seroit que pour avoir le plaisir de leur entendre dire *J'employe:* S'ils ont à prononcer quelque chose davantage, ils prennent un ton de démoniaques, on croit que tout est perdu; Ils mêlent le Ciel, la Terre & les Enfers, ils foudroyent, ils tempêtent, ils jettent le feu par les yeux, & ils ne cessent point de crier qu'ils n'ayent desespéré leurs Juges & leurs parties.

Que dirons-nous, ajoûta Gautier, de ces Orateurs Praticiens qui ne parlent que forclusion, que debouté de deffenses, que fin de non recevoir, & qui considérent comme autant de graces tout ce qu'il y a de barbare dans la chicane? Ce sont des Avocats à griefs & à contredits; Ils ne savent que le Praticien François, ils ne connoissent Cicéron & Aristote que par tradition, & tout leur esprit est dans leur sac. Encore s'ils se contentoient de demander des deffauts ou des rapports de Sentences, & s'ils ne se rencontroient qu'au Bailliage ou à l'Election se-

on feroit grace à leur barbarie; mais ils veulent paroître à la Grand-Chambre, & mettent entre les tîtres glorieux de leurs familles une Plaidoirie de quatre Audiences, dans laquelle ils auront fatigué leurs Juges de mille dattes embarraſſantes, d'un grand nombre de faits inutiles, & du recit ennuyeux d'une longue procédure.

Pourquoi nous venez-vous embaraſſer de votre Palais, interrompit Pline, n'avons-nous pas au jourd'hui des affaires plus importantes à régler? n'y-a-t-il pas de bons Préſidens pour empêcher le deſordre qui vous irrite? & n'ont-ils pas appris à bien interrompre & à faire conclure malgré qu'on en ait? Si quelqu'un a juſte ſujet de ſe plaindre, c'eſt moi. Je crojois que la gloire de mon Panégirique ſe conſerveroit toute entiére juſques à la fin des ſiécles; mais je reconnois, il y a long tems, que le mépris qu'on a conçû pour cette ſorte d'ouvrage, a paſſé juſques au mien. A peine me regarde-t-on maintenant, & le ſeul nom de Panégyrique effarouche d'abord tous les délicats. Ce mépris vient ſans doute de ce que ces piéces ſont devenuës trop communes. Tout le monde en fait, & perſonne n'en ſait faire; & il n'y a point de diſtilateur de galimatias qui n'ait la vanité de s'ériger en Pline troiſiéme, ne pouvant m'ôter la qualité de ſecond. Ce qui me fâche le plus en cela, c'eſt que je ſuis toûjours mêlé dans leurs folies, & depuis plus de quinze cent ans, il ne s'eſt pas fait un méchant Panégyrique où l'on ne m'ait mis en morceaux. N'y a-t-il pas moyen, que l'on ſe défaſſe à la Cour, de la vanité ridicule de certains grands Seigneurs qui cherchent de l'encens par tout. S'ils étoient bons Juges des Eloges que l'on fait d'eux, & qu'ils euſſent l'eſprit de

de laiſſer morfondre leurs Panégyriſtes, ils n'y retourneroient pas deux fois, mais ils les payent mieux que leurs Créanciers, & ils ne voudroient pas pour cent piſtoles que Rangouze les eût oubliez dans ſes Lettres. Depuis que les Epîtres dédicatoires ſont devenuës des Panégyriques, il n'y a point eu de Fermier des cinq groſſes Fermes, point de petit Abbé, point de Conſeiller d'Etat de cinq cent livres, point de miſérable Financier qui n'en ait acheté quelqu'une. Ces amateurs de fumée veulent, du moins une fois en leur vie, être comparez à Hercule. Ils veulent qu'on leur faſſe étouffer des monſtres dans leur berceau, & ils croyent que pour leur argent on ne ſauroit leur donner trop de prudence, de générofité & de ſageſſe. Quelle joye pour eux! quand un Auteur fait quérelle à leur modeſtie, quand il proteſte de lever le voile qui cache leurs belles qualitez, & lors qu'animé de la grandeur de ſon ſujet, il enrage de n'avoir pas la liberté de s'étendre ſur une ſi vaſte matiére, & de ſe voir enfermé dans les bornes étroites d'une Epître. Ces belles figures les chatouillent juſqu'au fond de l'ame; Ils ne feroient pas alors comparaiſon avec tous les hommes illuſtres de Plutarque; Ils s'imaginent que leur gloire va voler par tout l'Univers, & ſe ſéparans bien loin du vulgaire, ils renchériſſent ſur la gravité de Caton.

Il alloit continuer quand Ronſard parut à la tête de Dubellay, de Dubartas, de Bertaud, & de Deſportes, & ſe tournant tout d'un coup vers Appollon, dit que dans l'occaſion heureuſe d'une réforme générale, il avoit réſolu avec ſes Confréres de faire une remontrance touchant les abus arrivez dans la Poëſie depuis leur ſiécle.

Nous

Nous avons, dit-il, jusques ici retenu nos plaintes, dans l'espérance que les choses pourroient changer, & se rétablir en leur premier état de perfection: Mais après avoit reconnu avec tout le déplaisir imaginable que la pureté, la force & la dignité des Vers s'altéroient tous les jours de plus en plus, nous aurions crû être coupables de tout le mal qui peut arriver, si nous ne nous estions assemblez pour y donner ordre, & délibérer des remédes nécessaires pour le détourner.

Il y a, poursuivit-il d'un air grave, des esprits mal faits, qui sans avoir égard à la dignité des Vers, en ont fait les interprétes de leur impiété. Ce langage des Dieux est devenu par leur licence effrenée le langage de la Volupté la plus criminelle: Et c'est de ces Poëtes nez pour le feu que sont sortis tant de Vers satyriques, dont la mémoire ne s'effacera jamais tant qu'il y aura du vin & des filles de plaisir. Ils n'ont rien épargné sur la Terre & dans le Ciel: Leur plume a répandu son ancre envenimée sur la vertu la plus pure: Elle a noirci de ses traits infames toutes les Divinitez: C'est elle qui a jetté tant d'ordures sur les amours de Jupiter, qui a fait mille médisances de Junon, qui nous a représenté Vénus comme une coureuse; Il n'y a rien de sale qu'elle n'ait écrit de l'amour: Elle a placé son Trône dans le centre des impuretez: Elle a attaqué la chasteté des Muses devant qui je parle, elle en a fait des prostituées, & il n'a pas tenu à elle, ajoûta-til, en s'adressant à Apollon, que vous n'ayez passé dans le monde pour la terreur de toutes les Vierges. Mais que n'a-t elle point dit de Vulcain? De quelles infamies n'a-t-elle point souillé sa forge? Son insolence

ſolence a paſſé mêmes juſques aux Enfers, elle s'y eſt divertie de Pluton, & elle a écrit cent contes impies de ſon mariage avec Proſerpine.

Il eſt vrai, interrompit Dubartas, que ces eſprits libertins ont profané la Poéſie; mais le plus grand mal qui lui ſoit arrivé ne vient point de là, il n'en faut attribuer la cauſe qu'à certains rimeurs qui font les illuſtres ſi-tôt qu'ils ont fait un méchant Madrigal ou quelque froide Epigramme. On ne ſait plus, pourſuivit-il, aujourd'hui ce que c'eſt que d'expreſſions Poëtiques: Pourvû qu'on ſoit aſſez heureux pour rencontrer la rime & la meſure, on ſe perſuade que tout le reſte n'eſt rien; on appelle faire des Vers aiſez & naturels quand ils ſont foibles & languiſſans; & tel a compoſé des recueils entiers de Poëſies, que ſi l'on en ôtoît les rimes il n'y reſteroit que des termes fades qui ne feroient pas même une bonne Proſe. Il n'y a guére de Marquis qui ne ſe pique de verſifier, ces eſprits prompts & impatiens veulent faire une Elégie en une demie-heure, & ils aiment mieux un impromptu qui ne vaut rien, qu'une bonne piéce qui leur coûteroit une matinée. Ce ſont des faiſeurs de Sonnets à outrance; Ils ſe jettent à corps perdu dans ce genre de Poëſie, & il ne ſe paſſe point de jour qu'ils n'en donnent un à leurs amouretres. Sitôt que leur mauvaiſe veine leur a fourni quelque choſe, ils le répandent dans toute la Cour: Deux ou trois coquettes de leur intrigue les apuyent de leurs ſuffrages,& avec cela ils ſe font paſſer pour beaux eſprits, & les Libraires viennent leur demander leurs Ouvrages.

Ce que vous dites de ces Marquis à Sonnets & à Madrigaux eſt bien remarqué, reprit Ronſard

ſard, leur galimatias de Cour a corrompu toutes les beautez de nôtre art. Leur ſtile, qu'ils apellent tendre & coulant, a rendu la Poëſie toute molle & efféminée, & au lieu de cette noble fureur qui enfantoit autrefois les grands Ouvrages, on ne voit plus maintenant qu'un emportement ridicule qui ne produit que des bagatelles. Mais ce que je trouve de plus plaiſant dans leur boutade, & que vous ne dites pas, c'eſt qu'ils ſeroient fâchez de faire de meilleurs Vers, de crainte qu'on ne les crût Poëtes. Voila une étrange politique de ſe rendre ridicules en craignant de le devenir, & de rejetter la réputation de bon Poëte pour aquerir celle de méchant verſificateur. Ecoutez-les, je vous prie, parler ces Meſſieurs les diſtilateurs de maximes douces & amoureuſes, ils n'ont autre choſe dans la bouche que ces paroles: *Je me donne au Diable ſi je ſuis Poëte, & ſi je ſai ſeulement ce que c'eſt qu'entouziaſme. Je fais des vers, il eſt vrai, mais c'eſt pour tuer le tems, encore ce ſont de petits Vers galans que je compoſe en me peignant, Je laiſſe aux Poëtes de profeſſion tout ce grand attirail de fictions & de termes empoulez, je m'arrête ſeulement aux expreſſions tendres & delicates, & je croi, Dieu me damne, avoir attrapé cet Air de Cour, dont la maniére badine dame le pion à la gravité des Savans.*

Ainſi, pourſuivit-il, ils ne liment point leurs Vers, ils embraſſent tout ce qui tombe d'abord ſous leur miſérable plume, & ils renoncent au bon ſens pour une penſée qui brille & qui éblouït. Leur veine eſt un filet, elle eſt trop foible pour les grands deſſeins, & une Elégie la met bien ſouvent à ſec. Ce ſont ceux-là néanmoins dont

on

on recherche avec plus de curiosité les ouvrages. On admire en eux ce tour Cavalier qui n'est, à vrai dire, qu'une facilité de mal faire, & l'on abandonne la lecture des grands Poëtes, chez qui les choses fortes & solides se rencontrent parmi les belles & les agréables. A peine tous tant que nous sommes, avons-nous pù tenir quelque rang dans la Cour de Henri IV. nous y passions déja pour des Auteurs Gaulois; & la négligence des Ecrivains a si bien secondé la barbarie de ce siécle, que l'on ne connoît plus nos Poësies que par le mépris que l'on en fait.

Ce n'est point, interrompit Malherbe, pour m'oposer à la réforme dont vous parlez, ni pour donner atteinte à vôtre réputation que j'entreprens maintenant de vous répondre. J'ai une vénération toute particuliére pour cette fameuse Pleyade, qui dans le siécle dernier a fait l'honneur des Muses Françoises, & l'ornement de la Cour de deux grands Rois: Mais je ne puis cacher plus long tems ce que j'ai toûjours pensé de vous, & je dois à la réforme dont nous parlons, les observations que j'ai faites sur vos Ouvrages. Il faut demeurer d'accord qu'il y a dans vos Poësies, de belles & de grandes fictions, qui les soûtiennent encore malgré la rudesse de vôtre vieux stile: L'invention qui est l'ame des Vers ne manque point dans les vôtres; elle y paroît avec avantage, & l'on ne peut nier que vous n'ayez quelques beautez assez réguliéres qui seront du goût de tous les siécles: Mais pardonnez-moi, si je dis que l'amour de l'Antiquité vous a perdus, vous avez crû qu'un Poëte devoit paroître savant, & c'est ce qui vous a engagez dans ce mauvais amas de Fables & d'Epi-

tetes

tétes recherchées dont l'intelligence dépend d'une profonde lecture des Livres Grecs & Latins. Vous avez mieux aimé dire *Des sages Gregeois l'honneur Prienien*, que de mettre simplement *Bias*. *L'Ecumiere fille* vous a plû davantage que *Venus*. Vous avez exprimé l'amour par mille circonlocutions obscures, & qui demandent des Commentaires; & vous vous êtes imaginiez qu'un habile Poëte devoit s'enfoncer dans le labirinthe des Antiquitez les plus cachées, pour se dérober à la connoissance du Peuple. Pardonnez-moi, je vous le dis encore, vous vous êtes lourdement trompez, il falloit un peu vous humaniser davantage, vous ne deviez pas tant vous infatuer d'Homere ni de Pindare, il valloit mieux songer à plaire à la Cour, & considérer que les Dames qui font la plus belle moitié du monde, & le sujet le plus ordinaire de la Poësie, ne savent ni Latin ni Grec. Combien trouverez-vous, je ne dis pas de Courtisans, mais de gens Doctes qui puissent entendre ce Sonnet.

SONNET.

HA qu'à bon droit les Charites d'Homere
Un fait soudain comparent au penser,
Qui parmi l'air peut de loin devancer,
Le Chevalier qui tua la chimére.

Si-tôt du vent une nef passagere
Poussée en Mer ne pourroit s'élancer,
Ni par les Champs ne le sauroit lasser
Du faux & vrai la prompte messagere.

Le vent Borée ignorant le repos,

Conçût le mien de nature dispos,
Qui par la Mer & par le Ciel encore,

Et sur les Champs animé de vigueur,
Comme un Zetés s'envole après mon cœur
Qu'une harpie en se joüant devore.

Avoüez-le franchement, ajoûta-t-il, vous aviez grand besoin de Muret pour attraper votre pensée. Votre sonnet, quoi que rempli d'un beau sens, étoit bien mal sans son Commentaire, & vos Charites d'Homere, votre Chevalier tueur de chimére, votre prompte Messagere du faux & du vrai; en un mot votre Zétes auroit embarassé bien des Lecteurs sans compter toutes les Lectrices. Vos œuvres me fourniroient mille éxemples de cette force; mais il suffira d'en raporter encore un qui vous doit convaincre de l'aveuglement de votre siécle.

SONNET.

JE ne suis point ma guerriére Cassandre
Ni Mirmidon, ni Dolope soudart,
Ni cet Archer dont l'homicide dart
Tua ton frere, & mit ta Ville en Cendre.

Un Camp armé pour Esclave te rendre
Du port d'Aulide en ma faveur ne part:
Et tu ne vois au pied de ton rampart
Pour t'enlever mille barques descendre.

Helas je suis ce Corebe insensé,
Dont le cœur vit mortellement blessé,
Non de la main du Gregeois Penelée.

Mais de cent traits qu'un Archerot vainqueur,
Par une voye en mes yeux recelée,
Sans y penser me tira dans le cœur.

Vous avez passé jusqu'à l'admiration pour ce Sonnet. Les Poëtes de votre temps qui avoient le même goût que vous, l'ont aussi regardé comme une merveille : Mais croyez-vous tout de bon que votre Cassandre pour qui vous l'aviez fait en eût une pensée si avantageuse ; peut-on s'imaginer qu'elle connût ce *Frere* que vous lui donnez ? Pensez-vous que le *Dolope soudart*, *le Myrmidon*, *le Corebe insensé*, *& le Gregeois Penelée* lui fussent des noms fort intelligibles ? Et n'étoit-ce rien pour une Fille que d'avoir à déchifrer toutes les Fables du Siége de Troye ?

Voila donc la premiére observation que je fais sur vos Poësies ; mais il y en à encore une autre qui ne me semble pas moins importante ; elle regarde les licences que vous vous êtes données, & qui sont si fréquentes dans vos Vers. Je ne suis point de ces Critiques sévéres qui condamnent jusques aux moindres libertez : Il est permis aux grands Poëtes de s'affranchir quelques fois des régles communes ; mais il y a des licences que je ne saurois souffrir en qui que ce soit, & que le credit d'un Auteur célébre ne me feroit jamais approuver. La plus-part des votres sont de cette nature-là ; vous vous êtes attribuez un empire absolu sur tous les mots, vous les avez accommodez à tous vos besoins, vous avez retranché des syllabes à ceux dont la longueur vous incommodoit, vous en avez ajoûté à d'autres qui vous paroissoient trop courts,

vous y avez même changé des lettres, & souvent vous avez écrit *Nouds* au lieu de *Neuds*, pour ne point mettre votre esprit à la torture dans la recherche d'une rime. Lors que notre Langue ne vous fournissoit pas les termes que vous desiriez pour exprimer vos pensées, vous n'avez point fait difficulté d'en inventer; c'est de vous, poursuivit-il, en regardant Dubartas, que nous tenons *le flotant Nerée*, & sans doute que vous avez pris pour une découverte heureuse cet autre vers *du Moulin brisegrain la pierre ronde-plate.* D'ailleurs vous vous êtes chargez de mille mots Gascons, Poitevins, Normans, Manceaux, & Lyonnois, que fort peu de personnes entendent; & le jargon des Basques, & du Bas-Breton a trouvé chez-vous un azile qui vous fait plus de tort qu'il ne leur profite. En verité, si l'on en usoit encore de cette façon, il seroit bien aisé de devenir Poëte; on ne manqueroit guére de rime, puis qu'il n'en coûteroit que le changement d'une lettre; on trouveroit toûjours sa mesure par le retranchement ou par l'adition d'une syllable, & l'on ne souffriroit point de la pauvreté de la Langue, puis qu'on tireroit des mots de tous les jargons.

Desportes qui méditoit depuis long-tems de se vanger du mépris que Malherbe a toûjours fait de ses Poësies, ne manqua pas de se servir de cette occasion favorable, où le prétexte de la deffense de Ronsard lui donnoit lieu de couvrir son animosité particuliére, & le regardant d'un œil fier & dédaigneux: Je sai bien, dit-il, que le Prince des Poëtes n'est rien pour vous; ses Ouvrages n'ont pas assez de grace pour vous plaire, votre goût est trop délicat pour sa Poësie savante, & vous n'aviez autrefois acheté ses

œuvres

œuvres que pour les rayer d'un bout à l'autre, comme le Livre du monde le plus méchant. Si chacun étoit auſſi injuſte & capricieux que vous, vos Poëſies courroient riſque d'une ſemblable fortune, & l'on ne feroit point graces à cent baſſeſſes qui s'y rencontrent. Vous êtes bien-heureux d'avoir trouvé de l'indulgence dans vôtre ſiécle, vous en aviez eu tant de beſoin qu'un autre, & j'ai recherché cent fois dans vos Vers, ſans le découvrir, ce qui pouvoit leur avoir aquis la réputation qui vous a rendu ſi vain. S'il y a quelques mots barbares dans Ronſard, s'il a pris des libertez extraordinaires, en récompenſe de ces choſes qui n'étoient pas des fautes dans ſon tems, il a de l'invention, il eſt plein de fictions agréables, & l'on voit régner dans ſes Vers cette divine fureur qui fait les vrais Poëtes: Mais vos meilleures Piéces ne ſont le plus ſouvent que des paroles. S'il s'y rencontre quelque belle ſaillie elle n'eſt qu'à demi pouſſée, les forces vous manquent dans les grands deſſeins, & même aux petites Piéces galantes qui doivent briller par tout, vous faites paroître ſi peu d'eſprit, que je baaille encore quand il m'en ſouvient. Que vous ſemble de ces Vers que vous avez faits pour le Ballet de Madame?

Cette Anne ſi belle
Qu'on vante ſi fort,
Pourquoi ne vient-elle?
Vraîment elle a tort.

Son Louïs ſoûpire
Après ſes apas,

Que

Que veut-elle dire
De ne venir pas?

S'il ne la poſſéde
Il s'en va mourir,
Donnous-y remède
Allons la querir.

Vous ne pouvez pas vous excuſer ſur la baſſeſſe du ſujet, cela ne ſe peut pas dire à l'occaſion d'une Reine qui n'inſpire rien que de grand & de magnifique.

Cependant ces Vers & beaucoup d'autres de même ſorte que je pourrois raporter, n'empêchent pas que vous ne vous donniez de l'encens: Si l'on vous en croit, il n'y eut jamais de plus grand Poëte que vous en France: Toutes les Couronnes des Princes qui ne ſont point faites de votre main ſont periſſables: Le plus grand des Rois auroit été malheureux s'il ne vous avoit eu pour témoin de ſes Victoires, & afin d'achever votre Eloge par vous-même,

Ce que Malherbe écrit dure éternellement.

Vous pouvez demeurer dans cette vaine penſée, ce n'eſt pas mon deſſein de troubler votre chimére, mais vous ſaurez qu'il y a de plus grands Poëtes que vous qui n'ont pas tant preſumé de leurs Poëſies, & qui n'ont oſé dire en faveur de leurs Poëmes Epiques, ce que vous dites de quelques Sonnets communs, & de quelques Odes aſſez imparfaites.

Cette remontrance de Deſportes excita un grand bruit ſur le Parnaſſe; mais à peine commençoit-il à s'apaiſer que de l'Etoile prit la parole,

role, & ſe tournant vers Apollon : Il me ſemble, dit-il, qu'on a fait aſſez de remontrances ſur les écrits des Poëtes ; il eſt tems de parler de leur conduite, puis que c'eſt de là que vient tout le mépris que l'on a fait de la Poëſie. La plûpart de ceux qui ſe mêlent de ce bel Art ſont dans de continuelles rêveries, ils n'ont jamais l'eſprit où ils ſont ; il y a toûjours de l'égarement dans leurs yeux, & au milieu de la plus agréable compagnie, il leur arrive des diſtractions qui ne vont pas loin de l'extravagance. Ils ſe laiſſent tellement poſſéder par la fureur Poëtique, qu'ils font des Poëmes en marchant ; ils grimacent dans les ruës comme dans leur cabinet ; & ſi par hazard ils ſont abordez par quelque perſonne de leur connoiſſance, ils paroiſſent tout interdits, & l'on diroit qu'ils ſortent de quelque profonde méditation, ou qu'ils reviennent d'une grande extaſe. Leur chévelure en deſordre, la ſalleté de leur linge, & la figure groteſque de leurs habits déchirez les rendent la riſée des plus ſérieux : Ils donnent des farces au Peuple autant de fois qu'ils s'expoſent en public. Leur viſage de Poëtes eſt décrié par toutes les ruës, & l'on en fait des peintures ſur le Théatre. Il n'eſt pas croyable combien cette maniére de vivre les rend ridicules ; c'eſt de là que vient cette grande averſion que beaucoup de gens ont pour les Vers, & l'on ne met plus guére de différence entre un Poëte & un extravagant.

Vous vous mettez en peine de peu de choſe, dit alors bruſquement Triſtan, laiſſez vivre les Poëtes à leur fantaiſie ? Ne ſavez-vous pas qu'ils n'aiment point la contrainte ? Et que vous importe-t-il qu'ils ſoient mal vêtus, pourvû que

leurs Vers ſoient magnifiques : Ne vous y trompez point, cette grande négligence d'eux-mêmes eſt la ſource des plus belles Poëſies, ils ne ſont ainſi détachez du monde que pour faire leur Cour aux Muſes avec plus d'aſſiduité ; & tandis que leurs yeux vous paroiſſent égarez, leur imagination cherche des merveilles qui vous raviſſent. Plût à Dieu, pourſuivit-il, que nos Poëtes de Théatre n'euſſent que ce défaut, je le leur pardonnerois volontiers : Mais tout au contraire de ceux dont vous parlez, ils ſont ſuperbes dans leurs habits ; leur mine eſt relevée de mille ſortes d'ajuſtemens, & leurs Poëmes ſont languiſſans & deſtituez de conduite. Quand je parle ainſi, j'excepte le fameux Auteur du Cid, qui a porté le Cothurne François auſſi haut que celuy d'Athénes & de Rome. Ma plainte ne tombe que ſur quelques jeunes gens ſans connoiſſance, dont les Comédiens avides de nouveautez prennent tout ce qu'ils leur préſentent, & qui mettent leurs noms à des Poëmes, dont ils ſont plûtôt les héritiers que les Auteurs. Ces Poëtes que révére l'Hôtel de Bourgogne & le Marais, & qui paſſent pour de grands hommes dans l'eſprit des Marchands de la ruë St. Denis, ne connoiſſent pas davantage la Poëtique d'Ariſtôte & de Scaliger que le Talmud ; Ils n'ont que des bluettes de feu qui ne durent qu'un moment ; Ils s'embarraſſent dans des intrigues qu'on ne ſauroit ſuivre, & qu'ils ne peuvent eux-mêmes dénouër : Les ſentimens qu'ils donnent à leurs perſonnages ſont bien ſouvent contraires à leurs intérêts ; & ils apellent une bonne piéce quand il y a d'un côté un petit mot de tendreſſe, & ailleurs quelque penſée hardie ou quelque maxime politique, fut-elle dans la bouche d'une ſoubrette. Ils ont

remis

remis ſur le Theatre toutes les bouffonneries que l'on en avoit chaſſées ; les Pédans & les Marquis ridicules y tiennent la place des Héros & des Empereurs : Le langage Païſan en a preſque banni celui de la Poëſie héroïque, & les poſtures laſcives & indécentes y triomphent des geſtes graves & majeſtueux.

Montfleuri parut ſur la fin de cette remontrance, & s'étant roulé aux pieds de la montagne : Je croi, dit-il d'un ton à faire peur à tout le Parnaſſe, que l'on parle ici de la Comédie, & alors ayant découvert Triſtan ; Ah ! pourſuivit-il, en lui adreſſant la parole, je trouve admirable que vous vous emportiez ſi fort contre les plaiſanteries du Théatre ; vous voudriez, je penſe, qu'on ne jouât jamais que Mariane, & qu'il mourût toutes les ſemaines un Mondory à vôtre ſervice. Plût à Dieu qu'on n'eût jamais fait de Tragédies, je ſerois encore en état de paroître ſur le Théatre de l'Hôtel, & ſi je n'avois pas la gloire d'y ſoûtenir de grands rôles, & d'y faire le Héros ; du moins j'aurois la ſatisfaction d'y folâtrer agréablement, & d'y épanouir ma ratte dans le Comique. J'ai uſé tous mes poulmons dans ces violens mouvemens de Jalouſie, d'Amour, & d'Ambition. Il a fallu mille fois que j'aye forcé mon tempérament à marquer ſur mon viſage, plus de paſſions qu'il n'y en a dans les caractéres de la Chambre. Souvent je me ſuis vû obligé de lancer des regards terribles, de rouler impétueuſement les yeux dans la tête comme un furieux, de donner de l'effroi par mes grimaces, d'imprimer ſur mon front le feu de l'indignation & du dépit, d'y faire ſuccéder en même tems la pâleur de la crainte & de la ſurpriſe, d'ex-

primer les tranſports de la rage & du deſeſpoir, de crier comme un démoniaque, & par conſéquent de démonter tous les reſſorts de mon corps, pour le rendre ſouple à ces différentes impreſſions. Qui voudra donc ſavoir de quoi je ſuis mort, qu'il ne demande point ſi c'eſt de la fiévre, de l'hydropiſie, ou de la goute, mais qu'il ſache que c'eſt d'Andromaque. Nous ſommes bien fols de nous mettre ſi avant dans le cœur, des paſſions qui n'ont été qu'au bout de la plume de Meſſieurs les Poëtes; il vaudroit mieux bouffonner toûjours, & crever de rire en divertiſſant le Bourgeois, que de crever d'orgueil & de dépit pour ſatisfaire les beaux eſprits. Je voudrois que tous ces compoſeurs de Piéces tragiques, ces inventeurs de paſſions à tuer les gens, euſſent comme Corneille, un Abbé d'Aubignac ſur les bras, ils ne ſeroient pas ſi furieux; mais ce qui me fait le plus de dépit, c'eſt qu'Andromaque va devenir plus célébre par la circonſtance de ma mort, & que deſormais il n'y aura plus de Poëte qui ne veuille avoir l'honneur de crever un Comédien en ſa vie.

Comme Monfleury eut achevé, Voiture parut, & fit une remontrance à peu près de cette ſorte. Ce n'eſt point, dit-il, mon intérêt qui me fait parler, je n'ai point de quérelle avec Meſſieurs les Auteurs, & je ne ſuis pas d'humeur à tourmenter les miſérables. Je me plains ſeulement de toutes les plaintes que je viens d'entendre; c'eſt, à mon avis, la réforme à laquelle nous devons penſer, & je ne puis comprendre, comment des gens raiſonnables, comme ceux qui viennent de paroître avant moi, ne ſe ſont pas aviſez de l'inutilité de leurs remontrances. On veut qu'il ne ſe faſſe plus de

méchans

méchans Livres: On prétend que tous les Traducteurs ſoient des Vaugelas & des Ablancours; Que tous les Poëtes ſoient des Malherbes & des Corneilles. Hé que deviendroit deſormais tout le papier bleu? Dequoi les Marchands enveloperoient-ils leurs Marchandiſes? Et vous autres Meſſieurs les Auteurs, pourſuivit-il, en ſe tournant du côté des plus fameux, quel avantage auriez-vous ſi les autres vous reſſembloient? L'Empire des belles Lettres a changé comme tous les autres Empires, la difference des Etats s'y eſt introduite; & quoi qu'il ne fût autrefois gouverné que par des perſonnes nobles, les incurſions des barbares l'ont rempli d'ames roturiéres qui s'y ſont renduës puiſſantes par la multitude. Non, non, il ne faut point vous flater, la réforme que vous voulez faire n'eſt rien qu'une belle idée, elle ne peut paſſer que pour un ſonge; & ſi j'en ſuis crû, nous laiſſerons gâter du papier aux méchantes plumes tant qu'il leur plaira. Quelques remédes que nous nous efforcions d'aporter aux deſordres qui troublent les lettres, la démangeaiſon d'écrire qui prend ſans ceſſe à une infinité de gens, les rendra toûjours inutiles. Il n'y a pas moyen qus le bon ſens ſe répande dans toutes les têtes qui ſe mêlent de compoſer: Il eſt trop rare pour ſe rendre ſi commun, & je trouve que puis qu'il eſt impoſſible qu'il n'y ait dans le monde des eſprits mal-faits, il vaut encore mieux qu'ils s'occupent dans leur cabinet à former de méchans Ouvrages, qui ne peuvent bleſſer perſonne, que d'entrer dans les fonctions de la ſocieté civile, où le défaut de jugement ne peut produire que des effets dangereux. Tandis que l'un fera de méchants poulets

lets pour ſa Margoton, qu'un autre écrira de mauvaiſes plaiſanteries à ſon Boucher, ils ne feront point d'attentats contre l'Etat. Pendant qu'ils chercheront le galant & l'agréable, qu'ils diſtilleront tout leur eſprit ſur un billet doux, ils n'auront point dans la tête l'étude de la pierre philoſophale, & la fauſſe monnoye ne ſera point leur occupation ; enfin rien n'empêchera que ces méchans Auteurs ne ſoient d'honnêtes gens & de bons Citoyens dans leur Republique. Que ſi l'on croit néanmoins, pourſuivit-il, qu'un mauvais Ecrivain ſoit un ſi grand mal, & que l'on juge qu'il ſoit abſolument néceſſaire d'en purger la France ; j'ai une recepte mille fois meilleure que tous les Edits du Parnaſſe, & dont la vertu produira des effets tels qu'on les deſire. Il faut pulvériſer quelques éxemplaires des plus excellens Livres qu'il y ait dans tous les genres décrire, & établir des Bureaux par tout le Royaume, où l'on diſtribuera de cette poudre à tous ceux qui ſe mêleront de compoſer. Chaque Auteur portera toûjours ſur ſoi ſa tabatiére de bel eſprit : Si c'eſt un Traducteur il aura du Vaugelas & de l'Ablancour ; ſi c'eſt un Avocat, il prendra du Cicéron & du Gautier ; un Poëte, du Malherbe, du Corneille & de la pratique du Théatre ; un faiſeur de Piéces galantes, du Sarrazin & du Voiture ; car il faut bien que je ſois pris, puis que je ne ſuis plus en état de prendre ; un Auteur de Roman, du Durfé, de la Calprenede, & du Scudery purifiez ; & jamais les uns ni les autres n'entreprendront aucun Ouvrage, qu'ils ne le commencent par une priſe de la poudre qui ſera convenable à leur deſſein.

Comme Voiture eût expliqué ſa recepte qui parut

parut plaiſante à Apollon, Balzac ſe preſenta gravement, & après avoir touſſé deux ou trois fois: Il n'a pas tenu à moi, dit-il, que le bon ſens ne ſoit revenu dans le monde; Je me ſuis oppoſé plus qu'aucun autre à la corruption du ſiécle; J'ai été le tenant contre tous les méchans Livres, je leur ai fait une guerre mortelle tant qu'il m'a reſté une goute d'ancre, & du fond de ma ſolitude, j'ai lancé des foudres plus redoutables aux mauvaiſes plumes, que ne l'étoient à la Grece ceux de Pericles: J'ai ouï dire autrefois dans mon voiſinage, & l'on me l'a même écrit de delà les Monts, que la France ne devoit qu'à moi de ce qu'elle n'étoit plus barbare.

Tous les ſavans qui habitoient depuis le Tage juſques à la Mer glacée, me l'ont juré par mille Lettres, & je le croyois de bonne foi, de crainte de donner un démenti à toute l'Europe. Je reconnois neanmoins qu'il n'eſt pas poſſible que la politeſſe d'un ſeul homme détruiſe des armées entiéres des Sauvages; la raiſon, je dis même la ſouveraine raiſon, n'a que de foibles armes contre l'opiniâtreté de ces têtes ſi mal-faites, & j'aimerois autant que l'on m'obligeât à corriger toutes les fautes que fait la Nature ſur les viſages des hommes, que d'entreprendre la réforme de leurs eſprits. Ce qui me conſole dans ce malheur, c'eſt que s'il reſte encore quelques belles ames ſur la terre, je leur ai laiſſé un azile contre la barbarie; ils trouveront dans mes Livres de quoi ſe fortifier contre la contagion des mauvais éxemples, & s'ils ont quelques prétenſions à l'Eloquence, je ne leur ſerai pas un guide inutile pour les y conduire.

Si l'Eloquence, dit Phylarque, ne conſiſtoit qu'à ſe louer extraordinairement, à ſavoir faire des

des hyperboles ſur ſes maladies, & à s'ériger en hommed'Etat, vous ſeriez ſans conteſtation le premier Orateur du monde. Jamais fecondité ne fut pareille à celle que vous faites paroître ſur ces matiéres ; & il n'y avoit que vous au monde capable d'en faire un entretien continu de quarante ans. Si je voulois raſſembler tous les paſſages où vous vous louez, & les joindre à ceux où vous parlez de vos maladies, je n'aurois qu'à vous copier tout entier ; mais on vous connoît bien en ces lieux, & j'eſpére que vous n'y trouverez pas des Apologies ſi facilement qu'en l'autre monde.

Je ne ſuis plus en état, reprit Balzac, & moins encore en humeur de faire des relations à Menandre ; je me contente d'une premiére Apologie, & je ne veux plus toucher à des plaintes qui ſont terminées. Ceux qui portent les Couronnes ou qui les eſpérent, ceux que les dignitez de l'Egliſe ou de l'Etat rendent vénérables, ceux enfin qui ſont les ſouverains maîtres des ſciences & des beaux arts, ont prononcé un Arrêt en ma faveur, que doivent reſpecter tous les ſiécles, & ce ſeroit affoiblir la force d'un jugement ſi célébre, que de répondre à ceux qui l'attaquent. Je laiſſe donc les choſes comme elles ſont ; ce n'eſt plus à moi à me deffendre, c'eſt aux Rois, aux Souverains, aux Princes, aux premiers Miniſtres, aux Cardinaux, aux Magiſtrats, aux Philoſophes, aux Poëtes, aux Orateurs, & généralement aux Academies les plus fameuſes de l'Europe, à ſoûtenir une cauſe qu'ils ont jugée, & ne pas permettre que la témérite des Philarques attente à l'Autorité de leurs déciſions.

Il y a aſſez long-tems que j'entens parler les au-

autres, dit Giry, il faut que je paroisse à mon tour, & que je contribuë de quelque chose à la réforme à laquelle on veut travailler. On dévroit, ce me semble, arrêter les plumes de certains faiseurs de Rhetoriques qui se mêlent de donner des régles pour bien écrire, & qui ne savent faire ni de bonnes régles, ni de bons discours; on ne voit autre chose que de ces gens qui vous promettent l'art de bien dire, & qui gâtent l'Eloquence en l'enseignant. Tous les Carfours sont tapissez de leurs affiches, & j'en ai vû une qui doit persuader tout le monde de l'extravagance de ces Orateurs en Chambre. Voici comme elle est conçûë.

Je montrerai par expérience aux honnêtes gens qui me feront l'honneur d'approuver ma méthode.

1. *Que la Rhétorique n'est pas une entasseuse de lieux communs, une peseuse de périodes: Mais que c'est celle que la nature apprit au Prince des Orateurs Romains Antoine, sans les régles de Tisias, de Corace, ni de Gorgias (& de vrai est-ce que le Ciel attendoit après eux pour nous l'apprendre) Que cette Rhétorique est celle qui régnoit vers le Capitole & le Mont Palatin dans le quartier d'Auguste & de Mecenas, & qui n'ayant autrefois pour Trone qu'une chaise de malade & la bouche d'un vieillard, empêcha de signer une Paix desavantageuse: Enfin que la véritable Eloquence n'est autre chose que la puissance de manier l'ame d'autrui comme nous voulons, & de la convertir en la notre par des paroles excellemment significatives, qui sont de fertiles rejalissemens d'une raison formée à plaisir par la nature, & cultivée par ses propres réfléxions; c'est à dire que pour discourir admira-*

admirablement on n'a que faire des machines de Raymond L'ulle ; mais que les ſentences & les figures doivent venir comme les bons lots à la blanque , & que pour dire des choſes admirables , nous n'avons non plus beſoin des Loix d'Hermogene , que des Edits du grand Mogol.

2. *Que l'imitation des bons Auteurs ne conſiſte pas à leur tirer les penſées , comme un Laquais tire les bottes à ſon Maître.*

3. *Que nous ferons buter tout notre travail à traiter magnifiquemeut la ſageſſe , à l'enſeigner délicieuſement , à faire proviſion d'un minot de ſel Attique , pour en jetter juſques ſur nos moindres Sillabes , & à ne reſſembler pas à ces gens qui cultivent plus leurs Jardins que leurs eſprits , qui comptent parmi leurs priviléges l'éxemption de bien écrire , & qui m'ont autrefois reproché que j'étois trop poli pour eux , ſans que j'aye pû jamais trouver aſſez d'adreſſe en moi pour les en deſabuſer.*

Je ne penſe pas qu'il y ait rien de plus plaiſant & tout enſemble de plus ridicule que cette affiche : & ſi l'on y prend garde , l'Eloquence ne ſera plus enſeignée que par ces debiteurs de galimatias & ces ennemis du ſens commun. Mais que dirai-je , ajoûta-t-il , de certains contemplatifs pleins de vanité , qui ſe perſuadant que tout ſe doit conformer à la régle de leur imagination , font l'eſprit de Cour , comme s'ils étoient des Ducs de Guyſe ou de S. Aignan. Ils ſe forment une galanterie Bourgeoiſe ou Pédanteſque , qu'ils produiſent comme le modéle de la véritable , & pendant qu'on brûle & qu'on déchire leurs Livres à Paris , ils ſont adorez dans les Provin-

ces

ces, & on les aprend par cœur comme des Oracles. Il n'y a point de bel esprit campagnard qui ne les débite tout crus dans ses entretiens; & pourvû que la memoire ne lui manque point, il jureroit de donner le reste aux plus grands Courtisans de France. C'est avec cela qu'on fait tant de conquêtes auprès des Beautez Provinciales, & il n'y en a point entr'elles qui tienne bon contre une periode de quatre membres, & contre un compliment plein de ces grands mots de, *Je meure* & d'*Assurément*.

Ce qui vient d'être representé par Giry, dit Gombault, est fort judicieusement remarqué, mais je pense qu'on ne trouvera pas moins raisonnable ce que je vais dire. L'on n'entend plus parler aujourd'hui que de faiseurs de Portraits; toutes les jeunes plumes sont malades de cette furie; Il n'y a point de petit Abbé de deux jours, qui ne debute par là pour faire sa Cour; & pourvû qu'il puisse dire que sa Cloris a les cheveux luisans & déliez, que les amours se jouent sur son front, que son tein est plus vermeil qu'une rose, & plus blanc qu'albâtre, que ses yeux sont noirs & bien fendus, que son nez est d'une grandeur proportionnée à tout le reste de son visage, que sa bouche est petite, que ses lévres sont d'un rouge plus vif que le coral, que ses dents ont plus de blancheur que l'yvoire, que sa gorge est bien taillée, & qu'elle est soûtenuë de deux globes animez, qui repoussent fiérement le voile qui les cache, comme s'ils étoient indignez de leur prison : Pourvû enfin qu'ils pillent le

D Por-

Portrait d'Iris, & qu'ils en ajuſtent toutes les penſées à leurs Portraits ridicules, ils s'imaginent avoir fait des efforts dignes d'être admirez dans les ruelles les plus galantes.

Il faut, interrompit un Auteur que je ne connoiſſois pas, il faut, dit-il, pardonner à leur jeuneſſe; mais je ne penſe pas qu'il ſoit poſſible de ſouffrir la mauvaiſe affectation de certaines gens, qui font conſiſter toute l'excellence d'un Livre dans le tître, & qui croyent beaucoup mériter des Lettres, quand ils ont trompé le Public par cette ſupercherie. Que veut dire ce titre, *La verité du vuide contre le vuide de la vérité*; & parce qu'*Amours, Amitiez, Amourettes*, a paſſé pour un titre aſſez agréable, s'enſuit-il que *Fleurs*, *Fleurettes & Paſſe-tems* ſoit reçû de même ſorte? Dès que l'on voit quelque choſe généralement aprouvé; mille plumes s'efforcent d'en faire de méchantes copies. Que quelques Vers agréables & faits à propos ayent été récompenſez par le Roi, il n'en faut pas davantage pour réveiller la veine de tous les Poëtes, il n'y a point de miſérable Verſificateur qui ne mette une Ode ſous la preſſe, pour en accabler ſa Majeſté, & il ne croiroit pas être ſatisfait, s'il n'envoyoit ſon Prince planter ſes Pavillons ſur les murs de Memphis & de Babylone.

Si je n'y prenois garde, dit Sarrazin, on oubliroit à parler de ces eſprits forts, qui dans leurs ſublimes ſpéculations ne ſe mêlent pas moins que de la conduite des Etats & de la fortune des Peuples. Je voudrois bien qu'il y eût plus de ſolidité dans les têtes de

ces

ces Politiques, qu'ils ne s'égaraſſent point tant dans le champ vaſte de la vrai-ſemblance, & que leurs projets s'accommodaſſent mieux à notre foibleſſe: Il leur eſt aiſé de trouver dans leur Cabinet les moyens d'abattre la puiſſance du Croiſſant; mais leur Cabinet n'eſt pas la mer ni la campagne, & ces deſtructeurs d'Empires vont plus vîte la plume à la main, qu'ils ne feroient s'ils étoient à la tête de cent mille hommes. Y a-t-il rien de plus plaiſant, que lors qu'ils prétendent établir une Paix générale par tout le monde! N'eſt-ce pas autant que s'ils diſoient, Nous voulons que toute la terre ne parle qu'une même langue, qu'elle n'ait qu'une même loi, qu'elle ſe gouverne par la Coûtume de Paris, & que deſormais il n'y ait plus de nuages en l'air. Voila où vont, à peu près, les raiſonnemens de ces grands hommes, & le Peuple étonné de leurs grands deſſeins, les regarde comme les plus fermes colomnes de la République, pendant que les ſages les conſidérent comme des Philoſophes capitans & viſionnaires, qui ne font des conquêtes que par Platon & par Ariſtote.

Sarrazin n'avoit pas encore achevé ces mots, que j'aperçûs un grand nombre de Héros & d'Héroïnes, qui avoient été mandez par Apollon pour la réforme des Romans. Le premier d'entr'eux qui prit la parole fut Theagene, & ſon diſcours le fit d'abord reconnoître.

L'on a décrit, dit-il, mes amours pour la belle Cariclée: elles ont paſſé chez toutes

les Nations de la terre; on les lit en toutes les Langues, & nos entretiens ſecrets ſont devenus des converſations publiques. Si l'on avoit raporté fidellement les choſes comme elles ont été faites, je n'aurois pas ſujet de m'en plaindre, je laiſſerois mon Romaniſte en repos: mais on me dépeint comme un inſenſible, on m'attribuë une ſotte pudeur qui s'offence des moindres libertez, & l'on aime mieux que je donne un ſoufflet à ma Maîtreſſe, que de permettre qu'elle me baiſe.

C'eſt à moi, interrompit Cariclée, à me plaindre du ſoufflet dont vous parlez; s'il y a de la honte à l'avoir donné, il y en a plus encore à l'avoir reçû, & la réparation que vous pourriez prétendre contre Héliodore, me regarde toute ſeule.

Bien loin que je vous doive quelque réparation, dit alors Heliodore, ſachez qu'une juſte reconnoiſſance de l'immortalité que je vous ai procurée, vous oblige l'un & l'autre de me reſpecter. Le ſoufflet qui vous eſt ſi ſenſible eſt la preuve de votre pudeur, pourſuivit-il, en regardant Théagéne, c'eſt l'effet d'une ſageſſe qui vous eſt avantageuſe, & par là j'ai conſervé cette bien-ſeance où m'engageoit la dignité de mon caractére.

Il eſt vrai, reprit Théagéne, que pour un Evêque vous avez bien fait votre perſonnage en cet endroit; mais vous l'auriez encore mieux repréſenté, ſi vous aviez brûlé votre Roman, ou ſi vous n'aviez jamais eu la penſée de le compoſer. Les Amans n'ont que faire des vertus Epiſcopales, & les Evêques ne s'accordent pas bien avec les

libertez

libertez des Amans. Une chasteté Vestale sied mal aux Heros, & leur amour doit être détaché de toutes ces formalitez scrupuleuses qui en arrêtent les nobles transports & les emportemens agréables. L'immortalité dont vous prétendez que je vous remercie, est, à le bien prendre, la plus cruelle de vos faveurs; elle fera vivre ma honte dans la mémoire des hommes, & il n'y aura que la fin des siécles qui puisse effacer le soufflet de Cariclée.

Heliodore voyant que sa faute ne se pouvoit excuser, se retira adroitement, & fit place à la belle Astrée, dont les yeux ardens & le visage chargé d'une rougeur plus grande qu'à l'ordinaire, témoignoient que son ame étoit agitée de quelque passion violente. Apollon qui s'en aperçut lui demanda la cause de ce changement, & voici ce que cette aimable Bergére lui répondit.

Il y a long-tems, dit-elle, que je tiens captif le ressentiment d'une injure que l'on m'a faite. J'ai voulu la dissimuler autant que j'ai pû, mais enfin je me suis persuadée que je trahirois mon honneur, si je n'en poursuivois la vengeance; & si parmi les plaintes de tout le Parnasse je ne mêlois les miennes, qui sont plus légitimes que toutes les autres. C'est vous, poursuivit-elle en jettant les yeux sur Durfé, c'est vous qui êtes l'auteur de l'injure dont je me plains, & vôtre plume téméraire a jetté des traits dans mon Histoire qui me blessent dans la partie de l'ame la plus sensible. Je ne suis pas plus délicate qu'une autre, poursuivit-elle,

j'excuse

j'excuſe les emportemens amoureux, lors qu'une paſſion toute pure les produit, un baiſer ſurpris galamment n'éfaroucha jamais ma pudeur, & je ſai qu'il y a de petites privautez que l'amour inſpire, & que la raiſon ne condamne pas. Mais quand je conſidére que je ſuis une des trois Bergéres que vous preſentez à Celadon, toutes nuës, de quel œil puis-je regarder une avanture ſi injurieuſe à ma vie? Et ne dois-je pas croire, ou que vous avez eu mauvaiſe opinion de ma pudeur, ou que vous m'avez priſe pour une eſclave que vous vouliez vendre à ce Berger. Si je ne me flate point dans ma beauté, je croi que mon viſage tout ſeul pouvoit bien faire une conquête; Il y avoit aſſez de feu dans mes yeux pour brûler un cœur, & je puis dire, ſans préſumer trop, que ma nudité n'étoit point de l'eſſence de ma victoire.

Celadon voulut prendre le parti de Durfé, mais Sylvandre lui dérobant la parole: Il ne faut point, dit-il, perdre le tems en des diſcours inutiles; ce jour conſacré à la reforme ne doit être employé qu'à des remontrances ſérieuſes; & ce n'eſt point ici le lieu d'excuſer une nudité, qui ne peut être défenduë que par de mauvaiſes raiſons. Oui, pourſuivit-il, en ſe retournant vers Durfé, vous avez bien fait des choſes à la legére, & pour ne point ſortir de moi-même, n'eſt-il pas étrange que vous me faſſiez quiter la fameuſe Ecole des Maſſiliens pour me traveſtir en Berger, & me faire debiter, ſous cet habit, de grandes leçons Philoſophiques capa-

bles d'épouventer toutes les Bergéres. Avois-je amaſſé tant de ſcience pour la voir périr dans un Roman ? Mes raiſonnemens graves & ſérieux devoient-ils ſe perdre ſous les bocages ? Et faloit-il que n'ayant à paſſer pour habile homme qu'une ſeule fois en ma vie, je ne le fuſſe qu'à contre-tems ? N'eſpérez pas que je vous pardonne jamais cette imprudence, j'en demande juſtice à Apollon, & je ne ſuis pas homme à me laiſſer prendre à l'éclat d'une pannetiére de ſoye & d'une houlette d'argent.

Durfé plein de dépit, de ne ſavoir que répondre aux remontrances d'Aſtrée & de Sylvandre, déchargea ſa colére contre ſon continuateur Baro. Quelle fantaiſie vous a pris, lui dit-il, de continuer mon Ouvrage, pour corrompre, par une mauvaiſe concluſion, les beautez d'un commencement qui s'eſt fait par tout des admirateurs? Quel droit aviez-vous ſur mon deſſein & ſur mes penſées, pour vous en ſaiſir après ma mort ? Et faut-il qu'une mauvaiſe pitié que vous témoignez avoir euë, de ce que mon Roman étoit imparfait, vous ait conſeillé de l'achever pour le rendre encore plus défectueux ? Vous me direz peut-être que vous ne m'avez point fait de tort, & qu'on ne m'accuſera jamais de vos fautes: Si cela étoit ainſi, je vous les pardonnerois volontiers: Mais on croira toujours que vous avez travaillé ſur mes Mémoires. On ſe ſouviendra que vous avez été mon Secrétaire; que dans les Conférences que nous avons euës autrefois enſemble, je vous ai découvert tout mon deſſein, &

de cette ſorte j'aurai la meilleure part dans votre ouvrage, & mon nom recevra tous les reproches qui devroient tomber ſur le votre. Je ne veux point entrer dans le détail de toutes les choſes qu'on pourroit juſtement reprendre dans votre continuation, vous les voyez maintenant auſſi bien que moi ; vôtre eſprit libre & dégagé des vapeurs terreſtres qui l'offuſquoient, connoît toutes ſes erreurs ; mais en vérité je ne puis me taire, de ce dénoûment que vous faites par des clefs, je ne comprens pas quel raport elles ont avec les amours de vos trois Bergéres : Et ſi vous n'aviez les railleurs de votre côté, qui diront que vous voulez donner à ces filles la clef des champs, il ſeroit impoſſible de pénétrer dans les Miſtéres de ce dénoûment.

Durfé s'alloit emporter plus loin, quand tout d'un coup Polexandre fendit la preſſe, & fit remarquer ſur ſon viſage tous les caractéres d'un homme irrité. On veut, dit-il, que j'aye été l'un des plus célébres Romans : le bruit commun tâche de me perſuader que je faiſois autrefois le plaiſir de toutes les belles Cours ; & quoi que ma domination ne s'étende que ſur les Iſles de Canarie, j'aprens neanmoins que j'ai eu une réputation pareille à celle des Céſars. Je ne ſai pas bien ſi toutes ces choſes ſont véritables ; mais quoi qu'il en ſoit, elles n'empêchent pas qu'on ne m'ait rendu le plus viſionnaire de tous les Amans. On me fait aimer la Reine de l'Iſle inviſible ; Je cours perpétuellement

tuellement après elle, ſans ſavoir où je dois aller pour la rencontrer ; Je paſſe la plus grande partie de ma vie à la demander aux arbres, aux oiſeaux, aux rochers, & généralement à tout ce qui s'offre à ma vûë, & je pouſſe à toute heure des ſoûpirs qui ne ſavent, non plus que moi, où je les envoye. Ce ſeroit peu neanmoins ſi j'en demeurois à des ſoûpirs ; mais mon Romaniſte porte ma viſion au delà, il me fait embraſſer la condition d'un eſclave, & c'eſt dans ce bel état que je voi la Reine de l'Iſle inviſible, & qu'elle me croit digne de l'épouſer. Tant que je ſuis Roi des Canaries, on ſe donne bien de garde de me la montrer, cette inviſible n'aime point les Rois, & ce ſont des *Monſtres* effroyables pour elle ; mais lors que je parois tout chargé de fers, quand je repreſente un miſérable eſclave d'Afrique, alors cette Héroïne veut bien paroître, & ſon cœur ennemi du Diadéme trouve ce qu'il lui faut dans ma ſervitude. Si l'on apelle héroïque cette maniére d'aimer, c'eſt ce que je laiſſe à juger aux Muſes ; pour moi je ne veux point être Héros à ce prix-là, & je m'étonne comment on eſt venu déterrer mon nom, juſques dans des lieux détachez du monde, pour ſe faire Auteur à mes dépens. Je ne penſois pas que la juriſdiction d'un faiſeur de Livres deût s'étendre ſi avant : Il y avoit ce me ſemble, aſſez d'autres Hiſtoires à gâter ſans la mienne, & il n'étoit point néceſſaire de me tirer de ſi loin pour me montrer comme un fanatique.

Ne prenez point, je vous prie, interrom-

Pit Almanzor, la qualité de Visionnaire où je suis; cette Epitéte n'apartient qu'à moi, & je défie tous les Héros de Roman d'oser me la contester, après le titre autentique qui me la donne. Je suis le seul qui ai droit de dire qu'Alcidiane est ma chimére; & vous ne me la sauriez contester sans injustice. Car dites-moi, je vous prie, que pourriez-vous faire davantage pour Alcidiane même, que ce que j'ai fait pour son ombre; vous savez que je ne l'ai jamais connuë qu'en peinture, & l'idée que je puis en avoir euë ne vient que de son portrait que je vous ai dérobé; cependant, sur cette legére idée, il me prend une frénésie amoureuse qui trouble mes sens, qui renverse mon esprit, qui me fait renoncer à un grand empire, & par une générosité dont j'aurois grande peine à vous rendre une bonne raison, je me tuë en original pour cette copie, & j'ordonne qu'après ma mort on porte mon cœur à Alcidiane. Rien n'est égal à l'empressement qu'on me fait avoir pour le bâtiment de mon tombeau, moi-même j'en donne les ordres, & j'aurois pris moins de plaisir à faire construire un Magnifique Palais, où quelque jour j'aurois pû posséder cette Héroïne, que j'en eus à régler toutes les choses de cet apareil lugubre. Voila, ce me semble, gagner une chimére fort réellement, & je ne voi pas que vous y puissiez prétendre, tant que durera la mémoire de cette action.

Il est vrai, ajoûta-t-il, que vous faites beaucoup de tours pour trouver l'Isle invisible; mais ce ne sont que des pas perdus,

Alci-

Alcidiane que vous aviez vûë les méritoit bien : Et quant à votre Esclavage, vous auriez tort de vous en plaindre ; puis qu'il vous donne ce que vous cherchiez. Polexandre se rendit à ces raisons, il laissa Almanzor paisible possedeur de sa vision, & il se contenta de la Reine de l'Isle invisible.

Pour moi, dit Ariane, je ne suis point si facile à satisfaire que ces deux Héros, & ce n'est pas une chimére que l'injure que l'on m'a faite. On ne trouve chez moi que des lieux infames ; chaque Livre en fournit un pour le moins, & les Héros du Roman sont si bien accoûtumez à fréquenter ces endroits, qu'on les prendroit pour des Soldats aux Gardes, ou des Mousquetaires. Me rendre visite, & aller au (vous m'entendez bien) n'est plus qu'une même chose : on confond maintenant l'un avec l'autre, & je suis devenuë le repertoire de tous les bons lieux.

Je ne m'étonne point après cela si l'on me fait paroître nuë, il y auroit eu de l'irrégularité d'en avoir usé d'autre sorte ; & puis qu'Astrée, qui n'avoit pas l'avantage du lieu comme moi, se montre à Celadon en cette posture, il étoit d'une néceffité indispensable que j'en fisse autant. Je ne sai pas si mon Auteur a fait cette réfléxion ; mais je voudrois bien qu'elle ne fût pas si juste, mon honneur & le sien s'en trouveroient mieux.

Enfin, pour achever l'Histoire de mon Roman, j'épouse un Heros dont le mérite est de bien faire le Comédien, & de donner du divertissement au public par la douceur

de

de sa voix, & par le recit de quelques Poësies. On fait du défaut de l'Empereur Neron toute la vertu de Melinthe, on aime mieux le representer tenant sa partie dans un concert, que signalant sa valeur dans une bataille, & l'on fonde toute sa gloire sur les qualitez de baladin, plûtôt que sur celles de Conquérant. C'est en considération de toutes ces choses que l'Empereur lui accorde des privileges, & des immunitez pour la Sicile, & sans doute que mon Auteur, qui n'étoit pas moins sensible que Neron au mérite d'un Comedien, a crû devoir imiter la générosité de ce Prince, en me donnant à Melinthe pour le prix de sa belle voix & de ses recits agréables,

Ce que vous dites, interrompit Melinthe, ne m'est pas plus avantageux qu'à vous; mais que pouvoit-on attendre, d'un composeur de Romans qui fait enlever un Pavillon par un Aigle; croyez-moi, laissez rompre le Pavillon & tout l'équipage de Guerre qu'il renfermoit, ne vous mettez pas en peine d'un Aigle crevé, & riez de mes Comedies comme je ris de vos bons lieux.

Alors l'illustre Bassa se sentant réveillé par la presence de Scudery, qu'il prenoit pour être l'Auteur de son Roman; Avancez, lui dit-il, Monsieur mon Historien, je vous attendois il y a long-tems, pour vous faire rendre compte de votre ouvrage? Je pense que, graces à vos soins, on me met au nombre des Héros; on dit que je marche à côté des Cyrus & des Faramonds, & tout iroit assez bien pour moi, si vous m'aviez fait meil-

leur Chrêtien. Aprenez-moi, je vous prie, si c'est une vertu heroïque de dissimuler sa Religion ? J'avois toûjours crû que la feinte ne valloit rien en cela, qu'elle étoit encore plus honteuse aux grands Princes qu'au vulgaire, & qu'il falloit, en cas de foi, se montrer tel au dehors que l'on est veritablement au dedans : Mais je me trompe peut-être, & il se peut faire qu'un habile Theologien comme vous, aura des raisons qui me guériront de ce scrupule. Il vous souvient bien que vous m'avez rendu Turc en apparence, & que vous avez relegué au fond de mon cœur tous les sentimens de ma véritable Religion ; Je ne sai pas même si, pour mieux imposer aux peuples, vous ne m'avez point fait circoncire, c'étoit une circonstance essentielle à mon déguisement ; mais quoi qu'il en soit, il est certain que toute l'Europe & l'Asie ne m'ont point pris pour ce que j'étois. Deffendez-moi donc de cette dissimulation que l'on me reproche par tout, & faites-moi voir, que ceux qui me traitent de fourbe & d'imposteur sont des ignorans en politique de Roman.

Scudéry voulut s'échaper, mais l'illustre Bassa le retenant par le bras : Si vous ne pouvez, lui dit-il, me satisfaire sur cet article, il faut au moins que vous me rendiez raison d'un autre qui m'est aussi fort important. C'est de mon mariage dont je veux parler, & certes vous êtes inimitable en cet endroit ; car je ne sai point de Héros qu'on fasse cocu plus bonnement que vous me le faites. Si vous aviez aussi bien caché

mes

mes Cornes que ma Religion, il faudroit être aſſez fin pour les découvrir ; mais vous les avez miſes en ſi beau jour, qu'elles ſautent aux yeux des plus groſſiers ; la Femme que vous me donnez n'eſt pas novice, Dieu merci, elle a de l'expérience, & trois mois de demeure dans le Serrail, font bien juger que je n'avois rien de nouveau à lui aprendre. Vous n'ignorez pas qu'il n'y a que les Eunuques qui entrent dans ce lieu pour n'y rien faire, & celui qui le nommoit la Bibliothéque des pucelages, n'avoit pas rencontré ſi juſte que celui qui l'en appelloit l'abîme ; mais c'eſt de quoi vous ne vous mettez pas en peine, & il n'y a point de mal, à votre avis, de faire un cocu par écrit. Cependant, à le bien prendre, ce ſont les plus malheureux que ceux-là ; les autres trouvent dans la mort la fin de leur deshonneur ; mais quand une fois on eſt cocu par un Livre, on en a pour juſques à la derniere poſterité.

Quelque adreſſe que vous ayez, il eſt difficile que vous vous ſauviez de ce pas de clerc, & je reconnois à votre mine, que vous aurez autant de peine à vous en tirer que des quatre cent lieuës par terre que vous faites faire à ma flotte. Il me ſemble, ſi je n'ai point perdu la memoire, avoir ouï dire que vous me faites partir du Port de Conſtantinople, & qu'au bout de trois ſemaines, ou environ, mes Vaiſſeaux ſe trouvent dans la Mer Caſpie. Certainement le Navire des Argonautes avec ſes aîles n'a jamais fait un

un ſi beau trajet: Les Hiſtoires n'ont point d'éxemple d'un ſi beau ſaut ; & ſi par quelque prodige digne de vous, vous ne rendez la terre navigable, il n'y a pas moyen que les Géographes vous pardonnent cette mépriſe.

Scudéry qui méditoit ſa fuite, de crainte de recevoir quelque mauvais traitement de ce Héros, s'échapa ſubitement de ſes mains, & dans le même tems Aléxandre ſe fit faire place avec grand bruit, & s'adreſſant tout d'un coup à la Calprenede: Si de célébres Hiſtoriens, dit-il, n'avoient décrit la vérité de mes actions héroïques, & ſi leurs Livres n'euſſent conſervé toute la gloire que je me ſuis aquiſe par les armes, je ferois une belle figure dans votre Caſſandre? Il ſemble, pourſuivit-il, que vous ayez pris plaiſir à détruire les véritez les plus éclatantes de ma vie: Vous mêlez toûjours quelque diſgrace dans mes combats & dans mes amours, & comme je ne remporte point de Victoire ſans recevoir quelque bleſſure d'Orondate, je n'ai point de Femme ni de Maîtreſſe qui ne me manque de fidelité, mêmes pour un Scythe. Orondate caché dans une ruelle, ne découvre-t-il pas ſes habitudes ſecrétes avec Statyra? Que vous ſemble-t-il de la chûte que vous faites faire à ce grand étourdi dans ce bel endroit? Et à qui croyez-vous de lui ou de moi que le coup en ſoit plus ſenſible? Il tombe un peu trop lourdement pour un Héros, on s'eſtropie quelquefois à moins; mais ſi vous ſongez que cette chûte ne m'arrache d'un profond aſſoupiſſement, que pour me préſenter l'infidélité de ma

Femme

Femme à mon réveil ! vous confefferez fans doute que je fuis plus dangereufement bleffé qu'Orondate, & que le contre-coup de fa chûte, porte à ma tête une playe que l'art du divin Apollon, devant qui je parle, ne fauroit guérir. Je ne fuis point vifionnaire; la jaloufie n'a jamais eu affez de force fur mon efprit, pour me donner de fauffes allarmes ; mais quand je ferois affez bon pour ne rien foupçonner d'Orondate en cette rencontre, les Lecteurs ne feroient pas fi indulgens que moi, & je ferois le feul qui ne verroit rien de mes cornes.

Voila pour ce qui regarde Statyra. Quant à Roxane, la chofe ne reçoit pas davantage de difficulté, & fa galanterie eft affez vifible ; fon amour pour Orondate n'eft point ambigu, elle fait bien tout ce qu'il faut pour l'éclaircir, & ce n'eft pas pour rien qu'elle paroît toute unë devant les valets de ce beau galant. Avouez-le de bonne foi, mon honneur ne vous touche guéres, pour le proftituer fi honteufement ; Il femble qu'une nudité ne foit pour vous qu'une bagatelle: Mais quand vous en faites le fpectacle des valets, que voulez-vous que l'on juge en faveur du Maître.

Voyons maintenant fi vous me rendez plus heureux en Maîtreffe, que je ne le fuis en Femmes.

Vous ne pouvez pas difconvenir que Taleftris n'ait eu de la tendreffe pour moi. Si vous avez bien lû mes Hiftoriens, comme je n'en doute pas, vous avez dû voir que cette Reine des Amafones ne fut point re-

belle

belle à mes vœux ; & sans me servir de détours, vous savez que j'en ai reçû les derniéres faveurs : Cependant vous me dérobez impitoyablement cette conquête amoureuse, vous me refusez le cœur de cette bonne Héroïne, & d'un même trait de plume vous effacez la vérité de l'Histoire, & la beauté de mes amourettes.

Il ne me reste donc plus qu'Hermionne ; mais je vous baise les mains du présent que vous m'en faites : Elle n'est pas, poursuivit-il d'un ton railleur, assez mégére pour moi, elle n'a tué que son mari, vous deviez encore lui faire égorger ses enfans si elle en avoit, & la faire decendre en droite ligne de quelque famille des Antropofages. Les Héros, poursuivit-il d'un même ton, aiment le sang, comme vous savez, l'humanité ne les accommode pas, & comme ils sont nez pour porter la terreur & l'épouvante en tous lieux, ils ne sauroient trop s'accoûtumer au carnage, & chez eux tout doit être Turc, jusques à leurs Maîtresses.

Pendant qu'Aléxandre parloit de la sorte, je jettai les yeux sur la Calprenede, dont le visage triste & défait témoignoit la grandeur de son dépit ; mais aussi-tôt j'aperçûs Cyrus, qui tournant fiérement la vûë sur Scudery ; soit, dit-il, que vous ou un autre m'ait travesti en Roman, il est toûjours bien certain que vous avez eu part à cet Ouvrage, la voix publique vous l'attribuë même tout entier, & je ne puis me prendre maintenant qu'à vous de toutes les fautes qui s'y rencontrent : Je n'eus jamais d'autre but de

mes Conquêtes que la gloire, c'est pour elle que j'ai affronté les périls, & tant de batailles gagnées ne sont que les effets du noble feu qu'elle m'inspiroit. Cependant vous changez la face des choses, vous m'arrachez ce divin objet de mes victoires, & vous voulez que l'amour soit le principe qui me fait agir, & la machine qui renverse tous les efforts de mes ennemis. Je sai bien que les Héros doivent aimer; mais il ne faut point que l'amour emporte le pas sur la gloire, elle naît dans l'ame des grands hommes toute la premiére, elle est la fin de toutes leurs entreprises, & les Myrthes ont moins de charmes pour eux que les Lauriers.

Peut-être, ajoûta-t-il, ne demeurerez-vous pas d'accord de cette maxime, vous me répondrez que l'amour est la passion dominante des Romans, & que sans elle tout y languiroit. A la bonne heure si cela est de la sorte; mais au moins vous deviez me rendre amoureux d'une personne, qui fût digne des conquêtes que je lui sacrifie, & il faloit me donner une Héroïne à qui l'on ne pût faire aucuns reproches.

Vous jugez bien sans doute par ce discours que je ne suis pas content de Mandane, & certes que voulez-vous que je pense d'elle après tous les enlévemens qui lui arrivent? Dois-je croire qu'elle sort bien pure des mains de quatre ravisseurs? & les moins clair-voyans dans ces Mystéres peuvent-ils douter que vous ne me donniez le reste des autres? Vous deviez, ce me semble, mettre

sa

ſa pudeur à d'autres épreuves? Celles-là ſont un peu trop fortes pour une choſe ſi frêle, & Mandane n'étoit pas une place qui pût réſiſter à tant d'aſſauts: Peut-être ſe fût-elle bien tirée d'un premier enlévement; je veux croire qu'elle auroit eu aſſez de vertu pour ne ſe pas rendre tout d'un coup, & ſon honneur ſe pouvoit ſauver ſans miracle de ce mauvais pas: Mais les rechûtes ſont mortelles dans ces matiéres: un ſecond enlévement ravage tout, & une Heroïne qui n'a plus que les reſtes d'une fermeté ébranlée, ou peut-être moins encore, ne fait que des efforts inutiles pour ſa défenſe.

J'aurois beaucoup d'autres plaintes à faire contre votre Roman; je pourrois vous demander pourquoi je prête l'oreille à mille petites nouvelles indifférentes, lors même que je ſuis prêt à combatre, & par quelle raiſon vous me faites entendre une hiſtoire où je n'ai point de part, en un tems que je ſuis priſonnier de Tomiris, & que l'indifférence de ma Maîtreſſe me jette dans le deſeſpoir: Mais tout cela ne vous touche point, & vous paſſez trop doux ſur les enlévemens de Mandane pour vous arrêter à ces minuties.

Cette remontrance de Cyrus fut ſuivie de celle de Mariane: On voyoit dans l'air de cette Princeſſe les marques d'une affliction extraordinaire, & après qu'elle eut lancé pluſieurs regards pleins de menaces ſur la Calprenede: Ne pouvois-je, lui dit-elle, avoir place dans votre Cléopatre qu'en y paſſant pour une coquette? Eſt-ce que ma cha-

ſteté vous incommodoit? Et me trouviez-vous plus héroïne en donnant un baiſer à Tiridate, qu'en le lui refuſant? vous avez pris un Empire trop abſolu ſur mes actions; Je ne croyois pas qu'on o ât jamais ſe jouer ainſi du ſang illuſtre des Macabées; je n'appréhendois point de fournir d'entretien aux Fables & aux Romans, après avoir été la merveille des Hiſtoires Saintes, & je ne voyois rien dans ma vie qui pût ſervir de matiére à des Vaudevilles. Vous les ſavez ces Chanſons, dans leſquelles on ſe raille ſi inſolemment de ma vertu : Ce ſont elles qui m'envoyent aux Feüillantines, & qui réveillent la jalouſie d'Hérode que plus de mille ans avoient aſſoupie. Je jouïſſois dans une agréable tranquillité de la belle réputation que ma mort m'avoit aquiſe; Je voyois Hérode à mes pieds me demander pardon de l'aveuglement de ſa fureur; Il condamnoit à tous momens l'injuſte ſoupçon qu'il avoit conçû de ma conduite, & j'avois le Plaiſir de recevoir une ſatisfaction toute entiére de l'offenſe qu'il m'avoit faite. Cependant voici nos vieilles diſſentions rallumées, ce Prince eſt rentré dans les premiers tranſports de ſa jalouſie; je ne puis plus mourir pour le détromper, & il prend pour des véritez indubitables tous les contes que vous faites de moi dans Cléopatre.

Mariane en auroit dit davantage, mais la douleur qui la ſuffoquoit ne lui permettant pas d'achever, Céſarion prit la parole, & s'adreſſant à la Calprenede : Vous voyez bien,

bien, dit-il, maintenant l'état où vous réduisez cette Princesse ; mais vous ne vous ressouvenez plus peut-être de celui où vous m'avez mis. Vous faites un miracle pour moi qui me met au desespoir : J'étois mort jeune, comme vous savez, Auguste ne trouva pas à propos que je vécusse, & il me chassa du monde presque aussi-tôt que j'y fus entré. S'il me fit plaisir ou non par une mort si avancée, c'est ce que je ne saurois dire ; mais je sai bien que sa cruauté fut moins facheuse, que la charité que vous avez euë de me ressusciter. Je ne saurois, continua-t-il, parler autrement, quand je me remets dans l'esprit Candace pour qui vous me faites revivre. Elle avoit la peau noire & toute brûlée, ses yeux agars effarouchoient tous les regardans, son nez étalloit deux amples narines toûjours enflées comme les voiles d'un Navire, sa bouche se joignoit à ses oreilles, ses lévres étoient un charbon, sa gorge de couleur de suye étoit soûtenuë de deux globes qui ressembloient à peu près à deux boulets de canon quand ils reviennent de la mêlée, & sur tout cela un air d'Archer se répandoit sur son visage, & animoit toutes ses démarches. Voila sa véritable figure, & quoi que vous la représentiez autrement, je suis sûr que mon portrait est plus fidèle que le votre ; puis que non seulement elle étoit d'Ethiopie ; mais encore la Reine des Ethiopiennes. Sans mentir on ne pouvoit pas me ressusciter plus mal à propos, & pour me faire épouser un monstre, il ne faloit pas me retirer des Enfers.

Faramond poussé d'un sentiment de reconnoissance envers la Calprenede, voulut rendre à la beauté de son Roman les Eloges qui lui sont dûs. Je viens d'entendre, dit-il, plusieurs plaintes contre mon Romaniste, je ne sai si elles sont justes ou non, peutêtre n'a-t-il pas tant de tort que l'on veut le persuader; mais quoi qu'il en soit, je prétens que ce qu'il a fait pour moi doit excuser toutes ses fautes. N'est-ce pas assez, poursuivit-il, d'avoir fait un bel Ouvrage? Si l'on en pouvoit dire autant de tous les Auteurs, il n'y auroit pas aujourd'hui tant de bruit sur le Parnasse, & même quand ce bon ouvrage est le dernier, ne justifie-il pas tous les autres qui doivent être réputez comme ses préludes. Ce n'est pas qu'il n'y ait quelque chose à reprendre dans mon Roman; mais où m'en trouvera-t-on un qui soit parfait. Pour un Auteur Cavalier, comme la Calprenede; c'est beaucoup que de savoir parler bon François; s'il étoit si juste par tout, il ne sentiroit pas assez son homme de Cour, & il en est de même d'un bel esprit, comme d'un galant homme à qui une éxacte régularité seroit un défaut. Je me déclare donc tout entier en sa faveur; Je le défendrai généreusement contre la colére d'Aléxandre, de Mariane, & de Cesarion: Mais je jure en plein Parnasse que si le continuateur de ce grand Ouvrage ne se soûtient dans la force des premiers Tomes, il n'y aura point de quartier pour lui; Car on ne sauroit punir trop sévérement la témérité d'une plume qui défigure l'Ouvrage

d'un

d'un autre. Je ne ſuis pas mal ſatisfait de ſon travail, je voudrois bien ſeulement qu'il n'eût pas fait un volume entier de l'Hiſtoire de Conſtantin, elle languit un peu trop, & ſans la beauté de ſon langage qui réveille le Lecteur, elle ſeroit ennuyeuſe. Il l'a bien aperçû lui-même; car il s'en eſt corrigé aux Tomes ſuivans, & ce qui fait que je tire un bon augure pour tout le reſte, c'eſt qu'il a toûjours augmenté ſes forces en avançant, & qu'il marche à cette heure d'un pas ferme & aſſuré dans les traces de ſon illuſtre Prédeceſſeur. Mais je veux qu'il ſache que je l'attens à la concluſion; c'eſt-là qu'il faut qu'il ſoit juſte, je le perdrai d'honneur s'il ne répond bien à mon attente; & afin qu'il ne s'y trompe pas, je lui envoye exprès le génie de la Calprenede ſous le bon plaiſir des Muſes & d'Apollon.

Alors parut un gros de Héros & d'Héroïnes, entre lesquels on reconnoiſſoit Orazie, Prazimene, Clytie, Berenice, Hermiogene, Scanderberg, Laodice Cytherée, Scipion, Tarſis, Rodogune, & Macariſe. Apollon étant effrayé du nombre les remit à une autre fois; mais Clelie, qui ſe ſentoit auſſi maltraitée que pas un de ceux qui avoient paru avant elle, voulut faire éclater ſon reſſentiment, & après avoir ſalué ce Dieu & les neuf Muſes ſes Sœurs; De graces, dit-elle, qu'il me ſoit permis de me plaindre comme les autres, puis que j'en ai plus de ſujet que perſonne. Il y a, pouſuivit-elle, quelques années qu'il court un Roman ſous mon nom; on en a parlé dans le monde

comme d'un Ouvrage admirable, & la cabale lui a fait aquérir une réputation dont je ſouhaitterois qu'il fût digne. La relation que l'on m'en a faite répond, en quelque choſe, à cette grande eſtime qu'on en a conçûë : On y remarque pluſieurs beaux endroits ; les converſations y ſont belles, il y brille de tems en tems des traits de la galanterie la plus délicate. Mais quand j'éxamine de près le Héros de ce Roman, je ne puis trouver des termes pour exprimer ſa baſſeſſe, & je n'ai jamais oui parler de cadet de Normandie, qui laiſsât une moindre idée de ſa perſonne & de ſa vertu. Repréſentez-vous un homme dont la fortune n'a point d'établiſſement certain, qui ſe rend à charge à tous ſes Amis, qui dîne aujourd'hui chez l'un & demain chez l'autre, qui n'a ni train, ni équipage, qui porte toûjours un vieux buffle gras, qui ne change de cravate que tous les huit jours, enfin un coureur d'Auberges qui loge à une troiſiéme Chambre ; voila le portrait d'Aronce, c'eſt là à peu près comme on le conçoit, & parce qu'il eſt Fils de Porſenna Roi des Etruriens qui n'avoit pas dix mille livres de rente, & qui pouvoit d'un coup de chiflet apeller tous ſes ſujets, on me fait devenir ſa conquête. S'il en coûtoit quelque choſe à un Auteur pour bien habiller ſon Héros, pour lui donner des équipages magnifiques, pour le loger dans un ſuperbe Palais, & pour lui entretenir une table ſomptueuſe ; je pourrois croire qu'on n'auroit pas voulu ſe mettre en ſi grands frais pour Aronce ; mais quand je conſidére que cette dépenſe

n'eſt

n'eſt que d'imagination, je ne comprens pas comment on a refuſé ſi peu de choſe à mon Héros, ſi ce n'eſt pour étouffer ſous tant d'indignitez la qualité d'Heroïne que j'ai ſi juſtement méritée.

Apollon eut pitié, de cette illuſtre Romaine, & lui ayant fait un ſigne de tête obligeant, il ſe leva de ſa place, raſſembla autour de ſoi les Muſes & les principaux du Parnaſſe, pour délibérer ſur les remédes néceſſaires à ces deſordres, & ce fut dans cette célébre journée qu'il fit l'Ordonnance que voici.

APOLLON, PAR LA GRACE DE JUPITER, ROI DU PARNASSE ET DE L'HELICON: A tous préſens & à venir, SCIENCE GALANTE. Comme il n'y a rien de plus déteſtable que les méchans Livres, qu'ils ſont le fleau de l'eſprit, le ſuplice des oreilles, la profanation des Preſſes, la ruine des Libraires, la rouille des belles Lettres, &c. Nous avons toûjours eu ſoin de les combattre comme les plus grands ennemis de la politeſſe & du bon goût. C'eſt pourquoi ayant apris par les plaintes de pluſieurs perſonnes d'une délicateſſe ſinguliére, qu'il y a des gens qui jurent ſur leur cornet & ſur leur ancre, de perſécuter toute leur vie le bon ſens & la raiſon, & de gâter du papier & des plumes tant qu'ils feront à bon marché; ce qui cauſeroit des deſordres plus que Gotiques dans toute l'étenduë de notre Empire; Nous avons jugé néceſſaire d'y pourvoir par une réforme générale. A CES CAUSES, de

l'avis de notre Conſeil, & de notre certaine ſcience, pleine puiſſance & autorité Divine, Nous avons dit, déclaré & ordonné, diſons, déclarons, ordonnons & Nous plaît ce qui s'enſuit.

ARTICLE I.

VOulons que les Traducteurs ayent recours aux Originaux des Livres qu'ils traduiront; qu'à cet effet toutes Bibliothéques leur ſoient ouvertes pour en feuilleter les Manuſcrits; qu'ils faſſent, s'il eſt néceſſaire, des voyages au Vatican, & que dans les difficultez qui les arrêteront, ils importunent tous les Savans de leur ſiécle pour s'en éclaircir.

ARTICLE II.

Confiſquons toutes Epigrammes, Satyres, Epopées, Odes, Tragédies qui ſe trouveront en Proſe, comme Marchandiſe de contrebande.

ARTICLE III.

Entendons que les Traducteurs rendent Martial ſain & entier, & leur enjoignons de ne rien ôter à Petrone ſi l'envie leur prend d'y toucher.

ARTICLE IV.

Voulons que dans la ſalle des Groteſques

il soit érigé une statuë en l'honneur de Scarron.

ARTICLE V.

Bannissons des Terres de notre Obéïssance le style vulgairement apellé de Nerveze & Des Escuteaux, & ordonnons que la Serre fera Amende-honorable à Seneque & à Tacite.

ARTICLE VI.

Interdisons tous Avocats Citateurs, Clabaudiers, & Declamateurs.

ARTICLE VII.

N'entendons que les Pédans fassent lecture de Cicéron dans leurs Classes, suprimons tous leurs Commentaires sur ses Oraisons, & deffendons de lire leurs Gloses.

ARTICLE VIII.

Enjoignons à tous les Poëtes d'avoir de l'esprit; leur permettons de s'habiller à leur fantaisie; ordonnons néanmoins qu'ils peigneront tous les jours leurs Perruques, qu'ils changeront deux fois de linge par semaine, & qu'ils feront décroter leurs chausses.

ARTICLE IX.

Deffendons au galimatias de monter sur le Théatre, & condamnons à vingt pieds parisis

parisis de honte tous ceux qui feront le brouhaha mal à propos.

ARTICLE X.

Deffendons de mentir dans les Epîtres Dédicatoires.

ARTICLE XI.

Suprimons tous les Panégyriques à la Montorron, & à la d'Aymery.

ARTICLE XII.

Deffendons à tous Marquis, de quelque condition qu'ils soient, de faire des Sonnets & des Madrigaux en se peignant, & voulons que les Poëtes poussent fortement les grandes passions, quand tous les Comédiens en devroient crever.

ARTICLE XIII.

Ordonnons que tous les Auteurs prendront de la poudre de bel esprit, dans les Bureaux qui seront par nous établis pour en debiter.

ARTICLE XIV.

Voulons que l'Académie Francoise punisse comme criminels de Leze-Majesté Apollinaire, ceux qui corrompront la pureté de la langue.

ARTICLE XV.

Etabliſſons, en tître d'Office, un Contrôleur-Général de tous les tîtres des Livres.

ARTICLE XVI.

Ordonnons que tous les Politiques Viſionnaires laiſſeront le Turc en repos, & deffenſe à eux, ſur peine de n'être pas lûs, de le battre dans leur Cabinet.

ARTICLE XVII.

Deffendons à tous faiſeurs d'Odes & de Poëmes en l'honneur du Roi, d'envoyer Sa Majeſté ſur les murs de Memphis & de Babylone.

ARTICLE XVIII.

Ne voulons que les compoſeurs de Romans faſſent donner des ſoufflets à leurs Héroïnes, & abrogeons toutes ſortes de nuditez.

ARTICLE XIX.

Déclarons que nous ne reconnoiſſons point pour Héros tous ceux qui ſeront cocus, ni pour Héroïnes toutes les femmes qui auront été enlevées plus d'une fois.

Article XX.

Suprimons de l'Ariane tous les mauvais lieux, & entendons que l'Hiſtoire de Mariane ſoit réformée.

Article XXI.

Ordonnons que tous les Héros ſeront meilleurs Chrêtiens que Baſſa, voulons qu'ils ayent au moins dix mille livres de rente, & condamnons les Auteurs à leur donner de grands équipages, & des habits magnifiques.

Voila, Nicandre un compte éxact de mon ſonge; ſi vous trouvez que je rêve bien, je vous ferai part de tous les autres qui m'arriveront, & dans peu de tems vous aurez l'Hiſtoire de toutes mes nuits.

FIN.

